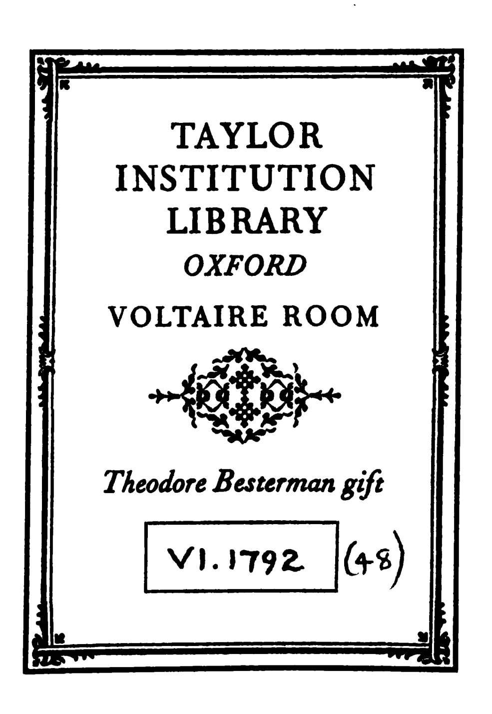



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
VI.1792 (48)

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

ŒUVRES DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

LETTRES CHOISIES.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

TOME I.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

PRÉFACE
DES LETTRES CHOISIES
DANS
LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE
DE VOLTAIRE.

NOUS en avons déjà fait la remarque : cette Correſpondance ne devait pas s'étendre à une foule de lettres oiſeuſes & inſignifiantes, tels que des ordres donnés à des gens d'affaires (*a*), de vains complimens, plus dériſoires que ſincères, prodigués à des hommes obſcurs qui ſe flattaient d'une célébrité d'un moment, dès que Voltaire avait daigné les appercevoir, & qui ſemblaient tous lui adreſſer cette prière :

O Renommée, ô puiſſante Déeſſe,
Par charité, parlez un peu de nous !

(*a*) Ceux qui ont eu le courage ou la patience de lire toutes ces lettres, qu'ils ne reliront jamais, ne nous accuſeront pas d'exagération : mais nous invitons ceux qui ne les connaiſſent pas, & qui voudraient en prendre une idée, à jeter les yeux ſur quelques citations, recueillies au haſard, qu'ils trouveront à la ſuite de cette préface. Ils y verront avec ſurpriſe ce qu'on n'a pas eu honte d'imprimer, uniquement pour multiplier les volumes.

Nous n'exceptons ni quelques hauts & puiſſans ſeigneurs, ni même quelques princes de cette dénomination d'hommes obſcurs, ou faits pour l'être.

L'intime amitié qui avait lié, pendant toute leur vie, M. & madame d'Argental avec Voltaire, amitié qui ne ſe démentit jamais, & qui les honore tous trois, nous a paru mériter plus de faveur : cependant elle ne juſtifie pas cette longue ſuite de lettres ſouvent minutieuſes, dans leſquelles Voltaire ne ſe montre, pour ainſi dire, que dans une attitude ſuppliante aux pieds de *ſes anges* (c'était ainſi qu'il les nommait), ou ſuſpendu à leurs aîles. Nous concevons que ces lettres pouvaient faire les délices des ſociétés où elles ne parvenaient que ſucceſſivement & de loin en loin; mais les avoir toutes recueillies, & ne faire grace d'aucune, c'eſt évidemment n'avoir cherché qu'à prodiguer les volumes, non à l'avantage du goût, mais au profit des Éditeurs.

Voltaire, vivement affecté de quelques libelles qui ſe précipitaient d'eux-mêmes

dans l'oubli, tandis qu'il avait la faibleſſe de s'en occuper, Voltaire, fatiguant l'adminiſtration de ſes plaintes pour en faire punir les auteurs, n'était pas l'homme qu'il fallait offrir à la poſtérité. Que, dans le cours de ſa brillante carrière, il ait été tourmenté de quelques tracaſſeries de comédiens, ou de gentishommes de la chambre ; qu'il ait pris part à quelques intrigues pour diſpoſer de quelques places vacantes à l'académie, c'eſt ce qu'on pouvait laiſſer dans l'oubli. Ce n'était point les anecdotes communes de ſa vie privée qu'on attendait dans un recueil de ſes lettres.

On eut ſouhaité d'y voir le grand poète converſant des ſecrets de ſon art, ou du moins de quelques objets de littérature, avec des hommes dignes de l'entendre ; le philoſophe qui s'était acquis par ſon génie une influence ſi puiſſante ſur l'opinion publique ; enfin l'ame généreuſe & ſenſible qui s'était dévouée tant de fois à la défenſe des opprimés.

Il eût été trop ſévère, ſans doute,

d'exclure de cette collection un petit nombre de lettres de pur agrément. On peut se plaire à voir un grand homme se livrer, dans une attitude familière, au commerce de sa société. Ce que nous avons dit du charme de sa conversation peut s'appliquer, à plus forte raison, à ses lettres : mais le simple bon sens aurait dû faire sentir qu'il ne fallait pas en porter le recueil à 18 volumes. Nous en donnerons beaucoup moins, & nous craignons encore d'en donner beaucoup trop.

Souvent Voltaire écrivait le même fait à vingt ou trente personnes ; & ce fait, peu digne d'attention, tel que (pour en citer un exemple) l'anecdote burlesque de son affiliation à l'Ordre des Capucins, se trouve répété dans autant de lettres. Ce n'était pas l'instant présent, mais la postérité qu'il fallait avoir en vue. Des Éditeurs intelligens sauraient distinguer, dans le portefeuille d'un grand-homme, ce qui est véritablement digne d'elle, de ce qui ne peut avoir qu'une existence fugitive & momentanée.

La Correſpondance de cet Écrivain célèbre n'eſt pas, à proprement parler, ſon ouvrage. Elle eſt entièrement du choix de ſes Éditeurs qui n'ont pas même pris la peine d'en écarter les répétitions faſtidieuſes, prodiguées juſqu'au dégoût : auſſi n'aurons-nous pas, pour cette compilation, ſuſpecte d'ailleurs de beaucoup d'altérations & d'infidélités, le même reſpect que nous avons cru devoir à des productions très-faibles, mais qui ſont bien réellement de Voltaire, & que nous regardons comme des inſtans de ſommeil, qui ne peuvent nuire à ſa gloire.

Malheureuſement il n'en eſt pas de même de ces lettres qui n'ont que trop révélé la faibleſſe & l'inſtabilité de ſon caractère : voilà ce que nous euſſions deſiré de pouvoir enſevelir dans le ſilence. Ce n'eſt pas qu'aux yeux de la philoſophie il ne puiſſe être utile de confirmer, par un grand exemple, qu'il n'eſt point d'homme ſupérieur qui ne participe, plus ou moins, aux faibleſſes de l'humanité. Mais ce n'eſt point à cette vue morale qu'on peut

attribuer l'indigne trafic que les amis, ou plutôt les adulateurs de Voltaire, ont fait de ses lettres. Ils avaient contribué, pendant sa vie, à la plupart de ses fautes, & ils se sont fait une joie maligne d'en perpétuer le souvenir. Nous conserverons, malgré nous, ce qu'il n'est plus en notre pouvoir de cacher, mais sans dissimuler le regret que nous avons d'affaiblir par des ombres l'éclat d'une réputation si brillante. Nous tâcherons même de répandre sur cette partie de nos commentaires un intérêt d'autant plus piquant, que Voltaire, se montrant, pour ainsi dire, plus à découvert dans sa Correspondance que dans ses ouvrages d'appareil, nous fournira lui-même les moyens de le juger.

On trouvera dans notre collection quelques lettres que les Éditeurs de Khell avaient eu grand soin d'écarter par des motifs de malveillance, & qui peut-être n'en paraîtront que plus intéressantes. Il en est d'autres qui étaient échappées à leurs recherches, & dont on a bien voulu nous faire passer les originaux; elles auront du

moins l'attrait de la nouveauté. Toutes ces lettres, étrangères à l'édition de Khell, feront diftinguées, dans la nôtre, par un aftérifque.

Nous nous permettons, comme nous l'avons annoncé, de tranfcrire ici quelques paffages qui prouveront à quel point, dans la prétendue Correfpondance générale de Voltaire, les Éditeurs qui nous ont devancés, ont abufé de la confiance publique. Ce ferait en abufer nous-mêmes que de donner trop d'étendue à ces citations : il nous fuffira d'en indiquer la fource.

Il exiftait à Paris un abbé Mouffinot, prêtre janfénifte, & chanoine de S. Méry, à qui les Éditeurs de Khell donnent le titre un peu faftueux de *tréforier* de M. de Voltaire. Cet abbé avait, en effet, mérité fa confiance, & fut chargé, pendant quelques années, du foin de fes affaires domeftiques.

Ce fait, très-indifférent par lui-même, & qui ne femblait pas de nature à être

connu du public, fut révélé tout-à-coup, ſans produire, comme on l'imagine bien, un grand intérêt de curioſité. Des mains avides, à qui rien n'échappe, déterrèrent, nous ne ſavons par quel haſard, la correſpondance du poète & du chanoine, & la publièrent, en un volume, quelque temps après la mort de Voltaire. Ce volume inſignifiant a été jugé de bonne priſe par les Éditeurs de Khell, & leur a fourni un grand nombre de lettres : voici un léger apperçu de ce qu'elles contiennent :

Je vous prie d'envoyer chercher, par votre frotteur, un jeune homme nommé Baculard-d'Arnaud; c'eſt un étudiant en philoſophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard : vous lui donnerez douze francs.

Pour vous punir, mon ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune Baculard, & de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une

petite table qui puiſſe ſervir à la fois d'écran & d'écritoire, & envoyez-la de ma part chez madame de Vinterſeld, rue Plâtrière.... Il y a un chevalier de Mouhy, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent piſtoles, & je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, ſoit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaiſir eſt d'obliger les gens de lettres, quand je le peux; mais que je ſuis actuellement très-mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, & que vous eſpérez que le rembourſement en ſera délégué de façon qu'il n'y ait rien à riſquer; après quoi, vous aurez la bonté de me dire ce que c'eſt que ce chevalier, & le réſultat de ces préliminaires..... Dix-huit francs au petit d'Arnaud: dites-lui que je ſuis malade, & que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles.

JE vous ſupplie inſtamment d'envoyer à mademoiſelle Quinault, rue d'Anjou-Dauphine, le joli petit ſecrétaire que je lui ai deſtiné. L'homme qui le portera ne doit pas laiſſer à mademoiſelle Quinault le temps de le refuſer. Dreſſez-le donc à cela.



PRAULT doit donner cinquante francs à M. votre

frère. Je le veux; c'eſt un petit pot-de-vin, une bagatelle qui eſt entrée dans mon marché.... M. votre frère demandera enſuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffendorf, la Chymie de Boërhave la plus complète, une Lettre ſur la diviſibilité de la matière, chez Jombert, &c. &c.

Autres commiſſions. Deux rames de papier de miniſtre, autant de papier à lettres, le tout papier d'Hollande; douze bâtons de cire d'Eſpagne à l'eſprit-de-vin, une ſphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes eſtampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres, les plus longs ſont les meilleurs; deux planches bien graduées, des terrines, des retortes, &c..... Je vous prie encore de me faire acheter un bon fuſil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, & grandes boucles à diamans pour ſouliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de ſenteur, une bouteille d'eſſence au jaſmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour ſecrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciſeaux de poche très-bons, deux broſſes à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées, &c.

J'AI lu l'Épître de d'Arnaud. Je ne crois pas que cela ſoit imprimé, ni doive l'être. Retenez-le à dîner quelquefois; je paierai les poulardes très-volontiers.

Tels ſont, d'un bout à l'autre, tous les détails de la correſpondance avec l'abbé Mouſſinot; & c'eſt en groſſiſſant leur collection d'une foule de lettres non moins oiſeuſes, que les Éditeurs de Khell ſont parvenus à remplir leurs dix-huit volumes. Ils ſavaient (& nous en convenons) que la gloire de Voltaire pouvait ſupporter cette ſurcharge, ſans en être conſidérablement altérée; mais il était difficile d'abuſer davantage de l'indulgence des lecteurs. Nous-mêmes, en remettant ſous les yeux du public des détails ſi peu dignes de lui, & de la collection dans laquelle on n'a pas rougi de les admettre, nous ſentons le beſoin que nous avons d'excuſe : mais nous nous devions cette juſtice. Il fallait, du moins une fois, couvrir de quelque confuſion ceux qui, feignant de regretter ſérieuſement de pareilles pauvretés, nous

reprochent d'en avoir purgé notre édition, & nous accuſent d'avoir mutilé Voltaire. Eh! qu'a de commun Voltaire avec cette compilation ſi étrange & ſuſpecte à tant d'égards? Eût-on oſé ſe la permettre pendant ſa vie? & n'eſt-elle pas évidemment un outrage fait à ſa mémoire?

LETTRES CHOISIES.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin 1717.

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez quoi que vous en difiez. Je fens trop le befoin que j'ai de vos confeils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs difciples, & ce n'eft pas là une des moindres raifons qui m'engagent à être le vôtre. Je fens qu'on ne peut guères réuffir dans les grands ouvrages fans un peu de confeils & beaucoup de docilité. Je me fouviens bien des critiques que monfieur le grand-prieur & vous, vous me fîtes dans un certain fouper chez M. l'abbé de Buffi. Ce fouper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; & je crois qu'il me fuffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait fes leçons au lit, & vous les donnez à table; cela fait que vos leçons font fans doute plus gaies que les fiennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous

m'avez données ſur mon épître à M. le Régent; & quoique vous me conſeilliez de louer, je ne laiſſerai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conſeils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'eſt Chaulieu qui me l'ordonne (1)!

Je ſuis, &c.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

Il faut que je vous faſſe part de l'enchantement où je ſuis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord Bolingbroke & chez madame de Villette. J'ai trouvé dans cet illuſtre anglais toute l'érudition de ſon pays, & toute la politeſſe du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie & de juſteſſe. Cet homme, qui a été toute ſa vie plongé dans les plaiſirs & dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre & de tout retenir. Il ſait l'hiſtoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il poſsède Virgile comme Milton; il aime la poéſie anglaiſe, la françaiſe & l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il diſcerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord Bolingbroke, il me ſiéra peut-être mal de vous dire

(1) Voyez le volume d'Épîtres & les lettres en vers. L'abbé de Chaulieu mourut en philoſophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

que madame de Villette & lui ont été infiniment ſatisfaits de mon poëme. Dans l'enthouſiaſme de l'approbation, ils le mettaient au-deſſus de tous les ouvrages de poéſie qui ont paru en France; mais je ſais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais paſſer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raiſonnable. Je vous le montrerai à mon retour, & nous l'examinerons à loiſir. A l'heure qu'il eſt M. de Canillac le lit & me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je ſerai demain à Uſſé où je compte trouver une épître de vous. Je ſuis très-malade, mais je me ſuis accoutumé aux maux du corps & à ceux de l'ame : je commence à les ſouffrir avec patience, & je trouve dans votre amitié & dans ma philoſophie des reſſources contre bien des choſes. Adieu.

A M. J. B. ROUSSEAU (*a*).

23 janvier.

MONSIEUR le baron de Breteuil m'a appris, monſieur, que vous vous intéreſſiez encore un peu à moi, & que le poëme d'Henri IV ne vous eſt pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre ſouvenir avec la joie d'un diſciple tendrement attaché à ſon maître. Mon eſtime pour vous, & le beſoin que j'ai des conſeils d'un homme ſeul capable d'en donner

(*a*) Voltaire avait alors près de 30 ans, & l'on voit qu'il rendait encore avec tous les gens de goût la juſtice qui était dûe au mérite littéraire de Rouſſeau.

de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, & finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus & nos vices y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force & de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, & sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur,

pour voir deux hommes auſſi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène & vous. Je me ferais un véritable plaiſir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ſes heures de loiſir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon ſixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il eſt moins ſuſpect de flatterie, & que c'eſt à la ſeule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le ſixième eſt une imitation du ſixième de Virgile. S. Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit S. Louis:

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, & il a été lui-même flatté de la comparaiſon. Vous voyez que je n'ai point ſuivi les leçons de la Motte qui, dans une aſſez mauvaiſe ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène & de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la ducheſſe de Sulli m'apprend que vous avez mandé à

M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, & que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel-esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison de la Motte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, &c.

A MADAME DE BERNIÈRES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que des pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, & je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux & des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq

cents mille hommes qui habitent Amſterdam, il n'y en a pas un d'oiſif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un inſolent. On ne voit là perſonne qui ait de cour à faire. On ne ſe met point en haie pour voir paſſer un prince. Nous rencontrâmes le penſionnaire à pied, ſans laquais, au milieu de la populace. On ne connaît que le travail & la modeſtie. Il y a à la Haie plus de magnificence & plus de ſociété par le concours des ambaſſadeurs. J'y paſſe ma vie entre le travail & le plaiſir, & je vis ainſi à la hollandaiſe & à la françaiſe. Nous avons ici un opéra déteſtable; mais en revanche je vois des miniſtres calviniſtes, des arméniens, des ſociniens, des rabbins, des anabaptiſtes, qui parlent tous à merveille, & qui en vérité ont tous raiſon. Je m'accoutume tout-à fait à me paſſer de Paris, mais non pas à me paſſer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, ſi vous y êtes encore au mois de novembre. N'y reſtez pas pour moi, mais ſouffrez ſeulement que je vous y tienne compagnie, ſi votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de préſenter mes reſpects à M. de Bernières & à tout ce qui eſt chez vous.

Je ſuis toujours avec un dévouement très-reſpectueux, &c.

A M. DE BRETEUIL (*a*).

Janvier.

Je vais vous obéir, monſieur, en vous rendant un compte fidèle de la petite vérole dont je ſors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, & enfin de l'accident de Maiſons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le préſident de Maiſons & moi, nous fûmes indiſpoſés le 4 novembre dernier; mais heureuſement tout le danger tomba ſur moi. Nous nous fîmes ſaigner le même jour; il s'en porta bien, & j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, & s'annonça par une légère éruption. Je me fis ſaigner une ſeconde fois, de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maiſons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervaſi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat & faible, une petite vérole déjà parvenue au ſecond jour de l'éruption, & dont les ſuites n'avaient été prévenues que par deux ſaignées trop légères, ſans aucun purgatif.

Il vint cependant, & me trouva avec une fièvre

(*a*) Voltaire avait déjà aſſez de célébrité, pour qu'il ſe répandît pluſieurs copies de cette lettre. Elle fût même vivement critiquée par un médecin, jaloux apparemment de M. de Gervaſi, & qui trouva très-mauvais que Voltaire eût oſé avoir une opinion en médecine.

maligne. Il eut d'abord une fort mauvaiſe opinion de ma maladie : les domeſtiques qui étaient auprès de moi s'en apperçurent, & ne me la laiſsèrent pas ignorer. On m'annonça, dans le même temps que le curé de Maiſons, qui s'intéreſſait à ma ſanté, & qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir, ſans m'incommoder. Je le fis entrer auſſitôt, je me confeſſai & je fis mon teſtament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela, j'attendis la mort avec aſſez de tranquillité, non toutefois ſans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme & à Mariamne, ni ſans être un peu fâché de quitter mes amis de ſi bonne heure. Cependant M. de Gervaſi ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi, avec attention, tous les mouvemens de la nature ; il ne me donnait rien à prendre, ſans m'en dire la raiſon ; il me laiſſait entrevoir le danger, & il me montrait clairement le remède. Ses raiſonnemens portaient la conviction & la confiance dans mon eſprit, méthode bien néceſſaire à un médecin auprès de ſon malade, puiſque l'eſpérance de guérir eſt déjà la moitié de la guériſon. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, & au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement, dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous ſemblera extraordinaire, était la ſeule qui pouvait me ſauver la vie ; toute autre route me conduiſait à une mort infaillible, & je ſuis perſuadé que la plupart de ceux qui ſont morts dans cette redoutable maladie,

vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la ſaignée & les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade; on lui fait même manger des petites ſoupes; & l'erreur triomphe de ce que pluſieurs perſonnes guériſſent avec ce régime. On ne ſonge pas que les ſeules petites véroles que l'on traite ainſi avec ſuccès, ſont celles qu'aucun accident funeſte n'accompagne, & qui ne ſont nullement dangereuſes.

La petite vérole, par elle-même dépouillée de toute circonſtance étrangère, n'eſt qu'une dépuration du ſang, favorable à la nature, & qui, en nétoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une ſanté vigoureuſe. Qu'une telle petite vérole ſoit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit ſûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie eſſentielle n'eſt offenſée, ſe referment aiſément, ſoit qu'on les ſuce, ſoit qu'on les fomente avec du vin & de l'huile, ſoit qu'on ſe ſerve de l'eau de Rabel, ſoit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, ſoit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorſque les reſſorts de la vie ſont attaqués, alors le ſecours de toutes ces petites recettes devient inutile, & tout l'art des plus habiles chirurgiens ſuffit à peine. Il en eſt de même de la petite vérole.

Lorſqu'elle eſt accompagnée d'une fièvre maligne, lorſque le volume du ſang, augmenté dans les vaiſſeaux, eſt ſur le point de les rompre, que le dépôt

eſt prêt à ſe former dans le cerveau, & que le corps eſt rempli de bile & de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la ſeule raiſon doit apprendre que la ſaignée eſt indiſpenſable; elle épurera le ſang, elle détendra les vaiſſeaux, rendra le jeu des reſſorts plus ſouple & plus facile, débarraſſera les glandes de la peau, & favoriſera l'éruption; enſuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la ſource du mal, & entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laiſſeront au reſte la liberté d'un développement plus complet, & empêcheront la petite vérole d'être confluente. Enfin, on voit que le ſirop de limon, dans une tiſane rafraîchiſſante, adoucit l'acrimonie du ſang, en appaiſe l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires juſque dans les boutons, s'oppoſe à la corroſion du levain, & prévient même l'impreſſion que d'ordinaire les puſtules font ſur le viſage.

Il y a un ſeul cas où les cordiaux, même les plus puiſſans, ſont indiſpenſablement néceſſaires; c'eſt lorſqu'un ſang pareſſeux, ralenti encore par le levain qui embarraſſe toutes les fibres, n'a pas la force de pouſſer au dehors le poiſon dont il eſt chargé. Alors, la poudre de la comteſſe de Kent, le baume de Vanſeger, le remède de M. Agnan, &c. briſant les parties de ce ſang preſque figé, le font couler plus rapidement, en ſéparant la matière étrangère, & ouvrent les paſſages de la tranſpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'eussent été mortels ; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, & qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux & bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie ; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts, pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux, qui nous affligent, sont aussi différens que les traits de nos visages, & comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poètes,

> Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
> Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin. Je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, & les bontés inexprimables, dont madame & M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux, qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du

monde ne connaît que le nom ; c'eſt M. Thiriot qui, ſur le bruit de ma maladie, était venu en poſte de quarante lieues pour me garder, & qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais, le 15, abſolument hors de danger, & je faiſais des vers, le 16, malgré la faibleſſe extrême qui me dure encore, cauſée par le mal & par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux ſoins qu'on avait de moi à Maiſons, & finir l'embarras que j'y cauſais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuſer plus long-temps. Enfin, je fus en état d'être tranſporté à Paris, le premier décembre. Voici, monſieur, un moment bien funeſte. A peine ſuis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voiſines, les appartemens qui étaient au-deſſous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut conſumé par le feu. La perte monte à près de cent mille livres; & ſans le ſecours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle, à mon arrivée ; je la ſus, à mon réveil. Vous n'imaginerez point quel fut mon déſeſpoir; vous ſavez les ſoins généreux que M. de Maiſons avait pris de moi. J'avais été traité chez lui comme ſon frère, & le prix de tant de bontés était l'incendie de ſon château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre ſi bruſquement dans ma chambre, où je n'avais laiſſé qu'un tiſon

presque éteint ; j'appris que la cause de cet embrâsement était une poutre qui passait precisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui ; & même les fréquens embrâsemens, qui en arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux lois, pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrâsée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle ; & par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu, qui couvait depuis deux jours, n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse ; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, & je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Madame & M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi ; leur générosité fut aussi grande que leur perte & que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit. Il s'occupait du soin de me consoler, & il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château ; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, & je conserverai, toute ma vie, ma douleur aussi bien que mon admiration pour lui.

Je suis, &c.

A MADAME DE BERNIÈRES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne fuffiez rien de la nouvelle d'Efpagne, j'aurais le plaifir de vous apprendre que le roi d'Efpagne vient de faire enfermer madame fon époufe, fille de feu M. le duc d'Orléans, laquelle, malgré fon nez pointu & fon vifage long, ne laiffait pas de fuivre les grands exemples de mefdames fes fœurs. On m'a affuré qu'elle prenait quelquefois le divertiffement de fe mettre toute nue avec fes filles d'honneur les plus jolies, & en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a caffé toute fa maifon, & on n'a laiffé auprès d'elle, dans le château où elle eft enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On affure que, quand la pauvre reine s'eft trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la réfolution courageufe de la jeter par la fenêtre, & qu'elle en ferait venue à bout, fi on n'était pas venu au fecours. Je crois que cette aventure pourra bien fervir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambaffadeurs. Jufqu'à préfent, j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, & à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à refpirer & à connaître la fanté ; je n'avais, jufqu'à préfent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'efpérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me femble que j'en aimerai bien mieux mes

amis, quand je ne ſouffrirai plus. Je ne ſerai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne ſongeais qu'à mes maux.

Mandez-moi ſi on a commencé à planter votre bois, & à creuſer vos canaux. Je m'intéreſſe à la Rivière, comme à ma patrie.

A M. THIRIOT (a).

26 ſeptembre.

MA ſanté ne me permet pas encore de vous aller trouver; je ſuis toujours à l'hôtel Bernières, & j'y vis dans la ſolitude & dans la ſouffrance; mais l'une & l'autre eſt adoucie par un travail modéré, qui m'amuſe & qui me conſole. La maladie ne m'a pas rendu moins ſenſible à l'égard de mes amis, ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour ſon ſecrétaire dans ſon ambaſſade. Il avait envie d'avoir M. Champot, frère de M. de Pouilli. Deſtouches même voulait faire avec

(a) Voltaire avait voulu partager avec Thiriot le premier bienfait qu'il eût reçu de la cour, & alors il avait à peine de l'aiſance. Le vif intérêt qu'il lui témoigne dans cette lettre & dans les ſuivantes, prouve, quoi qu'en aient dit ſes détracteurs, qu'il était digne d'avoir des amis. Voltaire á été très-méconnu; né bon, ſenſible, généreux même, il fut indignement calomnié ſur ſes qualités morales, par ceux qui ſe ſentaient humiliés de la ſupériorité de ſon génie. Il eſt vrai que ſon caractère, aigri par ces longues injuſtices, dut néceſſairement finir par ſe dépraver. L'adulation, plus dangereuſe encore que la haine, n'y contribua peut-être pas moins : tellement que Voltaire, en vieilliſſant, avait beaucoup perdu de ſon heureux naturel. La faibleſſe qu'il eut, dans ſes dernières années, de ſe faire chef de parti, fut, comme on le verra, la ſource de ſes plus grandes fautes.

lui

lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé ſon choix pour vous ; je lui ai dit que, ne pouvant le ſuivre ſitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, & que l'autre ſuivrait bientôt. Si vous êtes ſage, mon cher Thiriot, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous ſommes, vous devient auſſi néceſſaire qu'elle eſt honorable. Vous n'êtes pas riche, & c'eſt bien peu de choſe qu'une fortune fondée ſur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je ſais bien que ma fortune ſera toujours la vôtre ; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, & que je cours riſque de n'avoir rien du tout de la ſucceſſion de mon père. Dans ces circonſtances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée (*a*). Quand elle ne vous ſervirait qu'à faire ſans frais & avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, & à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, & à développer vos talens, ne ſeriez-vous pas trop heureux ? Ce poſte peut conduire très-aiſément un homme d'eſprit, qui eſt ſage, à des emplois & à des places aſſez avantageuſes. M. de Morville, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque choſe de vous. Le pis aller de tout cela ſerait de reſter après l'ambaſſade avec M. de Richelieu, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien ; d'ailleurs, je compte vous aller trouver à Vienne, l'automne prochaine ; ainſi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que

(*a*) Thiriot refuſa cette place pour ne pas ſe ſéparer de Voltaire.

m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions ſur ce que je vous écris, & ſoyez prêt à venir vous préſenter à M. de Richelieu & à M. de Morville, quand je vous le manderai. Si votre édition eſt commencée, achevez-la au plus vîte; ſi elle ne l'eſt pas, ne la commencez point. Il vaut mieux ſonger à votre fortune qu'à tout le reſte. Adieu, je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur, autant que moi, & joignez l'étude de l'hiſtoire d'Allemagne à celle de l'hiſtoire univerſelle. Dites à madame de Bernières les choſes les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me ſuis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de ſon amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur, pour jamais, par la faibleſſe de mon eſtomac, & par la force de ma raiſon.

A M. THIRIOT.

Le 12 auguſte.

J'AI reçu bien tard, mon cher Thiriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même deſtinée m'a pourſuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme eſt auſſi bien ſoutenu que celui de ma mauvaiſe fortune, mon poëme aſſurément réuſſira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des aſſurances ſi touchantes de votre amitié, qu'il eſt juſte que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thiriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis

peu. Puiſque je ne vous ai point vu, vous jugerez aiſément que je n'ai vu perſonne. Je ne cherchais qu'un ſeul homme que l'inſtinct de ſa poltronnerie a caché de moi (*a*), comme s'il avait deviné que je fuſſe à ſa piſte. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui eſt fait, mon cher Thiriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je ſuis encore très-incertain ſi je me retirerai à Londres; je ſais que c'eſt un pays où les arts ſont tous honorés & récompenſés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'eſt un pays où on penſe librement & noblement, ſans être retenu par aucune crainte ſervile. Si je ſuivais mon inclination, ce ſerait-là que je me fixerais, dans l'idée ſeulement d'apprendre à penſer; mais je ne ſais ſi ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaiſe ſanté, plus altérée que jamais, & mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jetter au travers du tintamarre de Witheal & de Londres. Je ſuis très-bien recommandé en ce pays-là, & on m'y attend avec aſſez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je faſſe le voyage. Je n'ai plus que deux choſes à faire dans ma vie, l'une

(*a*) Le chevalier de Rohan avait oſé faire à Voltaire l'outrage le plus ſanglant à la porte de l'hôtel de Sully. Voltaire le cherchait pour s'en venger noblement; mais quoique ſon ennemi fût généralement mépriſé, ſon nom qu'il déshonorait lui ſervit de ſauvegarde; & Voltaire, qui honorait le ſien, fut indignement ſacrifié par la Cour, mis à la Baſtille, & forcé de quitter Paris.

de la hasarder avec honneur, dès que je le pourrai, & l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs & à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi & de la reine : le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité ; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur,
Contre la défiance attachée au malheur ?

Je respecterai, toute ma vie, l'amitié qu'elle a eue pour moi, & je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, & des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, & entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thiriot; aimez-moi malgré l'absence & la mauvaise fortune.

A M. *** (1).

. . . .

Dans ce pays-ci, comme ailleurs, il y a de cette folie humaine qui consiste en cont Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques & précieux, que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, & il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France, un duc & pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte, si vous ne l'appelez pas Monseigneur. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, & qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de Monsieur. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, & le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand

(1) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

ſoin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval ; à peine a-t-il ordonné les réjouiſſances, qu'on fait des prières publiques, & toutes les religieuſes ſe donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il eſt défendu aux bouchers de vendre de la viande, les jours maigres, les rôtiſſeurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des eſtampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge, on n'a point de ſpectacles ; on les repréſente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'égliſe les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'ame eſt mortelle, & qu'il n'y a rien de bon que de boire & de ſe réjouir.

On fait brûler Vanini, & on traduit Lucrèce pour monſieur le dauphin, & on fait apprendre par cœur aux écoliers *formoſum paſtor Corydon*, &c. On ſe moque du polythéiſme, & on admet le trithéiſme & les ſaints.

En Angleterre, les ducs ſont appelés princes. La communion anglicane eſt oppoſée au gouvernement qui la tolère ; la liberté & les matelots enrôlés par force ; défenſe d'injurier perſonne, mais permis de mettre la première lettre du nom, &c.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous préfente une Henriade : c'eft un ouvrage bien férieux pour votre âge ; mais qui joue Tullie (*a*), eft capable de lire, & il eft bien jufte que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai penfé mourir, cette nuit, & je fuis dans un bien trifte état ; fans cela, je ferais à vos pieds, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce eft indigne de vous ; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire, en répandant vos graces fur mon rôle de Tullie. Ce fera à vous qu'on aura l'obligation du fuccès ; mais pour cela, fouvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des foupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps ; fur-tout jouez avec beaucoup d'ame & de force, la fin du couplet de votre premier acte ; mettez de la terreur, des fanglots dans le dernier morceau ; paraiffez-y défefpérée, & vous allez défefpérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas ; fongez que vous avez joué à merveille, aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, & je l'ai vue fe relever.

(*a*) Ce fut mademoifelle Gauffin qui joua le perfonnage de Tullie dans la tragédie de Brutus. Ce fut elle qui eut depuis tant de fuccès dans celui de Zaïre. Elle joignait à la plus grande beauté l'organe le plus enchanteur.

Au nom de Dieu, ſoyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans, & tout ce qu'on pourra dire, c'eſt que vous n'êtes pas ce que vous ſerez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais ſi vous n'avez pas quelque ſenſibilité pour ma tendre & reſpectueuſe amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, & vous jouerez mon rôle d'une manière intéreſſante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

A M. FAVIERES,

Traducteur d'un poëme latin ſur le Printemps.

4 mars.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher Favières, des vers latins & français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſais point qui eſt l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie, & ſur le choix de ſa bonne latinité, & ſur-tout de l'eſpèce convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des vers latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de Virgile avec celui de Térence, ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce, & même dans quelques endroits de Pétrone, qui reſpirent la molleſſe & la volupté.

Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos;
Baſia laſcivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaiſirs qui fuient avec la jeuneſſe.

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force & l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu & de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût & du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent Virgile, mais à ceux qui le poſsèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du Printemps, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expreſſions ſont vives & brillantes, vos images bien frappées; & ſur-tout je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de poéſie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, ſi je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu ; je vais dans un pays où le printemps ne reſſemble guère à la deſcription que vous en faites l'un & l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, & je ſuis bien loin aſſurément de faire des tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers ;

Nunc verſus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je ſois devenu philoſophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu ; je vous aime en vers & en proſe, de tout mon cœur, & vous ſerai attaché toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguſte.

COMMENT va votre ſanté? Je vous en prie, mandez-le-moi : vous pouvez compter que je m'y intéreſſe comme une de vos maîtreſſes. Mais, *ſi vales, macte animo*, & pour Dieu faites ce troiſième acte, & que je ne diſe point : *Ultima primis non benè reſpondent.* On a lu Jules-Céſar devant dix jéſuites ; ils en penſent comme vous ; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs ſtoïques & dures. J'ai un peu retravaillé Éryphile, & j'eſpère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux

de ſon Catilina qui m'ont paru très-beaux (*a*). Il eſt honteux qu'on le laiſſe dans la misère; *laudatur & alget.* Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme ſe fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de Formont me les avait mandées; elles ſont très-judicieuſes. *Vale.*

A M. BROSSETTE (1).

Le 14 avril.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monſieur; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'hiſtoire de Charles XII.

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. Deſpréaux, que d'avoir été commentés par vous, & lus par Charles XII. Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes ſatyres ne pouvait guère être ſenti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar & du roi de Pologne, que de celle de Chapelain & de Cotin. Pour moi,

(*a*) On voit que Voltaire aimait alors Crébillon. Les morceaux qu'il entendit étaient apparemment du premier acte de Catilina, le meilleur en effet de la pièce, du moins dans les premières ſcènes. L'indulgence avec laquelle il en parle prouve combien il était loin de ce ſentiment de jalouſie dont on l'accuſa depuis pour ce même Crébillon, à qui Voltaire, à la vérité, ne pardonna pas d'être devenu l'inſtrument d'un parti qui cherchait à l'humilier.

(1) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de Boileau.

quand j'ai dit que les ſatyres de Boileau n'étaient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes. C'eſt la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la ſeconde; mais très-ſupérieure à celle de tous les écrivains de ſon temps, ſi vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, & copié fidellement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, & que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de la Motte, qui écrivait bien en proſe, ne parlait plus français, quand il faiſait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, ſont écrites dans un ſtyle froid & barbare; auſſi la Motte & ſes conſorts faiſaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaiſſer Deſpréaux auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux-eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans des cafés, leſquels font à la mémoire de M. Deſpréaux, le même honneur que les Chapelain faiſaient à ſes écrits, de ſon vivant. Ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi M. Deſpréaux les eût connus (*a*), il les aurait mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerais très-fâché que ces meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux,

(*a*) Remarquez cet éloge de Boileau. Voltaire avait trop de goût, & ſe connaiſſait trop bien en beaux vers, pour ne pas rendre à ce grand poète toute la juſtice qui lui eſt dûe.

parce que je fais une grande différence entre ſes premières ſatyres & ſes autres ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvième ſatyre qui eſt un chef-d'œuvre, & dont l'épître aux muſes de M. Rouſſeau, n'eſt qu'une imitation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'Hiſtoire de Charles XII, de l'édition de Lyon, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire.

Je ſuis, &c.

A M. DE FORMONT.

Le ... ſeptembre.

JE viens d'apprendre par notre cher Cideville qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne ſavais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je ſuis bien fâché que vous n'ayiez vu que la première repréſentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, & j'avais laiſſé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, & le public s'eſt raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du ſuccès d'Inès de Caſtro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiſelle Gauſſin,

au jeu des acteurs & au mêlange nouveau des plumets & des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, & à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux & de peines pour cette fumée de vaine gloire ! Cependant que serions-nous sans cette chimère ? Elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre Eryphile & la mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par la Motraye. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité & de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, & finir enfin par l'histoire du siècle de Louis XIV. Voilà, mon cher Formont, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, & il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller

dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce & occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté & à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, & qu'il ne faudra pas prêcher long-temps Cideville pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, & je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher Formont, & que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

AU MÊME.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami & mon *candide judex*, la lettre à Fakener (*a*), telle que je l'avais corrigée & montrée à M. Rouillé. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de Cideville à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, & je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

(*a*) Au-devant de Zaïre, tome III de notre édition.

Qui ne ſait que des critiques générales n'offenſent perſonne. La Bruyère a dit cent fois pis, & n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à Louis XIV, ne deviendront un jour la ſatyre de Louis XV que ſi Louis XV ne l'imite pas; mais en quel endroit inſinuai-je que Louis XV ne marchera pas ſur ſes traces? Les vers ſur Polyeucte renferment une vérité inconteſtable, & la manière dont ils ſont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain eſt telle que la belle ame de Polyeucte aurait faiblement attendri ſans l'amour de ſa femme pour Sévère, &c. Ce qui regarde la pauvre le Couvreur eſt un fait connu de toute la terre, & dont j'aime à faire ſentir la honte. Mais, en parlant d'amour & de Melpomène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, & je dis poétiquement ce que je n'oſe pas dire ſérieuſement.

M. Rouillé, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiſelle le Couvreur était le ſeul qu'un approbateur ne puiſſe paſſer, & c'eſt lui-même qui a donné le conſeil de faire paraître deux éditions; la première ſans l'épître & avec le privilége, la ſeconde avec l'épître & ſans privilége. C'eſt à quoi je me ſuis déterminé. J'ai écrit à Jore en conſéquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, & de me l'envoyer à Verſailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre ſyndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie eſt enchevêtrée. Au reſte, il n'y a rien dans cette

cette épître qui me fasse peine. Que direz-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, & de celles qui ont déjà paru? Ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois & de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre & intéressante, & non pas un sermon: & dans quelque genre que Zaïre soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses & d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement & peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, & la lettre à Fakener m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi & qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés

A M. CLÉMENT (a),

Receveur des tailles à Dreux.

A Paris, 24 novembre.

* Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, monſieur, ſont la récompenſe la plus flatteuſe que j'aie jamais reçue de mes ouvrages. Vous faites ſi bien mon métier que je n'oſe plus m'en mêler après vous, & que je me réduis à vous remercier en ſimple proſe de l'honneur & du plaiſir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre, & une fièvre qui m'eſt ſurvenue, & dont je ne ſuis pas encore guéri, m'a privé juſqu'à préſent du plaiſir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps, monſieur, une édition de quelques-uns de mes ouvrages, qui a été ſuſpendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, toute imparfaite qu'elle eſt; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaiſſance, & de l'envie que j'ai de mériter votre ſuffrage. Il eſt beau à vous, monſieur, de joindre aux calculs de Plutus, l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte à réunir toujours ces deux divinités; elles ont beſoin l'une de l'autre.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) M. Clément eut aſſez long-temps avec Voltaire, une correſpondance ſuivie, dont on a bien voulu nous communiquer les originaux, & qui prouve que Voltaire pouvait s'honorer de le mettre au nombre de ſes amis. Il joignait à un eſprit cultivé par de bonnes études, des talens de ſociété très-aimables & des mœurs infiniment douces. Il a laiſſé un fils qui nous paraît avoir hérité du mérite de ſon père, & à qui nous devons les lettres que nous avons adoptées, & que nous placerons à leur date.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du soin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas Orosmane. Fatime, Nérestan & la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son pére, son frère & la grace achèvent cette affaire au second acte. La grace sur tout ne doit point effaroucher; c'est un être poétique & à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade. Une loure ne se joue point sur le ton de la descente de Mars.

Me dulces dominæ musa licymniæ
Cantus me voluit dicere lucidùm,
Fulgentes oculos, & benè mutuis
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse & de la facilité dans une pièce qui roule toute entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans Zaïre; & *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans Horace. *Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez

donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les fons en euffent paru aigres, fi j'avais voulu les rendre forts en cette occafion.

Je compte vous envoyer inceffamment une copie manufcrite de toutes mes lettres à Thiriot fur la religion, le gouvernement, la philofophie & la poéfie des Anglais. Il y a quatre lettres fur M. Newton, dans lefquelles je débrouille, autant que je le peux, & pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le fyftême & même tous les fyftêmes de ce grand philofophe. J'évite avec foin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange fes affaires, fans chiffrer avec fon intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. Locke. La feule matière philofophique que j'y traite, eft la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame; mais la chofe eft trop de conféquence pour la traiter férieufement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front noffeigneurs les théologiens, gens qui voient fi clairement la fpiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à Jore, avec le privilége de Zaïre. C'eft une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impreffion quelques jours. Je ne l'ai adreffée à M. Jore qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui font M. de Formont & M. de Cideville. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir inceffamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux Italiens deux critiques de Zaïre. Elles font tombées l'une & l'autre; mais leur

humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tel que le Repos de Cyrus, les Poésies du sieur Tanevot, & autres denrées; le Spectacle de la nature, compilation assez bonne, dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'académie française, & faire jouer sa comédie des Abdérites, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

A M. CLÉMENT,

Receveur des tailles à Dreux.

A Paris, 25 décembre.

* J'ÉTAIS à Versailles, monsieur, quand votre présent arriva à Paris. Madame de Fontaine Martel le mangea sans moi; mais vous n'y perdez rien. Elle a beaucoup de goût pour tout ce qui est excellent en son genre; elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable: mais elle est encore plus touchée de vos vers & de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, de votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer pour vos étrennes une édition plus complette des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je paierai incessamment votre

marcassin en cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite pour les complimens du nouvel an :

Que toujours de ses douces lois
Le dieu des vers vous endoctrine ;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que, de sa main divine,
Il accordera sous vos doigts,
La lyre agréable & badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'amour encor plus facile,
Préside à vos galans exploits,
Comme Phœbus à votre style ;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très-utile,
Rende par maints écus tournois,
Les jours que la Parque vous file,
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace ou de Virgile (*a*).

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS savoir, mon cher Thiriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps ; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, & que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en second

(*a*) Ces vers, adressés par erreur à Helvétius, dans l'édition de Khell qui nous a trompés, deviennent ici un double emploi. Nous les avions déjà placés dans le premier volume des *Mélanges de poésies*, tome onzième de cette collection, page 416 : mais, d'après une lettre de la main de Voltaire, que nous avons sous les yeux, nous les restituons à M. Clément de Dreux, à qui véritablement ils furent adressés.

lieu, c'eſt que j'ai fait, corrigé & donné au public Zaïre; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (1) dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage aſſez long & encore plus difficile; enfin que j'ai paſſé deux mois à m'ennuyer avec Deſcartes, & à me caſſer la tête avec Newton pour achever les lettres que vous ſavez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, & c'était à vous à me ſoulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'eſt une conſolation que vous me devez, mon cher ami, & qu'il faut que vous me donniez ſouvent.

Vous avez dû recevoir, par monſieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïre adreſſées à vos amis de Londres; je vous prie ſur tout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui eſt pour M. Fakener; il eſt juſte que celui à qui la pièce eſt dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition eſt déjà vendue à Paris. On a été aſſez ſurpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand & à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que la véritable épître dédicatoire a été ſupprimée par M. Rouillé, à cauſe de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui eſt aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'eſt donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra aſſez plaiſant & très-digne d'un poète, & ſur-tout de moi, c'eſt que dans cette véritable

(1) Adélaïde du Gueſclin.

épître je promettais de ne plus faire de tragédies, & que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choſes demande, ce me ſemble, que je vous diſe ce que c'eſt que cette pièce à laquelle je travaille à préſent. C'eſt un ſujet tout français & tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalouſie, de fureur, de bienſéance, de probité & de grandeur d'ame. J'ai imaginé un ſire de Couci, qui eſt un très-digne homme comme on n'en voit guères à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie, ou le chevalier de Froulay.

Il faudrait à préſent vous rendre compte de Guſtave-Vaſa; mais je ne l'ai point vu encore. Je ſais ſeulement que tous les gens d'eſprit m'en ont dit beaucoup de mal, & que quelques ſots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'eſt pas la repréſentation d'un évènement en vingt-quatre heures; mais de vingt-quatre évènemens en une heure. Boindin dit que c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suède revue & augmentée. On convient que c'eſt une pièce follement conduite & ſottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait miſe au-deſſus d'Athalie, à la première repréſentation; mais on dit qu'à la ſeconde, on l'a miſe à côté de Calliſtène (1).

Venons maintenant à nos lettres (2). M. votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer; mais depuis il

(1) Guſtave-Vaſa & Calliſtène ſont deux tragédies de Piron.
(2) Lettres philoſophiques.

vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher Thiriot, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens & à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même-temps ſa réputation & la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord Bolingbroke, à milord Bathurſt, &c., combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage & pour le vôtre. Le plaiſir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la Baſtille la moitié de la nation françaiſe, qu'on met le reſte à la beſace, & tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin qui m'aime, que j'ai conſulté & qui eſt aſſurément auſſi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, ſon approbation à toutes les lettres, excepté ſeulement celle ſur M. Locke; & je vous avoue que je ne comprends pas cette exception : mais les théologiens en ſavent plus que moi, & il faut les croire ſur leur parole.

Je ne me rétracte point ſur noſſeigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, auſſi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir ſa voix & du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que S. Pierre & S. Jacques n'ont jamais été comtes & barons.

Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été ſoupçonné de vouloir faire une nouvelle ſecte. Il en a été convaincu, & la ſecte ſubſiſte, quoique le troupeau ſoit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *Credo* d'Athanaſe.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confeſſa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourſe des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke, que de circonſtancier l'infamie du chancelier Bacon.

Farewel, j have forgot this way to ſpeak engliſh with you, but vhatever be my language my heart is your for ever.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adelaïde; je refais Éryphile, & j'aſſemble des matériaux pour ma grande hiſtoire du ſiècle de Louis XIV. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuiſe, que je me tue pour amuſer ma f.... patrie, je ſuis entouré d'ennemis, de perſécutions & de malheurs. Ce Temple du Goût a ſoulevé tous ceux que je n'ai pas aſſez loués à leur gré, & encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'eſt déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle ſans une permiſſion ſcellée avec de la cire jaune, & la colère du miniſtère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, & la

menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état & de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, & *in triduo reædificavi illud*. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots & à la malignité des mauvais plaisans, & d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce, sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, la Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, & qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, & qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, & vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue, & pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit, & Saint-Evremont un homme bien médiocre, &c.

Cependant les Lettres (1) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite & faible, & je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage

(1) Lettres philosophiques.

paraiſſe donné par moi. Ce ſont des lettres familières que je vous ai écrites & que vous faites imprimer ; par conſéquent, c'eſt à vous ſeul à mettre à la tête un avertiſſement qui inſtruiſe le public que mon ami Thiriot, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, & qu'il m'aime de tout ſon cœur.

AU MÊME, *à Londres.*

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre & votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions ſur les penſées de M. Paſcal, que d'y coudre une préface de tragédie. Je ſuis perſuadé que ces critiques de M. Paſcal, qui contiennent environ ſix feuilles d'impreſſion, ſeront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût ſans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Penſées de M. Paſcal, petit ouvrage aſſez intéreſſant, & qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curioſité qu'une nation penſante doit avoir pour une entrepriſe auſſi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Paſcal ; que les petits eſprits oſent à peine examiner. C'eſt donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée & que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, & je vous enverrai le tout à l'inſtant que je l'aurai

reçu. Je vous ſupplie donc de tout ſuſpendre juſqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choſes que contiendra ce volume; & ſi vous m'en croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réſerver l'impreſſion de mon petit Anti-Paſcal pour une ſeconde édition, parce que ſi l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, & qu'après avoir parlé ſi hardiment dans mes Lettres anglaiſes, venir encore attaquer le défenſeur de la religion, & renouveler les plaintes des bigots, ce ſerait s'expoſer à deux perſécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuſe, que la première ne ſera pas, ſans doute, ſans une défenſe expreſſe d'écrire ſur ces matières, comme on défendit à la comteſſe de Pimbèche de plaider de ſa vie.

Ma ſeconde raiſon eſt que ceux qui auraient acheté la première édition, qui ſe vendra aſſez cher, ſeraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une ſeconde fois pour une petite augmentation; & que les miſérables inſectes du Parnaſſe ne manqueraient pas de dire que c'eſt un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troiſième raiſon eſt que la choſe eſt faite, & qu'il faut en paſſer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiſelle Sallé (*a*), je penſe qu'il la faut ſacrifier auſſi dans un

(*a*) Voyez les *Mélanges de poéſies*.

ouvrage tel que celui-ci où les chofes philofophiques l'emportent de beaucoup fur celles d'agrement, & où la littérature n'eft traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite épître à mademoifelle Sallé, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'eft pas fait pour elle ? Tenez-vous-en donc, je vous en fupplie, aux lettres & à l'Anti-Pafcal. Cela fera un livre d'une groffeur raifonnable, fans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai auffi, lorfque votre édition anti-pafcalienne fera faite, ce qui eft l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourciffiez le commencement, & que vous ne difiez pas que *mon ouvrage fera content de fa fortune, fi*, *&c.* Je voudrais auffi moins d'affectation à louer les Anglais : fur-tout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je fuis très-content de votre manière d'écrire, & auffi fatisfait de votre ftyle, que honteux de mériter fi peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, & la médiocrité de l'ouvrage le fera enfuite tomber de lui-même. Il eft d'un auteur inconnu, & corrigé par Romagnefi, auteur connu, & qui écrit comme il joue. Si Ariftophane a joué Socrate, je ne vois pas pourquoi je m'offenferais d'être barbouillé par Romagnefi. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers

me feront plus de tort que les Romagneſi & les Lélio ne me feront de mal; mais un peu de philoſophie & votre amitié me font mépriſer mes ennemis & mes pertes.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher Formont, envoyer par Jore, à mes deux amis & à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute eſpèce; mais il faut en attendant, que je prenne quelques leçons de proſe avec vous. Je ne crois pas que nos lettres anglaiſes effraient ſitôt les cagots. Je ſuis bien aiſe de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela ſera indiſpenſable; mais j'attendrai que les eſprits ſoient préparés à les recevoir & je prendrai avec le public *faciles aditus & mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la beſogne à Jore, & qu'il nous faudra bien des cartons. Nous ſerons à-peu-près du même avis ſur le fond des choſes. Il n'y aura que la forme à corriger: car, en vérité, mon cher métaphyſicien, y a-t-il un être raiſonnable qui, pour peu que ſon eſprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes petites-maiſons de théologie, puiſſe ſérieuſement s'élever contre M. Locke? Qui oſera dire qu'il *eſt impoſſible que la matière puiſſe penſer?*

Quoi, Mallebranche, ce ſublime fou, dira que nous ne ſommes ſûrs de l'exiſtence des corps que par

la foi, & il ne ſera pas permis de dire que nous ne ſommes ſûrs de l'exiſtence des ſubſtances pures & ſpirituelles que par la foi! Ce qui a trompé Deſcartes, Mallebranche & tous les autres ſur ce point, c'eſt une choſe réellement très-vraie; c'eſt que nous ſommes beaucoup plus ſûrs de la vérité de nos ſentimens & de nos penſées, que de l'exiſtence des objets extérieurs; mais parce que nous ſommes ſûrs que nous penſons, ſommes-nous ſûrs pour cela que nous ſommes autre choſe que matière penſante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philoſophes qui, après tout, font ſeuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Paſcal. Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé; & les gens circonſpects me ſauront bon gré d'avoir paſſé ſous ſilence le chapitre des miracles & celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faibleſſe les plus grands génies peuvent arriver, quand la ſuperſtition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Paſcal, éclipſée par l'obſcurité des choſes qu'il avait embraſſées? En vérité, les prophéties qu'il cite reſſemblent à Jeſus-Chriſt comme au grand Thomas; & cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un ſens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces veſſies pour des lanternes.

O mentes hominum, ô quantùm eſt in rebus inane!

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir haſardé le repos de ma vie pour la frivole ſatisfaction de

de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher Formont ! Vous cultivez en paix vos connoissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer ; & moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis, malheureux qui ne vit que pour le public ! Après toutes ces belles & inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami Cideville de serrer sous vingt clefs, ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, & qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une Pélopée de l'abbé Pellegrin qui réussit. *O tempora ! ô mores !* & cependant les bénédictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers & de gros livres inutiles. Mon cher Formont, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothèque de Sainte-Géneviève. Adieu ; aimez-moi, écrivez-moi souvent ; vous n'avez rien à faire.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié & d'esprit. Il y a des

temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies : il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple & de plus innocent devient dangereux & criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement & la religion avec moins de ménagement ? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. Saint-Evremont a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. La Fontaine a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé & est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, & de n'être point exilé comme Ovide.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Cideville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras & de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe Formont.

Adieu ; je ne sais pas encore si Linant sera un grand poète, mais je crois qu'il sera un très-honnête & très-aimable homme.

AU MÊME.

Ce 15 novembre.

VOYEZ, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre Adélaïde. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas apperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que Nemours n'est pas à beaucoup près si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours après que le Vendôme a saisi, pendant deux actes, l'attention & le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, & *non*

erat his locus. La paſſion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus ſont auſſi étrangers à mon action principale qu'eſſentiels à l'hiſtoire. L'amour eſt une étrange choſe. Quand il eſt quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épiſode. Il ſemble que quand Nemours & Vendôme ſe voient, c'était bien là le cas de parler de Charles VI & de Charles VII; point du tout. Pourquoi cela? C'eſt qu'aucun d'eux ne s'en ſoucie; c'eſt qu'ils ſont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre choſe que de ſa paſſion? Et ſi j'ai à me féliciter un peu, c'eſt d'avoir traité cette paſſion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition & pour la politique.

Vous avez très-bien ſenti l'horreur de l'action de Vendôme. Il ſemble en effet que ce beau nom ne ſoit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de ſon frère à tête repoſée, ce ſerait un monſtre, & la pièce auſſi. Je ne ſais même ſi on ne ſera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Couci, & je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne ſuis pas trop content; mais le cinquième me raſſure. Il eſt impoſſible de ne pas aimer Vendôme & de ne le pas plaindre. Je peux même eſpérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux; à cet homme qui, dans le même moment, ſe voit trahi par un frère & par une maîtreſſe qui lui doivent tous deux la vie; qui voit ſa maîtreſſe enlevée & le peuple révolté par

ce même frère, & qui de plus eſt annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours ſont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les paſſer avec vous! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie; nous perſiſtons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, Adélaïde ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment ſon principal ſujet de vue. C'eſt ce qui fait que je penſe toujours à vous. *Vale & me ama.*

A M. CLÉMENT, *de Dreux*,

Qui lui avait envoyé des truites renommées de la rivière de Blaiſe qui traverſe la ville de Dreux pour ſe jeter dans l'Eure, à la diſtance d'environ trois quarts de lieue.

* J'ai reçu, j'ai goûté vos poiſſons & vos vers;
Votre puiſſance enchantereſſe
Gouverne également par des talens divers,
Et les nymphes de l'Eure & celles du Permeſſe.

Rien n'eſt plus précieux pour moi que l'honneur de votre ſouvenir, monſieur; & ſi je vous diſais

combien j'y ſuis ſenſible, je vous écrirais des volumes, au lieu d'une petite lettre.

Vos vers, pour madame du Maine, valent encore beaucoup mieux que vos préſens, & dans le peu que je vous ai vu, vous m'avez paru valoir encore mieux que vos ouvrages. Le prix le plus flatteur que j'aie jamais reçu des miens, eſt d'avoir connu un homme comme vous.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, monſieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la Henriade qui parviennent à ma connaiſſance: en voici une qui, bien que très-fautive, ne laiſſe pas d'avoir quelque ſingularité, à cauſe de pluſieurs variantes qui s'y trouvent & dans laquelle on a de plus imprimé mon Eſſai ſur l'Epopée, tel que je l'ai composé en français, & non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit d'après mon eſſai anglais. Vous trouverez peut-être aſſez plaiſant que je ſois un auteur traduit par mes compatriotes, & que je me ſois retraduit moi-même. Mais ſi vous aviez été deux ans, comme moi en Angleterre, je ſuis ſûr que vous auriez été ſi touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque choſe en anglais.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres & en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous.

Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi; mais vous ressemblez à Pomponius-Atticus, qui était courtisé à la fois par César & par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, & vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre !

Permettez, monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de Caumont : c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, & que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, monsieur, pour vous envoyer des vers !

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
. . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . *Et carmina tantum*
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias, dicunt, aquila veniente columbas.

On a pris le fort de Khell, on se bat en Pologne, on va se battre en Italie.

I nunc & versus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite; mais c'est avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

A M. CLÉMENT, *de Dreux.*

19 février.

* Vous m'accablez toujours de préfens, mon cher monfieur; vos galanteries m'enchantent & me font rougir; car, *quid retribuam domino pro omnibus quæ retribuit mihi !* Hélas ! je ne dirai point : *calicem accipiam ;* miférable que je fuis; il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons & de vos perdrix. Je ne fais point imprimer ADÉLAÏDE fitôt, & j'attends la reprife pour la donner au public. Mais je fuis charmé de pouvoir vous donner fur le public une petite préférence. Je vais vous faire tranfcrire ADÉLAÏDE pour vous l'envoyer. Il eft jufte que vous ayiez les fruits de ma terre.

J'accepte la très-confolante propofition que vous daignez me faire pour la fainte Quadragéfime; c'eft un des plus grands plaifirs qu'on puiffe faire à un pauvre malade comme moi.

Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commiffionnaires, d'envoyer cette petite provifion au fieur Demoulin qui prend foin de mon petit ménage, & qui par conféquent demeure chez moi, je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paie très-exactement votre commiffionnaire.

Adieu, je vous embraffe tendrement. ADÉLAÏDE fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre eut

beau la redemander à grands cris pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible.

Adieu, mille remercîmens : je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie. *V.*

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il eſt permis d'être pareſſeux, ſortez un moment de votre douce molleſſe, & ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une oiſiveté qui n'eſt pas faite pour lui. Je lui mande, & vous en conviendrez, que ce qui eſt vertu dans un homme devient vice dans un autre. Écrivez-moi donc ſouvent pour l'encourager, & renvoyez-le moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai beſoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philoſophie, & j'ai bien peur d'avoir quitté un plaiſir réel pour l'ombre de la raiſon. J'ai relu le raiſonneur Clarke, Mallebranche & Locke. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke eſt le meilleur ſophiſte qui ait jamais été, Mallebranche le romancier le plus ſubtil, & Locke l'homme le plus ſage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je déſeſpère de le voir jamais. Il eſt le ſeul, à mon avis, qui ne ſuppoſe point ce qui eſt en queſtion. Mallebranche commence par établir le péché originel, & part de là pour la moitié de ſon

ouvrage ; il ſuppoſe que nos ſens ſont toujours trompeurs, & de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans ſon ſecond chapitre de l'exiſtence de Dieu, croit avoir démontré que la matière n'exiſte point néceſſairement, & cela par ce ſeul argument, que ſi le tout exiſtait de néceſſité, chaque partie exiſterait de la même néceſſité. Il nie la mineure, &, cela fait, il croit avoir tout prouvé ; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de reſter ſur ce point ſans conviction. Mandez-moi, je vous prie, ſi ſes preuves ont eu plus d'effet ſur vous que ſur moi.

Il me ſouvient que vous m'écrivîtes il y a quelque temps que Locke était le premier qui eût haſardé de dire que Dieu pouvait communiquer la penſée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui, & j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque choſe qui reſſemble à cela.

Plus je tourne & je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il ſerait abſurde d'aſſurer que la matière penſe, mais il ſerait également abſurde d'aſſurer qu'il eſt impoſſible qu'elle penſe. Car, pour ſoutenir l'une ou l'autre de ces aſſertions, il faudrait connaître l'eſſence de la matière, & nous ſommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée eſt auſſi conforme que tout autre au ſyſtême du chriſtianiſme, l'immortalité pouvant être attachée tout auſſi bien à la matière que nous ne connaiſſons pas, qu'à l'eſprit que nous connaiſſons encore moins.

Les lettres philoſophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques & diaboliques ſe vendent en anglais à Londres avec un grand ſuccès. Mais les Anglais ſont des papefigues maudits de Dieu, qui ſont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Égliſe gallicane ne ſoit un peu plus difficile. Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne ſais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à ſa vertu. On le ſoupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu ſur cela une petite converſation avec M. Hérault; & par un miracle, plus grand que tous ceux de S. Pâris & des apôtres, il n'eſt point à la baſtille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau ſéjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

A M. D'ARGENTAL (1).

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, & qu'on dénonce à votre ſénat ces Lettres anglaiſes, comme un mandement du cardinal de Biſſy ou de l'évêque de Laon. Meſſieurs tenant la cour du parlement, de grace, ſouvenez-vous de ces vers :

Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de ſon prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui, &c.

(1) Conſeiller honoraire du parlement de Paris, & depuis miniſtre plénipotentiaire de Parme à Paris.

Je me flatte qu'en ce cas les préſidens Hénault & Roujaut, les Bertier, ſe joindront à vous, & que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il ſera dit que Rabelais, Montaigne, l'auteur des Lettres perſanes, Bayle, Locke, & moi chétif, ſerons réputés gens de bien, & mis hors de cour & de procès.

Qu'eſt devenu M. de Pont-de-Veſle (*a*)? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? N'eſt-il point à Pont-de-Veſle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. Hérault, ſachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui eſt à la baſtille; & encouragez ledit M. Hérault à me faire, auprès du bon cardinal & de l'opiniâtre Chauvelin, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, & qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permiſſion, il y a deux ans, à Thiriot d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour ſortir de France, & aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaiſſe, & du plus beau droit de l'humanité, qui eſt de ne dépendre que des lois & non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié ſeule m'a fait entièrement changer de réſolution, & m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'eſpérais. Vous êtes aſſurément à la tête des perſonnes que j'aime; & ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occaſion

(*a*) Frère de M. d'Argental, auteur des jolies comédies du Somnambule, du Fat puni & du Complaiſant.

m'attache à vous bien davantage, & me fait ſouhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous ſavez tout ce que je dois à la généreuſe amitié de madame du Châtelet, qui avait laiſſé un domeſtique à Paris, pour m'apporter en poſte les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; & c'eſt à vous & à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à préſent, c'eſt que ceux qui peuvent ſavoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet, & qui n'ont pas un cœur auſſi tendre & auſſi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié & aux ſentimens reſpectables dont elle m'honore, toute la juſtice que ſa conduite mérite. Cela me déſeſpérerait, & c'eſt en ce cas ſur-tout que j'attends de votre généroſité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié ſi vraie & ſi peu commune.

Faites-moi la grace, je vous en prie, de m'écrire où en ſont les choſes; ſi M. de Chauvelin s'adoucit, ſi M. Rouillé peut me ſervir auprès de lui, ſi M. l'abbé de Rotelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, & que je dois attendre du temps l'adouciſſement qu'il met à toutes les affaires; mais auſſi, il eſt bon de ne pas m'endormir entièrement ſur l'eſpérance que le temps ſeul me ſervira.

Je n'ai point ſuivi les conſeils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une averſion mortelle pour la priſon; je ſuis

malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'eſt que la maréchauſſée était en campagne.

Ne pourriez-vous point ſavoir ſi le garde des ſceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un homme qui a la fièvre & la dyſſenterie, & qui eſt dans un déſert. Qu'il m'y laiſſe, c'eſt tout ce que je lui demande, & qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je ſerai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaiſſance. Je vous ſerai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

A MADAME DU DEFFANT.

A Baſle, le 23 mai.

VRAIMENT, madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire & de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, eſt beaucoup plus puiſſant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous les beaux diſcours qu'on tient à l'égard de ces ſcandaleuſes Lettres? Madame la ducheſſe du Maine eſt-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-deſſus de Deſcartes? & comment madame la ducheſſe de Villars, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardieſſe que j'ai eue de traiter ſes idées innées de chimères?

Mais ſi vous voulez vous réjouir, parlez un peu

de mon brûlable livre à quelques janſéniſtes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces meſſieurs auraient beaucoup eſpéré de ma converſion ; mais depuis que j'ai dit que Paſcal s'était trompé quelquefois ; que *fatal laurier, bel aſtre, merveille de nos jours*, ne ſont pas des beautés poétiques, comme Paſcal l'a cru ; qu'il n'eſt pas abſolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle eſt obſcure ; qu'il ne faut point jouer l'exiſtence de Dieu à croix ou pile : enfin, depuis que j'ai dit ces abſurdités impies, il n'y a point d'honnête janſéniſte qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci & dans l'autre.

De vous dire, madame, qui ſont les plus fous des janſéniſtes, des moliniſtes, des anglicans, ou des quakers, cela eſt bien difficile ; mais il eſt certain que je ſuis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien & qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; & les Anglais qui voyaient mon manuſcrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais ſortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuſe permiſſion, il y a deux ans, à Thiriot d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; & malheureuſement ces Lettres paraiſſent en France, lorſque j'ai le plus d'envie d'y reſter.

Si je ne reviens point, madame, ſoyez sûre que vous ſerez à la tête des perſonnes que je regretterai. Si vous voyez M. le préſident Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, & ſouvent, à mons Rouillé. Quand il ne ſerait point à portée de me rendre ſervice,

votre ſuffrage & le ſien me ſuffiraient contre la fureur des dévots & contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre ſouvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me ſeront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaiſſe vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au ſtyle, mais quelquefois on fait des *quiproquo*.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était compoſée, monſieur, d'excellens philoſophes, je ſerais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magiſtrats n'entendent que très-médiocrement Newton & Locke. Ils n'en ſont pas moins reſpectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la phyſique d'Ariſtote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, &c.; leur intention eſt toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poiſon; mais depuis que pluſieurs conſeillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, ſans pourtant réformer leur jugement; de ſorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proſcrit par un arrêt, & que M. Silva ne laiſſe pas d'en ordonner à meſſieurs, quand ils ſont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à-peu-près la même choſe à mon livre; peut-être quelque conſeiller penſant lira les Lettres philoſophiques avec plaiſir,

plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées, aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers & les anglicans, ne peut faire son salut *cum timore & tremore*, & est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes & non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; & sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, & qui trouvait de mauvais raisonnemens dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre? Cependant, les hommes qui abusent toujours des mots appelleront également athée celui qui niera un Dieu, & celui qui disputera sur la nécessité du péché originel.

Les eſprits ainſi prévenus ont crié contre les Lettres ſur Locke & ſur Paſcal.

Ma lettre ſur Locke ſe réduit uniquement à ceci : La raiſon humaine ne ſaurait démontrer qu'il ſoit impoſſible à Dieu d'ajouter la penſée à la matière. Cette propoſition eſt, je crois, auſſi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux.

A l'égard de Paſcal, le grand point de la queſtion roule viſiblement ſur ceci, ſavoir, ſi la raiſon humaine ſuffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je ſais que Platon a eu cette idée, & qu'elle eſt très-ingénieuſe ; mais il s'en faut bien qu'elle ſoit philoſophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé ; mais je ne crois point les androgynes, quand Platon a parlé. Les misères de la vie, philoſophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros & gras, & ne recevaient jamais de coups de fouet ; & que, depuis que l'un d'eux s'aviſa de manger de l'avoine, tous ſes deſcendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la ſainte Écriture me diſait ce dernier fait, je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu beſoin de la ſainte Écriture pour le croire, & que ma raiſon ne ſuffiſait pas.

Qu'ai-je donc fait autre choſe que de mettre la ſainte Écriture au-deſſus de la raiſon ? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une propoſition

répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, & de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous & de M. de Maupertuis, & son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues & la géométrie; & quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit & ses lumières elle croit ne savoir rien, & ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous & M. de Maupertuis, & soyons toute notre vie ses admirateurs & ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit & que je n'ai reçu de ses nouvelles, mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement & de reconnaissance.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 .....

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher & aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique

chez les Américains. C'eſt un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, & ſur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le ſecret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaiſies (1) qui m'ont occupé dans ma ſolitude, c'eſt leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui ſit mens grandior atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt plutôt dans le goût de l'Arioſte, que dans celui du Taſſe que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorſque je lui donnerais un eſſor libre, & que la crainte du petit eſprit de critique qui règne en France, ne me retiendrait pas. Je ſuis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage ſi frivole, & qui n'eſt point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer ſon temps. Je veux que cet ouvrage ſerve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puiſſent jamais en avoir la moindre connaiſſance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triſte; c'eſt que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cauſe, eſt la ſeule récompenſe que j'aie eue, pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable & dangereux, une réputation chimérique & des perſécutions réelles. On eſt envié, comme ſi on était puiſſant & heureux; & dans le même temps, on eſt accablé ſans reſſource. La

(1) La Pucelle.

profeſſion des lettres, ſi brillante, & même ſi libre ſous Louis XIV, le plus deſpotique de nos rois, eſt devenue un métier d'intrigues & de ſervitude. Il n'y a point de baſſeſſe qu'on ne faſſe pour obtenir je ne ſais quelles places, ou au ſceau, ou dans des académies, & l'eſprit de petiteſſe & de minutie eſt venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres inſipides. Les bons auteurs du ſiècle de Louis XIV n'obtiendraient pas de privilége. Boileau & la Bruyère ne ſeraient que perſécutés. Il faut donc vivre pour ſoi & pour ſes amis, & ſe bien donner de garde de penſer tout haut, ou bien aller penſer en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. Locke depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raiſon & de ſageſſe. C'eſt bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, & que ſa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à ſortir de ſa plume. J'ai oſé m'amuſer à travailler après lui; j'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon exiſtence (1), & voir ſi je pouvais me faire quelques principes certains. Il ſerait bien doux, mon cher Formont, de marcher dans ces terres inconnues, avec un auſſi bon guide que vous, & de ſe délaſſer de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'Arioſte; car, malheur à la raiſon, ſi elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui ſe nomme

(1) Voyez le traité de Métaphyſique, tome XXXIII de cette édition, page 5.

Émilie, & qui, en imagination & en raiſon, l'emporte ſur bien des gens qui ſe piquent de l'un & de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontraſſiez cette philoſophe; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à Émilie. Mandez-moi, je vous prie, ſi vous avez rencontré Moncrif, & pourquoi il s'eſt brouillé avec ſon prince. Adieu, je vous aime pour la vie.

A M. D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne (*a*), ſur le peu de cas que vous faites de cet Hercule groſſier, & du biſarre poëme qui porte ſon nom. Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philiſtin, que, ſi l'abbé Pellegrin avait fait un Samſon pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraiſſez vous-même un peu raccommodé avec mon ſamſonet. Allons donc; je vais faire le petit Pellegrin, & mettre l'Éternel ſur le théâtre de l'opéra, & nous aurons de beaux pſeaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien, cet été. Je vais être un dévot faiſeur d'opéra, cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne ſoit une pénitence publique. Excommunié, brûlé & ſifflé, n'en eſt-ce point trop pour une année?

(*a*) Samſon. Voltaire attachait trop d'importance à cet opéra: ſon génie ne l'appelait point à ce genre d'ouvrage.

J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, & la bataille de Parme, & cette formidable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, & elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de la Condamine.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de Bolingbroke. On dit qu'elle a engagé Matignon le sournois à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous, si on allait dans un faubourg passer huit jours, sans paraître; on y souperait avec vous; on serait caché comme un trésor; & on décamperait de son trou, à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre, & ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, & mon cœur n'entend point raison. Écri-crivez-moi, de grace, vos petites réflexious sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. de Pont-de-Vesle combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet? Écrivez-moi, mon cher ami, je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau à celle

d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D.* ou un *F.* Adieu; je vous aime, comme on aime ſa maîtreſſe.

AU MÊME.

A Amſterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conſeillé de partir, & je ſuis parti: vous m'avez conſeillé de ne point aller en Pruſſe, & je n'y ai point été. Voici le reſte que vous ne ſavez pas. Rouſſeau apprit mon paſſage par Bruxelles, & ſe hâta de répandre & de faire inſérer dans les gazettes que je me réfugiais en Pruſſe, que j'avais été condamné, à Paris, à une priſon perpétuelle, &c. Cette belle calomnie n'ayant pas réuſſi, il s'aviſe d'écrire que je prêche l'athéiſme à Leyde; là-deſſus, il forge une hiſtoire, & on envoie ces contes bleux à Paris, où ſans doute la bonté du prochain ne les laiſſera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires, qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui eſt ſon correſpondant à Amſterdam. Ces calomnies ſi réitérées, ſi acharnées & ſi abſurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des bleſſures, elles rouvriront les cicatrices. Je ſais, par expérience, combien le mal réuſſit dans une belle & grande ville, comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je ſais que le bien qu'on dit d'un homme ne paſſe guère la porte de la chambre où on en parle, & que la calomnie va à tire d'ailes juſqu'aux

minifτres. Je fuis perfuadé que, fi ces miférables bruits parviennent à vous, vous en verrez aifément la fource & l'horreur, & que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut fe réfoudre à payer, toute ma vie, quelques tributs à la calomnie. Il eft vrai que je fuis taxé un peu haut; mais c'eft une forte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médifance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du refte, je vis affez en philofophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton & de le faire entendre. Je me confole avec l'étude, de l'abfence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à préfent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin & à une comédie le foir; mais paffer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en fens pas la force.

Attendez le printemps, meffieurs, la poéfie fervira fon quartier; mais à préfent, c'eft le tour de la phyfique. Si je ne réuffis pas avec Newton, je me confolerai bien vîte avec vous. Mille tendres refpects, je vous en prie, à monfieur votre frère. Je fuis bien tenté d'écrire à Thalie (1); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'eftime. Adieu; fi je voulais dire à quel point je pouffe ces fentimens-là pour vous, & y ajouter ceux de mon éternelle reconnaiffance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(1) Mademoifelle Quinault.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame du Deffant, mon cher ami, avait toujours un ſecrétaire comme vous, elle ferait bien de paſſer une partie de ſa vie à écrire. Faites ſouvent, je vous en prie, en votre nom, ce que vous avez fait au mien; conſolez-moi de votre abſence & de la ſienne, par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'Hector (1); mais vrais ou faux, je doute qu'ils ſoient bien intéreſſans; car après tout, que pourront-ils contenir? que des ſiéges, des campemens, des villes priſes & perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout. Il n'y a point de ſiècle qui n'ait ſa demi-douzaine de Villars & de princes Eugène. Les contemporains, qui ont vu une partie de ces événemens, les liront pour les critiquer, & la poſtérité s'embarraſſera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, & ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Villars avait l'humeur un peu romaneſque; mais ſa conduite & ſes aventures ne tiennent pas aſſez du roman, pour divertir ſon lecteur.

Qu'un prince comme Charles II, qui a vu ſon père ſur l'échaffaud, & qui a été contraint lui-même de fuir à travers ſon royaume, déguiſé en poſtillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne (lequel

(1) Hector de Villars.

chêne, par parenthèſe, eſt mis au rang des conſtellations), qu'un tel prince, dis-je, faſſe des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en eſt des livres, comme des pièces de théâtre; ſi vous n'intéreſſez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles XII n'avait pas été exceſſivement grand, malheureux & fou, je me ſerais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une hiſtoire du ſiècle de Louis XIV; mais celle de ce roi, ſans ſon ſiècle, me paraîtrait aſſez inſipide.

Le père de la Bletterie, en écrivant la vie de Julien, a fait un ſuperſtitieux de ce grand homme; il a adopté les ſots contes d'Ammien-Marcellin. Me dire que l'auteur des Céſars était un païen bigot, c'eſt vouloir me perſuader que Spinoſa était bon catholique. La Bletterie devait prendre avec ſoi le peloton de M. de Saint-Agnan, & s'en ſervir pour ſe tirer du labyrinthe où il s'eſt engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'hiſtoire; il faut être déſintéreſſé ſur tout, & un prêtre ne l'eſt ſur rien.

J'aimerais preſque autant l'hiſtoire des papillons & des chenilles, que M. de Réaumur nous donne, que l'hiſtoire des hommes dont on nous ennuie, tous les jours; d'ailleurs, je ſuis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui reſſemble à l'eſpèce humaine, & je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre, à la tête deſquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en uſe avec vous, à peu-près comme Dieu avec

Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces.... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. Cideville est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose & de jolis vers.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! Que votre imagination est riante & féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami.

Carmina secessum scribentis, & otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires & les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout

le monde commence à faire le géomètre & le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination & les graces sont bannis. Un homme, qui aurait vécu sous Louis XIV, & qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste (*a*). Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, & qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, & que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; & notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher Formont, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui

(*a*) On voit que Voltaire prévoyait le mal que ferait non la philosophie, mais le philosophisme.

attribue ; qu'il se soit fait débaptiser & taurobolisser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance son ennemi ; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, & qu'il immolait des victimes : Cicéron en faisait autant, & Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme ; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits : je lis les Césars, & je ne trouve dans cette satyre rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans ; mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; & il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits, & que le mal ne l'est que par ouï-dire & par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que Julien en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne & des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, & ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, & fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre,

mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, & que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

Proviseur du collége d'Harcourt.

Mai.

En me parlant de tragédie, monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la Mort de César, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote (1), & j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée & l'esprit de Cinna.

(1) L'abbé Asselin était de Normandie.

Il eſt vrai que c'eſt un peu la grenouille qui s'enfle pour être auſſi groſſe que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière ſcène à refondre, &, ſans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la propoſition. En un mot Céſar, Brutus, Caſſius & Antoine ſont à votre ſervice quand vous voudrez. Je ſuis bien ſenſible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Chambonin que je vous ai recommandé. C'eſt un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, & qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philoſophie. Nous ſommes bon gentilhomme & bon enfant, mais nous ſommes pauvre. Si l'on pouvait ſe contenter d'une penſion modique, cela nous accommoderait fort; & elle ſerait au moins payée régulièrement, car les pauvres ſont les ſeuls qui paient bien.

Enfin, monſieur, ſi vous ſaviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé ſous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, monſieur; comptez ſur l'amitié, ſur l'eſtime, ſur la reconnoiſſance de V. Point de cérémonie; je ſuis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A*.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correſpondant, me voici dans une cour ſans être courtiſan. J'eſpère vivre ici comme les ſouris d'une maiſon, qui ne laiſſent pas de vivre gaiement ſans

ſans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne ſuis pas fait pour les princes, encore moins pour les princeſſes. Horace a beau dire :

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent phyſicien nommé M. de Varinge, qui, de garçon ſerrurier, eſt devenu un philoſophe eſtimable, grace à la nature & aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait & qui protégeait tous les talens. Il y a auſſi un Duval bibliothécaire, qui, de payſan, eſt devenu un ſavant homme, & que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons & étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce ſeront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais penſans qui ſont ici, & qui, dit-on, s'humaniſent juſqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie beſoin de princes, mais j'aurai beſoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philoſophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, ſurtout quand ils paſſent par vos mains.

A M. DE FORMONT.

A Vaſſi en Champagne, ce 25 juin.

EH bien, mon cher philoſophe, il y a bien du temps que je ne me ſuis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtiſan. Il y a là un établiſſement admirable pour les ſciences, peu connu

& encore moins cultivé. C'eſt une grande ſalle toute meublée des expériences nouvelles de phyſique, & particulièrement de tout ce qui confirme le ſyſtême newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute eſpèce. Un ſimple ſerrurier devenu philoſophe, & envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold, a fait de ſa main la plupart de ces machines, & les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établiſſement, & tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui ſe fait en France, c'eſt la négligence avec laquelle il eſt regardé par la petite cour de Lorraine. La deſtinée des princes & des courtiſans eſt d'avoir le bon auprès d'eux, & de ne le pas connaître. Ce ſont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Verſailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Verſailles, & à l'honneur des femmes, que madame de Richelieu a fait un cours de phyſique dans cette ſalle des machines; qu'elle eſt devenue une aſſez bonne newtonienne, & qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jéſuite qui ne ſavait que des mots, & qui s'aviſa de diſputer en bavard contre des faits & contre de l'eſprit. Il fut hué avec ſon éloquence, & madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle eſt femme & ducheſſe.

J'ai lu le Turenne. Je ne ſais pas trop ſi ce Turenne était un ſi grand homme; mais il me paraît que Ramſay ne l'eſt pas. Il pille des ſtyles, il en a une douzaine; tantôt ce ſont des phraſes du cardinal de Retz, tantôt du Télémaque, & puis du Fléchier & du Maſcaron.

Il n'eſt point *ens per ſe*, il eſt *ens per accidens*; & qui pis eſt, il vole des pages entières. Tout cela ne ſerait rien s'il m'avait intéreſſé; mais il trouve le ſecret de me refroidir pour ſon héros, en voulant toujours me faire voir Ramſay. Il va me parler de l'origine du calviniſme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'eſt fait catholique pour faire ſon neveu cardinal. Son livre eſt un gros panégyrique, & il fait réimprimer de vieilles oraiſons funèbres pour ſervir de preuves.

Que dites-vous des petits mémoires du roi Jacques? Ne vous ſemblent-ils pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous diſe tout? je crois qu'il n'y a homme ſur terre qui mérite qu'on faſſe ſur lui deux volumes in-4°. C'eſt tout ce que peut contenir l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; & ſi nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous ſerions moins aſſommés de livres. *Vale, & ama me.*

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 ſeptembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaiſes nouvelles; une cargaiſon de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'eſt venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, & quelle miſère! la nature eſt épuiſée. Le ſiècle de Louis XIV a tout pris pour lui. *Vergimus ad fæces.* Je ſuis ſi ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé

Desfontaines. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, & qui ſavez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous ſouffrir la manière pleine d'ingratitude & d'injuſtice dont il parle de moi dans ſes feuilles? Je n'avais pas lu ſes impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit ſervice : c'était au ſujet de cette miſérable édition de la Mort de Céſar. Je le priais d'avertir le public que non-ſeulement je n'ai aucune part à cette impreſſion, mais que mon ouvrage eſt tout-à-fait différent. Je ne ſais s'il aura eu aſſez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commiſſion, ſans mêler dans ſon avertiſſement quelque trait de ſatyre & de calomnie. Cependant il m'eſt important qu'on ſache la vérité, & je vous prie d'engager ſoit l'abbé Desfontaines, ſoit le Mercure, ſoit le Pour & Contre, à me rendre en deux mots cette juſtice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philoſophiques; c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penſer & de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce miſérable; mais j'avoue que je ſuis bleſſé des calomnies perſonnelles que ces gredins répètent ſans ceſſe. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les ſuffrages du public; mais les accuſations infamantes déſolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs oſent-ils dire que

j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune & l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté & donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé & entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de Fontaine-Martel. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aie fait gagner de l'argent, & à qui je n'aie remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, & c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle & le progrès des beaux-arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? Avez-vous vous revu la cruelle bégueule, jadis & peut-être encore reine de votre cœur (*a*)? Je comptais que mon ami Fakener viendrait me voir en

(*a*) Mademoiselle Sallé, célèbre danseuse.

paſſant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne & par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je ſerais ſur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je ſuis ſi indignement traité; mais quand on eſt à Cirey, on ne le quitte point pour Conſtantinople, & puis, que ferais-je ſans vous? *Vale & me ama, ſcribe ſæpe, ſcribe multùm.*

A L'ABBÉ DESFONTAINES (a),

Sur une rétractation de ce journaliſte.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, monſieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en eſt bien plus touché que mon amour-propre n'avait été bleſſé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de cenſure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; & vous avez vu, par mon ſilence ſur toutes les autres critiques, à quel point j'y ſuis inſenſible. J'avais envoyé à Paris à pluſieurs perſonnes la dernière ſcène traduite de Shakeſpeare, dont j'avais retranché quelque choſe pour la repréſentation d'Harcourt, & que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impreſſion. Cette

(a) On voit que Voltaire voulait bien encore conſerver des ménagemens pour cet abbé qui ne les méritait pas.

ſcène était accompagnée de quelques réflexions ſur vos critiques. Je ne ſais ſi mes amis les feront imprimer ou non; mais je ſais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon reſſentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé Aſſelin les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la Mort de Céſar ſoit une bonne ou une méchante pièce; mais il me ſemble que les amateurs des lettres auraient été bien aiſes de voir quelques diſſertations inſtructives ſur cette eſpèce de tragédie qui eſt ſi étrangère à notre théâtre; vous en avez parlé & jugé comme ſi elle avait été deſtinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayiez voulu en cela flatter l'envie & la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé ſur les modèles que vous connaiſſez. Je ſuis perſuadé que vous auriez rendu un ſervice aux belles-lettres ſi, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez ſaiſi l'occaſion d'examiner le théâtre anglais & même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière ſcène & quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakeſpeare, ouvraient une aſſez grande carrière à votre érudition & à votre goût. Le Giulio-Ceſare de l'abbé Conti, noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'eſt pas le ſeul pays où l'on faſſe des tragédies; & notre goût, ou plutôt notre habitude

de ne mettre ſur le théâtre que de longues converſations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre eſt vide d'actions & de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'eſt que le théâtre eſt offuſqué par nos petits-maîtres; & ce qui fait que les grands intérêts en ſont bannis, c'eſt que notre nation ne les connaît point. La politique plaiſait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde; mais aujourd'hui on ne va plus à ſes pièces. Si vous aviez vu jouer la ſcène entière de Shakeſpeare, telle que je l'ai vue & telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour & nos confidences vous paraîtraient de pauvres choſes auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'inſiſte ſur cet article, que je ſuis revenu à vous de bonne foi, & que mon cœur, ſans fiel & ſans rancune, ſe livre au plaiſir de vous ſervir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre ſenſibilité & de la bonté de votre caractère; écrivez-moi ce que vous penſez & ce que l'on penſe ſur les choſes dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impoſe eſt de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir votre ſentiment & celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, & ſongez que je mérite par mes ſentimens, par ma franchiſe, par la vérité & la tendreſſe, qui ſont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié & celles de la littérature.

A M. D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes ſauvages (*a*) puiſſent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, & que je puiſſe jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus ſonger à faire jouer cela cet hiver; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne ſerai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public ſoit avide de nouveautés. Je ſuis charmé qu'on m'oublie; le ſecret d'ailleurs en ſera mieux gardé ſur la pièce, & le peu de gens qui ont ſu que j'avais envie de traiter ce ſujet ſeront déroutés.

Puiſque la converſion de Guſman vous plaît, il ira droit en paradis, & j'eſpère faire mon ſalut auprès du parterre.

La façon de tuer ce Guſman chez lui n'eſt pas ſi aiſée que d'opérer ſa converſion. Zamore avait pris déjà l'épée d'un eſpagnol pour ce beau chef-d'œuvre; ſi vous voulez, il prendra encore les habits de l'eſpagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuſe & fatiguée; ſi vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de Montèze un frippon, me paraît impoſſible: pour qu'un homme ſoit un coquin, il faut qu'il ſoit un grand perſonnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être frippon.

(*a*) Alzire, ou les Américains. C'eſt ainſi que la pièce fut d'abord intitulée.

Montèze, quoique père de la ſignora, n'eſt qu'un ſubalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'eſt là que pour faire ſortir le caractère d'Alzire. Figurez-vous la mère de la Gauſſin avec ſa fille. J'en ſuis fâché pour Montèze, mais je n'ai jamais compté ſur lui.

Les autres ordres que vous me donnez ſont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, & ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame du Châtelet des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point ſe hâter quand on veut bien faire; l'imagination harcelée & gourmandée devient rétive; j'attendrai les momens de l'inſpiration.

J'accable de mes reſpects & de mon amitié madame votre mère & le lecteur de Louis XV. Je vous ſupplie de faire ma cour à madame de Bolingbroke. Vraiment je ſerai fort aiſe que ce M. de Matignon tire un peu la manche du garde des ſceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proſcription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; & ſérieuſement l'état où je ſuis eſt très-cruel.

Je ſerais très-fâché d'être obligé de paſſer ma vie hors de France; mais je ſerais auſſi très-fâché qu'on crût que j'y ſuis, & ſur-tout qu'on sût où je ſuis. Je me recommande ſur cela à votre tendre & ſage amitié. Dites bien à tout le monde que je ſuis à préſent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par Demoulin à M. Hérault; voudrez-vous bien lui en parler, &

ſavoir de lui ſi ce mémoire peut produire quelque choſe ?

Adieu ; les miſérables ſont gens bavards & importuns.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

Au ſujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

Je ne ſais, meſſieurs, ſi vous avez lu une tragédie que j'avais compoſée il y a deux ans, & dont je lus même chez moi les premières ſcènes à M. Dufreſne. Je n'aurais jamais oſé la préſenter au théâtre. La ſingularité du ſujet, la défiance où je dois toujours être ſur mes faibles ouvrages, & le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais expoſer au public.

J'ai appris que M. le Franc, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du ſujet de ma pièce, en a depuis compoſé une à-peu-près ſur le même plan, & qu'il s'eſt hâté de vous la lire. Vous ſentez bien, meſſieurs, que tout le mérite de ce ſujet conſiſte dans la peinture des mœurs américaines, oppoſée au portrait des mœurs européennes : du moins c'eſt-là mon ſeul avantage. Je ne doute pas que M. le Franc, qui a au-deſſus de moi les talens de l'eſprit & l'imagination que donne la jeuneſſe, n'ait embelli ſon ouvrage par des reſſources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que ſi ſa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la ſienne ; au lieu que

ſi ſa tragédie n'eſt jouée qu'après, elle ſe ſoutiendra toujours par ſes propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé ſur un plan choiſi par M. le Franc. La conſidération & l'eſtime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver ſon rival. Il s'eſt diſpenſé d'un égard que j'aurais eu. Au reſte, meſſieurs, ſoyez perſuadés que ſi je crains de paſſer après lui, c'eſt uniquement parce que ma pièce ne ſoutiendrait pas la comparaiſon avec la ſienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaiſir du public qui applaudira toujours à M. le Franc, en quelque temps que ſon ouvrage paraiſſe; & la juſtice exige que celui qui a inventé le ſujet paſſe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuſe & paſſagère d'être expoſé le premier à la cenſure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts, & avec la reconnaiſſance que je dois à ceux qui ont ſi ſouvent orné mes faibles productions & fait pardonner mes fautes (1), votre, &c.

(1) M. de Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. le Franc, de ſon côté, leur écrivit auſſi pour le même ſujet: voici ſa lettre, qui eſt d'un ſtyle bien différent de celui de M. de Voltaire.

Lettre de M. le Franc.

Je ſuis fort ſurpris, meſſieurs, que vous exigiez une ſeconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaiſſez pas en mérite, je me connais en procédés; & je me ſouviendrai aſſez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diſtingue ſi peu les perſonnes & les talens; je ſuis, meſſieurs, autant que vous méritez que je le ſois, votre, &c.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact & le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, & vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je ? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours & que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de Pont-de-Vesle & d'Argental la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, & à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'Argental, chez cette aimable & bienfaisante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à Orphée-Rameau. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en alongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre Orphée se trouverait au large (1).

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (Rameau), c'est pour sa musique mâle & vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

(1) Voyez une lettre à M. Berger, du 1 décembre 1735, volume des Lettres en vers.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois perſonnages. Je n'en connais que deux, Samſon & Dalila; car pour le roi, je ne le regarde que comme une baſſe-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiſte. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une fripponne, une Judith, p.... pour la patrie, comme dans la ſainte Écriture; mais autre choſe eſt la Bible, autre choſe eſt le parterre. Je ſerais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de Samſon. Faiſons-le marier dans le temple de Vénus la ſidonienne : de quoi le Dieu des Juifs ſera courroucé; & les Philiſtins le prendront comme un enfant, quand il ſe ſera bien épuiſé avec la philiſtine. Que dit à cela le petit Bernard? J'ai corrigé & refondu le Temple du Goût & beaucoup de pièces fugitives; & malgré vos leçons, je ſuis à la bataille d'Hochſtet. Je paſſe mes jours dans les douceurs de la ſociété & du travail, & je ne regrette guère que vous. Je voudrais être auſſi bien auprès de Pollion (*a*), que vous auprès d'Émilie.

AU MÊME.

Le 28 décembre.

JE n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prévoſt que pour le plaindre d'avoir une tonſure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, & de

(*a*) C'était le faſtueux financier la Poplinière, à qui Voltaire donnait le nom de Pollion, par une flatterie peu digne de lui. La Poplinière eût été mieux caractériſé ſous le nom de Trimalcion.

manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui & l'abbé Desfontaines; celui-ci ne sait parler que de livres, ce n'est qu'un auteur & encore un bien médiocre auteur, & l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs; & on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, & que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé Prévost du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; & si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à Samson. Je me souviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre :

Sensible image
Des plaisirs du bel âge.

au lieu de

Plaisir volage, &c.

Car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste, des chevaux de selle & des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est

plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus ſpirituelle, la plus éclairée & la plus ſimple femme de l'univers, m'a chargée, en me quittant, de vous dire qu'elle eſt charmée de vos lettres, & qu'elle vous regarde comme ſon intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris ſur elle d'écrire au garde des ſceaux, à la ſuite d'une autre que ſon mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre & mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuſe. Ah, mon ami! il eſt plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en ſa faveur, qu'il n'eſt affreux d'être ſi indignement perſécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la perſonne charitable qui a ſi généreuſement parlé en ma faveur (1), ne pourrait-elle pas dire trois choſes au garde des ſceaux? La première, qu'il eſt très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage ſuppoſé par un traître; la ſeconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troiſième, qu'il n'y a que de la honte à me perſécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Paſſons des horreurs de la perſécution aux tracaſſeries de le Franc. Il eſt faux que l'abbé de Voiſenon lui ait dit le détail de mon ſujet. Il a ſu le fond en général par lui, & un peu de détail par un autre, & il s'eſt preſſé de travailler. C'eſt un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le

(1) M. le bailli de Froulai.

chemin de la honte, s'il eſt, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs & le *buſy-body* des comédiens.

Voyez avec *par mobile fratrum* (1) ſi vous penſez que ma pièce puiſſe ſoutenir le grand jour après celle de le Franc. Au bout du compte, ſi mon ouvrage vous paraiſſait paſſable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laiſſer paſſer le dernier ? Le public même, ſi revenu de ſon eſtime pour la Didon & pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me perſécute ? Pourriez-vous ſavoir ce qu'en penſe Dufreſne (2), & me le mander ? Adreſſez toujours vos lettres juſqu'à nouvel ordre chez Demoulin.

Adieu; je vous embraſſe bien tendrement & avec tous les ſentimens que je vous dois, & que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conſcience au ſujet de Pétersbourg. Tout ce que je ſais, c'eſt que le duc de Holſtein, héritier préſomptif de la Ruſſie, me voulut avoir, il y a un an, & me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout perſécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Ruſſie même. Je répondis d'une manière reſpectueuſe & meſurée. Tout ce que cela prouve, c'eſt que Keeper (3) devrait moins perſécuter un homme qui refuſa dans les pays étrangers de pareils établiſſemens.

(1) MM. d'Argental & de Pont-de-Veſle.
(2) Quinault Dufreſne, célèbre acteur.
(3) Le garde des ſçeaux.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'Épître à Clio. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait Rousseau, quand il était encore bon ouvrier; mais malheureusement, le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille); mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt & des graces. Il en faut par-tout, sans quoi le beau n'est que beau.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto:
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très-fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux & fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile & qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son épître :

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage & modeste la Chaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières; car nous devons encourager la jeunesse.

Élève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable ?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Émondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur séve & plus forte & plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger : c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours, moi & mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis ou non marquis Algarotti, & admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète (*a*).

A M. BERGER.

A Cirey .... septembre.

J'AI enfin reçu, mon cher monsieur, le paquet de M. du Châtelet. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma Henriade; j'envoie à Prault un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon

(*a*) Voyez les *Mélanges de Poésies*.

maigre visage, il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé Moussinot (*a*), cloître Saint-Méri. Cet abbé Moussinot est un curieux, & il faut qu'il le soit bien, pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la comtesse des Barres. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage; mais ce tiers est conforme à l'original qu'on me fit lire, il y a quelques années.

Le Dissipateur est comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu & joué des pièces fort au-dessous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. Destouches; ils aiment leur intérêt & ne l'entendent pas.

Le mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment pouvait-on souffrir une aussi calomnieuse, aussi abominable & aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de Berri? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même.

A l'égard de la lettre du signor Antonio Cocchi, il la faut imprimer; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictions dans les poëmes, sont ce qui touche le moins. En effet, le voyage d'Iris & de Mercure, & les assemblées des dieux seraient bien ignorés, sans les amours de Didon; & Dieu & le diable ne seraient rien, sans les amours d'Eve. Puisque M. Cocchi a l'esprit si juste & si hardi, il en faut profiter; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes.

(*a*) C'est cet abbé qui avait le département des affaires de Voltaire, & de ses aumônes.

Il faudra ſeulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phraſe : *Il n'y a rien de plus beau que la Henriade.* Adouciſſons ce terme ; mettons : *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, &c. Mais comptez qu'il eſt bon d'avoir, en fait de poëme épique, le ſuffrage des Italiens.

Le dévot Rouſſeau a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la bibliothèque françaiſe, de concert avec ce malheureux Desfontaines, qui a été mon traducteur, & que j'ai tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre & de me juſtifier (1) ; car, il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponſe à M. Saurin le fils, parce que monſieur ſon père y eſt mêlé ; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait. Il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'accuſer d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment eſt-ce que vous n'avez pas battu ces miſérables qui répandent de ſi plates calomnies ? La pièce eſt quatre fois trop longue au moins, & d'ailleurs extrêmement inégale. Il ſerait aiſé d'en faire un bon ouvrage, en faiſant trois cents ratures, & en corrigeant deux cents vers ; il en reſterait une centaine de judicieux & de bien frappés. Si je connaiſſais l'auteur, je lui donnerais ce conſeil. Quand vous aurez la réponſe au libelle diffamatoire de Desfontaines & de

(1) Voyez cette réponſe dans les *Mélanges littéraires*.

Rouſſeau, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'Olivet, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de Luçon, & que le préſident Dupuy en avait diſtribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il eſt triſte de paſſer pour un hétérodoxe, & de ſe voir encore tronqué, eſtropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raiſon de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage, dans lequel on oſe dire qu'Adam ne ſe faiſait point la barbe, que ſes ongles étaient un peu trop longs, & que ſon teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penſer qu'il n'y avait ni ciſeaux, ni raſoir, ni ſavonnette dans le paradis terreſtre; ce qui ſerait une héréſie auſſi criante qu'il y en ait. De plus on ſuppoſe, dans ce pernicieux libelle, qu'Adam careſſait ſa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'Adam, trouvées dans les archives de l'arche ſur le mont Ararat par S. Cyprien, il eſt dit expreſſément que le bon homme ne b...ait point, & qu'il ne b...a qu'après avoir été chaſſé; & de là vient, à ce que diſent tous les rabbins le mot b...er de miſère. *Ut ut eſt*, la hauteur & la bêtiſe avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême

indignation, si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

Il n'est pas encore sûr que j'aille en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le Prodigue (*a*) pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le Mondain, l'ode à Emilie, la Newtonique, une lettre sur Locke, afin de lui faire ma cour *in omni genere.*

De qui est donc ce beau poëme didactique? de M. de la Chaussée, sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné.

Voici une copie plus exacte de la Newtonique, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes & poètes, *pauci quos æquus amavit Jupiter.*

Mon copiste, qui n'est ni poète, ni philosophe, avait mis pour la période de vingt-six mille ans:

Six cents siècles entiers par-delà vingt mille ans (*b*),

ce qui faisait quatre-vingt mille ans au lieu de vingt-six mille; bagatelle.

Mes complimens à vous, à votre parnasse. Si vous

(*a*) L'Enfant prodigue.

(*b*) Il fallait:

Deux cents siècles entiers par de-là six mille ans.

voyez l'aimable philosophe Mairan, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame Faveroles, à Bar-sur-Aube; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi. Adieu, Mersenne.

AU MÊME.

A Cirey, le 27 novembre.

Assurément vous êtes le père Mersenne (*a*): ce n'est pas tout-à fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentimens, comme les ennemis de Descartes entraînent Mersenne dans les leurs; c'est parce que vous êtes le conciliateur des Muses. Je vous permets très-fort d'aimer d'autres vers que les miens; je suis une Maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir, qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers, que je les aime dans les autres. C'est beaucoup pour un poète. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille; je voudrais bien que le Mondain y fût, & ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité & la sottise de l'âge d'or, pour trouver cela dangereux, & la cruauté du siècle de fer,

(*a*) C'était un minime célèbre, si pourtant il y a eu de célèbres minimes, fort attaché à Descartes, & l'un de ses premiers disciples.

pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps.

Ces persécutions d'un côté, & de l'autre une nouvelle invitation du prince de Prusse & du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. Platon allait bien chez Denis, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire. Vous serez l'agent du prince à Paris, & notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre Mersenne & vous. Son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockolm tua Descartes.

Dites à votre frère qu'il fasse partir, sur le champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame du Châtelet, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je serais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays, dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

Adieu ; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Écrivez-moi toujours, cela m'est important ; vous m'entendez. Une autre fois, je vous parlerai de Newton & de l'Enfant prodigue. Je vous embrasse.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

Une comédie; après une comédie, de la géométrie, après la géométrie, la philoſophie de Newton; au milieu de tout cela, des maladies; & avec les maladies, des perſécutions plus cruelles que la fièvre: voilà, mon cher ami, *ſemper amate, ſemper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou ſouffrir, a été, ſans diſcontinuer, ma deſtinée. Nous avons envoyé les vers ſur Newton au philoſophe Formont, & j'envoie au délicat, au charmant Cideville, l'Enfant prodigue. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez philoſophe, & que M. de Formont ne ſoit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, & vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaiſir d'autant plus ſenſible de vous l'envoyer, que c'eſt encore un ſecret pour le public. On doute que cet Enfant ſoit de moi, mais je n'ai point pour vous de ſecrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de ſon père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de Rouſſeau, où cet auteur des Aïeux chimériques & des plus mauvaiſes pièces de théâtre que nous ayions, oſe donner des règles ſur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéreſſant & le plaiſant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne ſont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, & n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'Argental le manuscrit; il vous le fera tenir........

P. S. Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage scandaleux, & vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore? Dans quel siècle vivons-nous! & après quel siècle! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'Adam avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie! Je vous avoue que je suis outré, & qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des Descartes & des Bayle. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols & les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte; & pourquoi? parce que j'ai fait la Henriade, Charles XII, Alzire, &c.; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'AI reçu, monsieur, votre lettre du 10 décembre, & depuis ce temps une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes

louanges vous feront fort inutiles : je fuis un juge bien corrompu. Je penfe abfolument comme vous prefque fur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu fufpect, je vous dirais : *Macte animo, generofe puer, fic itur ad aftra.* Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends graces, au nom de tous les gens qui penfent, au nom de la nature humaine qui réfide dans eux feuls, des vérités courageufes que vous dites : *Vos exæquat victoria cœlo.* Je vous trouve l'efprit de Bayle (*a*) & le ftyle de Montaigne. Votre livre doit avoir un très-grand fuccès, & les écrits de la fuperftition & de l'hypocrifie ne ferviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui ! & que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! mais qu'il y a de chofes qui m'ont plu ! & que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très-heureufe : vous vivez avec les belles-lettres, la philofophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens fur tout cela.

Qu'il me foit permis de profiter de votre exemple, & d'être un peu philofophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquife du Châtelet, épître qui eft, ce me femble, dans un autre goût que celles de Rouffeau. N'eft-ce pas un peu rappeler l'art des vers à fon origine que de faire parler à Apollon le langage de la philofophie ? Je voudrais bien n'avoir

(*a*) Voltaire ne pouvait le penfer. Ceci n'eft qu'un compliment de bienveillance. D'Argens avait bien quelque chofe de l'efprit de Bayle, car il lui devait tout le fien.

consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis sur-tout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de Rousseau & de Desfontaines. La jalousie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console & me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les mânes de ce M. de la Creuse qui s'est tué comme Brutus, Cassius, Caton, Othon, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne sais si mes représentations sourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaise réussiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de l'Enfant prodigue; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, & ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter à moi pour égayer le sujet, je la prendrai; mais pour les mœurs & la tendresse, mon ame en a un magasin tout plein.

Mes recréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, & mon occupation sérieuse d'étudier Newton & de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères. Je mets Briarée en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblans. J'ai entrepris une besogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, & que mon ouvrage ne réussira point; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que Polymnie entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles; vous les jetterez au feu si vous avez trop soupé la veille, & si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce lise Locke. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfans se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille.

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint Rousseau a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié par-tout que j'avais eu une belle querelle avec s'Gravesende, au sujet de l'existence de Dieu. Cela a indigné M. s'Gravesende & tout le monde. Oh, pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société,

je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France ; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux Desfontaines. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais-là un long détail de petites choses ; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à Pollion, à Polymnie, à Varron-Dubos & à Colbert-Melon. Eh bien, Castor & Pollux sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine ? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de Pollion, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre & reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Écrivez à Émilie ; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu ; que Berger m'écrive donc, il m'oublie.

A M. PITOT,

De l'Académie des Sciences.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Élémens de la philosophie de Newton, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, & pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous

voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuſcrit qui n'eſt qu'un recueil de doutes, & je vous prierai de m'inſtruire.

Si après cela vous trouvez que le public puiſſe tirer quelque utilité de l'ouvrage, & que vous vouliez l'abandonner à l'impreſſion, peut être que la nouveauté & l'envie de voir de près quelques-uns des myſtères newtoniens cachés juſqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère ſans ce goût de la nouveauté, & ſur-tout ſans vos ſoins. Les libraires le demandent déjà avec aſſez d'empreſſement.

Je me flatte qu'un eſprit philoſophique comme le vôtre ne ſera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en ſont calculés; & il eſt de toute impoſſibilité de reconnaître, pour principe de ces effets, l'impulſion telle que nous en avons l'idée. Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de queſtions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. s'Graveſende ſur les chutes & les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le ſyſtême qui fait la quantité de mouvement le produit de la maſſe par la vîteſſe; & en gardant pour M. de Mairan, & pour ſon mémoire, une eſtime infinie, je paſſe dans le camp oppoſé, ne pouvant juger d'une cauſe que par ſes effets, & les effets étant toujours le produit de la maſſe par le carré de la vîteſſe, dans tous les cas poſſibles & à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (& qui me paraiſſent vraies)

vraies) d'un docteur Barclai, évêque de Cloine, sur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces Élémens; mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît sur-tout qu'il décide très-bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre. C'est la raison pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre Régis & Mallebranche, au sujet du disque du soleil & de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que Mallebranche & Régis avaient également tort.

Pour moi qui viens d'observer ces astres à leur lever & à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistans en ont jugé comme moi.

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel & de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever & à leur coucher qu'au méridien, comme le dit Mallebranche.

J'ajouterai un article sur ce phénomène & sur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. Godin, après le chevalier de Louville, assure

enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de Caſſini à Sainte-Pétrone. Il eſt donc conſtant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'aſtronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridens doivent changer peu à peu. Celui de Sainte-Pétrone a donc changé : il eſt donc midi un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait ſur cela quelques obſervations? Le ſyſtême du changement de l'obliquité, qui entraîne une ſi grande révolution, pourrait-il ſubſiſter ſans qu'on ſe fût apperçu d'une aberration ſenſible dans le mouvement apparent des aſtres? Je vous prie de me mander quelles nouvelles on ſait du ciel ſur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles auſſi ſur les meſures des degrés vers le pôle? Je ſerais bien attrapé ſi la terre n'était pas un ſphéroïde applati aux deux extrémités de l'axe; mais je crois encore que M. de Maupertuis trouvera la terre comme il l'a devinée. Il eſt fait pour s'être rencontré avec celui que Platon appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'eſtime que moi, monſieur, votre, &c.

AU MÊME.

Le 10 juin.

Vous devez avoir actuellement, monsieur, tout l'ouvrage (1) sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, & j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'Argenson sait de quoi il s'agit; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guères d'avoir aucune correspondance à Paris, & sur-tout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'Argenson, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, & qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ses bontés. Je compte qu'il m'a conservé la même bienveillance.

Je vous supplie, monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, & en ayant fait présent au libraire qui l'imprime, je n'ai songé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai su qu'on désirait qu'il y parût avec privilége & approbation.

Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empresse de chercher à se moquer de l'auteur de la Henriade devenu

(1) Les Élémens de la philosophie de Newton.

physicien. Mais cette curiosité maligne du public servira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grace que j'ai à vous demander, monsieur, est de me dire en général ce que vous pensez de cette philosophie, & de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait aimer le vrai ; mais je n'ai que l'instinct, & vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement ; je suis comme les petits ruisseaux ; ils sont transparens parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dont elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, & c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue & m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails sur-tout que j'ai recours à votre tête algébrique & infatigable ; la mienne, poétique & malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme & un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera (1).

(1) Le fils de M. Pitot a été avocat-général de la cour des aides de Montpellier.

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter ſur ma reconnaiſſance autant que ſur mon eſtime & mon amitié; il ſerait indigne de la philoſophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très-humble, &c.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, & encore plus de parler d'acte par-devant notaire; je le déchirerais. Votre nom me ſuffit, & je ne veux point que le nom d'un philoſophe ſoit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de juſtice n'auraient pas beau jeu.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'AI reçu vos lettres, mon cher Iſaac (*a*), comme nos pères reçurent les cailles dans le déſert; mais je ne me laſſerai pas de vos lettres comme ils ſe laſsèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours aſſuré un ſuccès invariable pour les lettres juives. Comptez que vous vous laſſerez plutôt d'en écrire, que le public de les lire & de les deſirer.

Je ſuis très-aiſe que vous ayiez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon & pour le vrai ne vous permettra pas de paſſer ſous ſilence les Viſions de Marie Alacoque:

Les vers français que Jéſu-Chriſt a faits pour cette ſainte; vers qui feraient penſer que notre divin Sauveur était un très-mauvais poète, ſi on ne ſavait d'ailleurs

(*a*) Alluſion aux Lettres juives.

que Languet, archevêque de Sens, a été le *Pellegrin* qui a fait ces vers de Jésu-Christ :

L'impertinence absurde des jésuites qui, dans leur misérable journal, viennent d'assurer que l'Essai sur l'Homme, de Pope, est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne :

Le style d'un certain père Regnault, auteur des Entretiens physiques ; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes & les démonstrations de Newton sur la lumière, *un système ;* & ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'Hercule *était physicien*, & qu'on ne pouvait résister à *un physicien de cette force.* Il examine la question du vide, & dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse.*

C'est-là le style de nos beaux-esprits savans, qui ne peuvent imiter que les défauts de Voiture & de Fontenelle.

Pareilles impertinences dans le père Castel qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle est un composé d'un infini de lignes droites, introduit un ouvrier faisant un talon de soulier, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, &c., &c. ; & que ces notions suffisent pour être bon mathématicien.

Les cabales & les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces, & pour faire croire qu'elles ont réussi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'École des amis, Childéric, & tant d'autres qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger & éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues; & puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition, qui donnera toujours plus de poids à votre gloire & à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde; mais il y a des inutilités qui passent pour solides, & ces inutilités-là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, soit que vous rentriez dans votre patrie.

A M. DE MAUPERTUIS (a).

A Cirey, ... janvier.

Romulus & Liber pater & cum Castore Pollux...
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de vous rappeler à ce petit texte, dont votre mérite, vos travaux & le prix injuste que vous en recevez, sont le commentaire.

Vos huit triangles liés entre eux, & formant ce bel eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité

(a) Voilà ce que Voltaire paraissait alors penser, ou même ce qu'il pensait réellement de ce philosophe, qu'il a depuis tourné si agréablement en ridicule dans la diatribe du docteur Akakia. Il est vrai que, par cette correspondance même, il paraît prouvé que Maupertuis était d'un orgueil dur & intraitable.

de vos opérations ; enfin, votre génie & vos connaiſſances, très-fort au-deſſus de cette opération même, doivent vous aſſurer en France & les plus belles récompenſes & les éloges les plus unanimes. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'envie ſe déchaînait contre vous. Des perſonnes incapables de ſavoir même quel eſt votre mérite, s'aviſaient à Paris de vous chanſonner, quand vous travailliez ſous le cercle polaire pour l'honneur de la France & de la raiſon humaine. Je reçus à Amſterdam, l'hiver dernier, une chanſon plate & miſérable contre pluſieurs de vos amis & contre vous ; Elle était de la façon du petit Lélio, & je crus reconnaître ſon écriture. Le couplet, qui vous regardait, était très-outrageant, & finiſſait par,

Les meules de moulin
De ce calotin.

C'eſt ainſi qu'un miſérable bouffon traitait & votre perſonne & votre excellent livre (1), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais auſſi monſieur Muſſchembroëck me diſait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de phyſique. S' Graveſende en parlait ſur ce ton, & l'un & l'autre s'étonnaient fort que M. Caſſini, & après lui M. de Fontenelle, aſſuraſſent ſi hardiment le prétendu ovale de la terre ſur les petites différences très-peu déciſives, qui ſe trouvaient dans leurs degrés, tandis que les meſures de

(1) Diſcours ſur la figure des aſtres.

Norvood assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, & que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous & la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang : songez à Galilée, & consolez-vous.

Je suis persuadé que, quand vous avez refusé les douze cents livres de pension, que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé ; & il vient un temps où l'estime arrache les récompenses (1).

J'avais osé dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de Newton, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout ; j'ai suspendu cette édition qui se faisait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France ; j'avais remis une partie de l'imprimé & le reste du manuscrit à M. Pitot, qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvé depuis huit mois ; mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible & prouvée, que la terre doit être applatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, &c.

(1) Maupertuis avait été blessé de la modicité de la récompense ; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, & ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant Clairaut, Camus, Lemonnier. *Note de l'éd. de Khell.*

cela n'eſt pas permis à un pauvre français. J'ai parlé de vous & de votre livre, dans mes petits Élémens, avec le reſpect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a t-on rendu ſervice, en ſupprimant ces Élémens. Vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. Pitot m'avait pourtant flatté que *ce petit cathéchiſme de la foi newtonienne était aſſez orthodoxe.* Je vous prie de lui en parler. Il y a ſix mois que j'ai quitté toute ſorte de philoſophie. Je ſuis retombé dans mon ignorance & dans les vers; j'ai fait une tragédie, mais je n'attends que des ſifflets. J'ai une fois fait un poëme épique, il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe. Toute ma récompenſe a été d'être joué en perſonne, moi, mes amis & ma Henriade, aux Italiens & à la Foire, avec approbation & privilége.

Qui benè latuit, benè vixit. Je n'ai plus aſſez de ſanté pour travailler à rien, ni pour vous étudier; mais je vous admirerai & vous aimerai toute ma vie, vous & le grand petit Clairaut.

A M. THIRIOT.

Cirey, ce 7 février.

. . . .

Je ne ſais de qui eſt Maximien (1). On la dit de l'abbé le Blanc. Mais quel qu'en ſoit l'auteur, je ſerais très-fâché qu'on m'en donnât la gloire, ſi elle eſt bonne; & en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les ſifflets à qui ils appartiennent.

(1) Tragédie de la Chauſſée.

J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé Bannier ; je compte n'y point trouver que Cham est l'Ammon des Égyptiens, que Loth est l'Erictée, qu'Hercule est copié de Samson, que Baucis & Philémon sont imités d'Abraham & de Sara. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que Rébecca était la vierge, Esaü & Jacob les gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la Magdeleine ; mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'Argental d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

AU MÊME.

A Cirey, 8 mars.

. . . .

Je ne suis point étonné que vous ayiez deviné M. de la Chaussée. Vous êtes *homo argutæ naris*, & ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes épîtres de l'auteur des Aïeux chimériques (*a*). Son Maximien sera, sans doute, autrement écrit que celui de Thomas Corneille. Il est vrai que ce Thomas intriguait ses pièces, comme un Espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention & d'art dans son Maximien, aussi bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de Maximien même n'est pas sans beauté,

(*a*) Mauvaise comédie de J. B. Rousseau.

& la manière dont il se tue, eut autrefois un très-grand succès.

J'avais songé d'abord à te faire tomber :
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce & comme j'exécute.

Ces vers & cette mort furent fort bien reçus, & la pièce eut plus de trente représentations ; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce est conduite, a servi ensuite à la faire tomber ; car au milieu de tant de ressorts & d'incidens, les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aise, pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de Thomas Corneille est si faible, qu'il fait tout languir, & une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, si sa tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de Pierre Corneille, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias & le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut seul une pièce,

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice, &c.

D'ailleurs l'insipidité de la partie carrée entre Léonce & Pulchérie, Héraclius & Léontine, & les malheureux raisonnemens d'amour en vers très-bourgeois, dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, &

terriblement ennuyé. Je sais bien que Despréaux avait en vue Héraclius dans ces vers :

> Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me fait une fatigue.

Je n'ai point vu la métromanie, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

AU MÊME.

A Cirey, le 22 mars.

. . . .

J'AI vu la Piromanie (1) : cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers ; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à le Franc & à moi. On m'a envoyé aussi Lisymachus (2) : j'ai lu la première page, & vîte au feu. J'ai lu ce poëme sur l'amour-propre, & j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers ! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette drogue sur le bonheur ? N'est-ce point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les Gresset & d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers, pour chanter la volupté & la paresse (*a*) ?

Comment va le procès d'Orphée-Rameau & de

(1) La Métromanie.
(2) Tragédie de M. de Caux.
(*a*) Voltaire a répété cela plus gaîment dans le *Pauvre Diable* ; mais n'est-ce pas railler l'infortune ? N'est-ce pas imiter ce qu'on a reproché à Boileau, quand il a dit :

> Et libre du souci qui trouble Colletet,
> N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Zoïle-Castel ? Ce monstre d'abbé Desfontaines continue-t-il de donner ses mal-semaines ? Mais ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir ? savez-vous ce que Quesnel-Arouet (*a*) a donné à mon aimable nièce ? Dites-moi donc cela, car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes complimens à ceux qui m'aiment, de l'oubli aux autres. *Vale.* Je vous aime de tout mon cœur.

A M. RAMEAU.

Sur le père Castel & son clavecin oculaire.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissemens du parterre de l'opéra, les suffrages de l'académie des sciences ; mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux : vous l'avez été de votre vivant, & on sait que votre commentateur est quelque chose de très-différent en toute manière de de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire ; mais le R. P. Castel a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, &

(*a*) Frère de l'auteur & janséniste outré.

il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. Canaye, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions & de tous ses livres; & il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

Vous pouvez disputer contre nous, monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, & de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. Castel? En vérité, c'est combattre comme Bellérophon. Songez, monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, & à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets & de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; & il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (1); il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser,

(1) Le père Castel, dans ses lettres au président de Montesquieu, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

car ils en jugent à-peu-près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connoissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre humain, daigne-t il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorêmes, scolies : 1°. que les hommes aiment les plaisirs; 2°. que la peinture est un plaisir; 3°. que le jaune est différent du rouge, & cent autres questions épineuses de cette nature.

Ne croyez pas, monsieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, & il propose, à la fin de sa Mathématique universelle, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cent soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau systême de physique, qui ne ressemble à rien, & qui est unique comme lui. Ce systême est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. V, chap. 3, 4 & 5), que ce sont « les hommes qui entretiennent le mouvement dans » l'univers,

» l'univers, & tout le mécanisme de la nature; & que » s'il n'y avait point d'hommes; toute la machine se » déconcerteroit ». Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, & en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (page 309, part. II), ce beau titre: *Dieu a créé la nature, & la nature a créé le monde!*

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avions cru jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. il combat généreusement une des plus belles démonstrations de Newton (1). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration; mais, semblable à un irlandais célèbre dans les écoles; il dit: *Hoc fateor, verùm contra sic argumentor.* Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de Newton était un sophisme; mais, comme dit M. de Fontenelle, les hommes se trompent, & les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand homme. Il porte par-tout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V), & il dit que les organes du cerveau

(1) C'est la proposition dans laquelle Newton démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mu en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, & *vice versâ. Note de l'éd. de Kehl.*

d'un fou sont *une ligne courbe & l'expression géométrique d'une équation.* Quelle intelligence ! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien ?

En effet, monsieur, ne reconnait-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières ? Savez-vous bien que, dans sa Mathématique universelle, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, & que l'angle aigu au contraire est le plus grand ; c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant ; chose merveilleuse comme bien d'autres !

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève le plus souvent que pour donner du nez en terre !*

Il faut bien, monsieur, que vous succombiez sous le géomètre & sous le bel-esprit. Ce nouveau père Garasse, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les Newton, les Leibnitz, les Réaumur, les Maupertuis. C'est le don Quichotte des mathématiques, à cela près que don Quichotte croyait toujours attaquer des géans, & que le révérend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui ; laissons en paix les manes de ses ouvrages, ensevelis dans le Journal de Trévoux qui, graces à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que Boileau lui a donnée, quoique depuis quelques années les mémoires modernes ne fassent point regretter les

anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers, pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, monsieur, & ne lui répondez point.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. Newton ne m'a point rendu insensible, & vous pouvez me dire avec notre maître Horace:

Quæ circumvolitas agilis thyma?

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de Le Franc; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, & je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir ..... madame ***.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à Orphée-Rameau sur Zoïle-Castel (1).

Secretum petimusque damusque vicissim.

Ce Castel-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, & le tracassier de la société.

(1) On l'a vue ci-devant.

Je vous enverrai inceſſamment la Mérope, mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas auſſi vous imaginer que cela ſoit écrit du ton de Brutus.

Telephus & Peleus, cum pauper & exul uterque,
Projicit ampullas.

Dieu garde Zaïre d'être autre choſe que tendre; Dieu garde Mérope de faire là Cornélie. *Flebilis Ino.* Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte & la tendreſſe, trois perſonnages principaux, & voilà tout. La plus extrême ſimplicité eſt ce que j'aime; ſi elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je ſerais bien étonné que mes Élemens de Newton paruſſent. La copie que j'avais laiſſée en Hollande, était aſſez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne ſe pas preſſer, de m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux perſonnes de l'académie des ſciences ont vu l'ouvrage, & l'ont approuvé. Je ſuis aſſez sûr d'avoir raiſon. Si les libraires ont tort, je les déſavouerai hautement.

Monſieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de ſoupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les obſervations aſtronomiques de meſſieurs de Louville & Godin. Or, par ces obſervations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le ſens de la latitude, & cela aſſez régulièrement. Or, ſi

cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; & si cette période existait, & qu'elle eût commencé à un point, comme par exemple au Nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, & c'est le moins qu'on pourrait lui donner; mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre & à vivre heureux. Pour moi,

Que les dieux ne m'ôtent rien;
C'est tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus sots qu'ils ne sont, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit basque a bien fait; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite.

J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, & de quatre ou cinq cents livres de pension, & il aurait le plaisir d'entendre Emilie-Newton qui, par parenthèse, entend mieux l'optique de ce grand homme qu'aucun professeur & que M. Coste qui l'a traduite.

Adieu, père Mersenne.

A M. BERGER.

A Cirey, ... juillet.

. . . .

ROUSSEAU m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours estimé (*a*), & que j'aurais été son ami si j'avais voulu, &c. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, & beaucoup à me l'envoyer; que si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, & que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, & que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentimens qui valent bien son ode.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT (*b*).

Octobre.

VOUS aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. Pitot, puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne sais ce dont il peut avoir besoin; mais

(*a*) Ce retour de Rousseau vers Voltaire, devait le rendre intéressant, & méritait, à ce qu'il nous semble, une réponse moins dure.

(*b*) On voit par cette lettre que Voltaire savait obliger avec noblesse.

je ne peux guères lui prêter que huit cents francs, à cause des dépenses que je fais; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. Cousin, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite & d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. & à madame Pitot. Il me les rendront dans l'espace de cinq années; rien la première, deux cents francs la seconde, autant la troisième, ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaires avec un philosophe. Si dans la suite le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le paiement; au contraire ma bourse lui sera toujours ouverte. Donnez un Newton bien relié à M. Pitot, en lui remettant les huit cents francs; vous en donnerez aussi un exemplaire à M. de Bremont, & m'enverrez ses Transactions philosophiques aussitôt qu'elles paraîtront.

AU MÊME.

Octobre.

UN paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carosse de Joinville; je l'adresse à M. l'abbé Moussinot, mon ami; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le père Brumoi. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale, qu'il n'en prendra point

copie. Après le père Brumoi, on en fera part au père Porée, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence; & le manuſcrit, en ſortant du collége de Louis le grand, ſera remis au greffe janſéniſte de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle eſt ſans amour; la nature ſeule & ſans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot;

Car pour être dévot, on n'en eſt pas moins homme.

Secondement, cette Mérope étant probablement ennuyeuſe, pourra paſſer pour le huitième des pſeaumes pénitentiaux. Liſez-le donc ce huitième pſeaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'eſt la nature de beaucoup de bonnes choſes.

Troiſièmement, mon cher janſéniſte, ſi Mérope vous plaît, j'en ſerai plus flatté que du ſuffrage des jéſuites: le jugement de ces meſſieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'eſt toujours un peu ſuſpect.

A M. DE BURIGNY,

De l'académie des Inſcriptions.

A Cirey, ce 19 octobre.

Je n'ai point reçu votre lettre, monſieur, comme un compliment; je ſais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux

dignes de votre attention dans les Élémens de Newton, vous ne les auriez pas loués.

Cette philoſophie a plus d'un droit ſur vous : elle eſt la ſeule vraie, & M. votre frère de Pouilly (*a*) eſt le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir oſé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne ſais ſi ma ſanté me permettra dorénavant de ſuivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent, mais il s'en faut bien qu'elles ſoient les ſeules qui doivent fixer un être penſant. Il y a des livres ſur les droits les plus ſacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens auſſi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, & où l'on diſtingue continuellement la juſtice & l'uſurpation, la religion & le fanatiſme. Je lis ces livres avec un plaiſir inexprimable ; je les étudie, & j'en remercie l'auteur quel qu'il ſoit (1).

Il y a quelques années, monſieur, que j'ai commencé une eſpèce d'hiſtoire philoſophique du ſiècle de Louis XIV : tout ce qui peut paraître important à la poſtérité doit y trouver ſa place ; tout ce qui n'a été important qu'en paſſant y ſera omis. Les progrès des arts & de l'eſprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y ſera traité ſans controverſe ; & ce que le droit public a de plus intéreſſant pour la ſociété

(*a*) M. de Pouilli eſt auteur d'un ouvrage très-bien écrit, intitulé *Théorie des ſentimens agréables*.

(1) M. de Burigny avait publié, mais ſans y mettre ſon nom, un traité ſur l'autorité des papes.

s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises & rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui saccage une province.

Si vous aviez, monsieur, sur le règne de Louis XIV, quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité, on doit hardiment s'adresser à vous & compter sur vos secours.

Je suis, monsieur, avec les sentimens, &c.

A M. LE FRANC (a).

A Cirey, ce 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, monsieur, & la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages, & toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorans, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, & non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues & de haines personnelles : quiconque montre du talent, a sur-le-champ pour

(a) On voit que malgré sa concurrence malheureuse & maladroite avec Alzire, il ne tenait qu'à M. le Franc de rester l'ami de Voltaire : mais ce fut lui qui devint imprudemment l'agresseur. Voyez ce qui s'en suivit dans le volume des *Facéties*.

ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talens, & qui devraient être ses amis.

M. Thiriot, dont vous connaissez l'esprit de justice & de candeur, & qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, sait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il sait sur-tout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques-uns de vos ouvrages; il peut vous dire que même à Cirey, auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences & tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué? Je sais que vous êtes non-seulement homme de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une satisfaction très-grande, votre dissertation sur le *Pervigilium Veneris*: c'est-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile comme Milton, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les Géorgiques l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur Raphaël, de leur Carrache, de leur Paul Véronèse, & qui démêlent tout d'un coup les pastiches de Boulogne.

Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers,

C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, &c.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le ſens de votre vers était, comme vous le dites très-bien, renfermé dans celui de Virgile. Souffrez que je diſe qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais ſeulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent;

De l'univers naiſſant le printemps eſt l'image;
Il ne ceſſa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne ſoient-là deux mérites incompatibles; ſi le printemps ne ceſſa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc ſacrifier ces *il ne ceſſa jamais*, &c. à ce beau vers:

Et le jour qu'il naquit, &c.

Ce dernier vers mérite le ſacrifice que j'oſe vous demander.

Vous voyez, monſieur, que je compte déjà ſur votre amitié, & vous pardonnez ſans doute à ma franchiſe. J'entre avec vous dans ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduiſiez toutes les Géorgiques. L'entrepriſe eſt grande. Il eſt plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer

cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'Énéide. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts; mais je demanderais grace pour la sagesse avec laquelle Virgile a évité de ressembler à Homère dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. Homère avait vingt rois à peindre, & Virgile n'avait qu'Énée & Turnus.

Si vous avez trouvé des défauts dans Virgile, j'ai osé relever bien des bévues dans Descartes. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre & privé nom : je me suis mis sous le bouclier de Newton. Je suis tout au plus le Patrocle couvert des armes d'Achille.

Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est jusqu'à présent le seul pays où les théories de Newton en physique, & de Boërhaave en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons élémens de physique; nous avons pour toute astronomie le livre de Bion, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à Keill, à Wolf, à s'Gravesende. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont M. Pitot est l'examinateur, & dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la

vérité; mais, avant qu'il ſoit dix ans, vous verrez une révolution dans la phyſique, *& ſe mirabitur Gallia neutonianam.*

Et nous dirons avec vos Géorgiques :

Miraturque novas frondes & non ſua poma.

Il eſt vrai que la phyſique d'aujourd'hui eſt un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaiſſance des abeilles, aux influences de la lune, &c.; mais vous ſaurez, en maître de l'art, conſerver les beautés de ces fictions, & ſauver l'abſurde de la phyſique.

Voilà à quoi vous ſervira l'eſprit philoſophique qui eſt aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire ſur Newton, quelque inſtruction à donner ſur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, ſongez, monſieur, je vous en prie, à un ſolitaire plein d'eſtime pour vous, & qui cherchera toute ſa vie à être digne de votre commerce. C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai, &c.

A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, 30 octobre.

Il y a déjà long-temps, monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime; je vais l'être par la reconnaiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile & le plus judicieux que je connaiſſe; je ſuis ſi charmé de voir que vous

êtes le plus obligeant, que je ſuis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai aſſemblé quelques matériaux pour faire l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV: ce n'eſt point ſimplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne ſont point les annales de ſon règne, c'eſt plutôt l'hiſtoire de l'eſprit humain, puiſée dans le ſiècle le plus glorieux à l'eſprit humain.

Cet ouvrage eſt diviſé en chapitres; il y en a vingt environ deſtinés à l'hiſtoire générale : ce ſont vingt tableaux des grands événemens du temps. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile; la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails: la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiècle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt-là ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV; deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances : deux pour le gouvernement eccléſiaſtique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes & l'affaire de la Régale ſont compriſes; cinq ou ſix pour l'hiſtoire des arts, à commencer par Deſcartes & à finir par Rameau.

Je n'ai d'autres mémoires pour l'hiſtoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres

épars, & de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que Larrey, Limiers, Lamberti, Rouſſel, &c. &c. falſifient & délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de Louis XIV les mémoires du marquis de Dangeau, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands ſeigneurs & autres, & je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent. J'abandonne le reſte aux faiſeurs de converſations & d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuſe lettre du roi au ſujet de M. de Barbéſieux, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des ſervices du père; ce qui caractériſe Louis XIV, bien mieux que les flatteries de Péliſſon.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'aventure de l'*homme au maſque de fer*, mort à la baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpèce de mémorial écrit de la main de Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de Louis XV. M. Hardion le connaît ſans doute; mais je n'oſe en demander communication.

Sur les affaires de l'Égliſe, j'ai tout le fatras des injures de parti, & je tâcherai d'extraire une once de miel de l'abſinthe des Jurieu, des Queſnel, des Doucin, &c.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, & les bons livres qu'on a ſur cette matière. M. l'abbé de Saint-Pierre a un journal

politique

politique de Louis XIV, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne ſais s'il fera cet acte de *bienfaiſance* pour gagner le paradis.

A l'égard des arts & des ſciences, il n'eſt queſtion, je crois, que de tracer la marche de l'eſprit humain en philoſophie, en éloquence, en poéſie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la ſculpture, de la muſique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapiſſerie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faiſant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préſerve d'employer trois cents pages à l'hiſtoire de Gaſſendi! La vie eſt trop courte, le temps trop précieux pour dire des choſes inutiles.

En un mot, monſieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le deſſiner. Je ne me preſſe point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daignez me conduire, je pourrais dire alors : *æquataque machina cœlo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un ſiècle qui vous compte parmi ſes ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, ſi ce n'eſt à un homme qui aime ſa patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'hiſtoire ni en flatteur, ni en panégyriſte, ni en gazetier, mais en philoſophe. Celui qui a ſi bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera ſans doute à répandre la lumière ſur les plus beaux jours de la France. Songez, monſieur,

que vous rendrez service à votre disciple & à votre admirateur.

Je serai toute ma vie avec autant de reconnaissance que d'estime, &c.

A M. THIRIOT.

Le 13 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, & moi, je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de la Poplinière & M. Desalleurs, que les calomnies de Rousseau ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans, la plume de Rousset & de Varenne à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits, reconnais très-bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de Louis XIV, qui ont eu des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis, autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; & enfin, ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; & je ne veux accoutumer personne à parler de moi

d'une manière qui ne me convienne pas. Ma ſenſibilité doit vous plaire. Un ami s'intereſſe à la réputation de ſon ami, comme à la ſienne propre.

Je vois que vous vous y intéreſſez efficacement, puiſque vous m'envoyez des critiques ſur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez; mais ſongez que ce *frappant & ce vif*, que vous cherchez, ceſſe d'être tél, quand il revient trop ſouvent. *Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem cogitat.* Je ne ſuis pas de votre avis en tout. La cenſure de la boîte de Pandore me paraît très-injuſte (1). Je prétends prouver que, ſi tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens & de maux, & qu'ainſi l'égalité ſubſiſte toujours. Au reſte, qu'un hémiſtiche ou deux déplaiſent, cela rend-il une pièce entière inſupportable? Vous me reprochiez d'imiter Deſpréaux, à préſent vous voulez que je lui reſſemble. Trouvez-vous donc dans ſes épîtres tant de vivacité & tant de traits! Il me ſemble que leur grand mérite eſt d'être naturelles, correctes & raiſonnables; mais de la ſublimité, des graces, du ſentiment, eſt-ce là qu'il les faut chercher.?

Vous proſcrivez la *barque* des rois; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais, comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaiſſeau de

(1) Voyez le premier Diſcours ſur l'homme, de l'égalité des conditions, *Mélanges de poéſies*, tome I.

cent pièces de canon, & qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je ſacrifie la barque.

J'ôte le Bernard, & le *bien* qu'il fait, & le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux ſens différens, eſt peut-être un jeu de mots: qu'en penſez-vous?

Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein.

eſt, ne vous déplaiſe, un très-beau vers.

J'aime Perrette. C'eſt dans ſon ennui préciſément, & ſeulement dans ſon ennui qu'on ſouhaite le deſtin d'autrui; car, quand on ſe ſent bien, ce n'eſt pas là le moment où l'on ſouhaite autre choſe.

Je donne des coups de pinceau, à meſure que je vois des taches; mais aidez-moi à les remarquer: car la multiplicité de mes occupations, & le maudit amour-propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

AU MÊME.

Le 29 novembre.

Je viens de répondre un livre au beau volume de M. Deſalleurs. Voici encore une lettre que je devais à M. Clément.

Votre paquet arrive dans l'inſtant que je finis toutes ces beſognes. Me voici avec vous, comme un homme qui s'eſt épuiſé avec ſes maîtreſſes, mais qui revient à ſa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du prince; mais grand merci de l'épître de M. Formont. Je ſuis bien

aiſe de lui avoir envoyé la réponſe (1), avant d'avoir lu ſa pièce, & de m'être juſtifié d'avance de ne plus aimer les vers; mais dites-lui poliment que, ſi je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les ſiens. Il eſt vrai qu'il m'enveloppe dans ſes plaintes générales contre les déſerteurs d'Apollon. Je ne ſuis point déſerteur, mais je dirai toujours: *Multæ ſunt manſiones in domo patris mei*; ou bien avec Arlequin: *Ognuno faccia ſecondo il ſuo cervello.*

Je vous avoue que je ſuis enchanté de l'action de M. de la Poplinière. Il y a là un caractère ſi vrai, quelque choſe de ſi naturel, de ſi bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de Pollion.

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes;
Culpabit duros, &c.

Il eſt l'homme d'Horace, & je crois qu'il a le mérite de l'être, ſans le ſavoir; car, entre nous, je penſe qu'il ne lit guère, & qu'il doit ſon goût à la manière dont il a plû à Dieu de le former. Je ſerai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'eſt ſur mes vers; point, c'eſt ſur ceux de Pollion: qu'il liſe & qu'il juge.

(2) La modération eſt le tréſor du ſage (*a*),

me paraît bien meilleure que l'*attribut*, 1°. parce que

(1) Voyez dans les lettres mêlées de vers :

A mon très-cher ami Formont, &c.

(2) Diſcours ſur l'homme.

(*a*) Toutes ces critiques émanées du bureau d'eſprit de la Poplinière, que nous ne nous accoutumons point à entendre nommer Pollion, prouvent qu'il n'avait pas l'ombre du goût.

le *tréſor* eſt oppoſé à *modération*, & parce que *attribut* eſt un terme proſaïque....., &c. &c. En faiſant ces critiques, qui me paraiſſent juſtes, je ſuis effrayé de la difficulté de faire des vers français, & je ne m'étonne plus que Deſpréaux employât deux ans à compoſer une épître.

Je m'en vais rabotter plus que jamais, & être auſſi inflexible pour moi, que je le ſuis pour Pollion.

Votre grande critique, que je ne parle pas toujours à Hermotime, me paraît la plus mauvaiſe de toutes. Parler toujours à la même perſonne eſt d'un ennui de prône. On s'adreſſe d'abord à ſon homme, & enſuite à toute la nature. Ainſi en uſe Horace, mille fois plus découſu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle ſur cela. Hermotime eſt devenu Thiriot, & chaque épître eſt détachée.

Ah, en voici d'une bonne! Vous trouvez mauvais ce vers.

Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.

& vous oſez dire que c'eſt du galimatias pour un bon dialecticien! Eh bien, mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule un Newton, un Mariote, un Huygens, un Bradley, un Maupertuis, ſavent *ce qu'il faut ſavoir*, & que M. le Gendre, marquis de Saint-Aubin, dans ſon Traité de l'opinion, ſait *ce qu'on a penſé*. Je vous dirai que *ſavoir* ce qu'ont mal penſé les autres, c'eſt très-mal *ſavoir*, & qu'un homme qui étudie la

géométrie fait, non des opinions, mais des choſes, & des choſes indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'hiſtoire de l'eſprit humain, mais je veux qu'on ſache que l'eau pèſe neuf cents fois plus que l'air, & non pas qu'on s'en tienne à ſavoir qu'Ariſtote a cru que l'eau ne peſait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaiſe, eſt vrai & précis; & il reſtera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on penſera & tout ce qu'il faudra ſavoir.* Je ſuis comme la Flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher Merſenne. *Dimitte nobis peccata noſtra, ſicut dimittimus criticis noſtris.*

Je fais tant de cas de l'eſprit & de l'amitié de Pollion, que je lui dis mon ſentiment, ſans aucun ménagement. Son caractère eſt au-deſſus des ſimagrées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embraſſe, j'ai la tête cuite.

A propos, j'oubliais encore une correction *ſans appel*, dont j'appelle au bon ſens, au bon goût & à vous.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui ſont inutiles,

vous voudriez *qu'on croirait inutiles.* Eh, ventre-ſaint-gris, ils ſont très-inutiles; car,

Il traîne ſes pas débiles.

Il y a des eſpèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes, & qui n'en vont pas plus vîte, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. Dieu eſt le maître.

AU MÊME.

Le premier décembre.

Nous venons de recevoir le paquet du prince, lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille écus, s'il en donne ſept mille pour un être non penſant, haut de ſix pieds. J'étais bien preſſé avant-hier, en vous écrivant toutes mes contre-critiques; pardonnez,

Mais *je lèche, en criant, la main* qui me cenſure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens ſi les chiens peuvent crier, quand ils lèchent; ils diſent que cela eſt auſſi impoſſible que de ſiffler la bouche pleine (1).

Comment va l'Enfant prodigue? Vos amis ſont-ils revenus de la critique de Fierenfat? Un nom doit-il choquer? & ignore-t-on que dans Ménandre, Plaute & Térence (*a*), tous les noms annoncent les caractères, & qu'Harpagon ſignifie *qui ſerre?* Madame Croupillac n'eſt-elle pas néceſſaire à l'intrigue, puiſque c'eſt elle qui apprend à l'Enfant prodigue toutes les

(1) M. de la Poplinière avait propoſé de ſubſtituer ce vers,

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat.

à celui de M. de Voltaire,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

(*a*) Ménandre, Plaute & Térence pouvaient n'avoir pas tort d'après le génie de leur langue, ſans que cela excusât ni le nom de *Fierenfat*, ni le perſonnage de la baronne de Croupillac, très-déplaçé dans un ſujet noble. Voyez la préface de l'Enfant prodigue.

nouvelles? Et n'eſt-il pas plaiſant & intéreſſant tout enſemble que cette Croupillac lui diſe bonnement du mal de lui-même?

Meſſieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu; laiſſez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, ce 4 décembre.

MON très-cher enfant, pardonnez l'expreſſion, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié, & tant de ſévérité: je vous renvoie votre épître apoſtillée, comme vous l'avez ordonné. Vous & votre ouvrage, vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéreſſer à l'un & à l'autre? Madame la marquiſe du Châtelet penſe comme moi: elle aime la vérité & la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre eſprit; elle vous trouve une imagination féconde. Votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans. Mais qu'il y a loin de tant de talens & de tant de graces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous, ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art? il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours ſont mal-aiſés à faire; & depuis nos grands maîtres, dites-moi qui a fait vingt bons vers alexandrins de ſuite? Je ne connais perſonne, dont on puiſſe en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'eſt jeté dans ce miſérable

ſtyle marotique, dans ce ſtyle bigarré & grimaçant, où l'on allie monſtrueuſement le trivial & le ſublime, le ſérieux & le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon & celui de nos jours. A la bonne heure qu'un laid viſage ſe couvre de ce maſque. Rien n'eſt ſi rare que le beau naturel: c'eſt un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez, il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous ſerez ſupérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conſeil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me ſuis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je paſſe actuellement les jours & les nuits à reformer la Henriade, Œdipe, Brutus & tout ce que j'ai jamais fait; n'attendez pas comme moi; *ſi non vis ſanus, curres hydropicus.* Je ſonge à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puiſque vous chantez l'étude avec tant d'eſprit & de courage, ayez auſſi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la moi, & que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, eſt comme le royaume des cieux, *& violenti rapiunt illud.* Que je ſois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres. Vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez. Je veux que vous faſſiez aux belles-lettres & à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon. Le tarif eſt bientôt connu; mais une épître en vers eſt un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers-généraux de le faire. Adieu, je vous

embraſſe tendrement; je vous aime, comme on aime ſon fils. Madame du Châtelet vous fait les complimens les plus vrais: elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui eſt adreſſé ſoit digne de vous & d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, & cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous ſouhaite la bonne année. Aimez toujours les arts & Cirey.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 décembre.

Je me venge de vos critiques ſur notre ami M. de la Bruère. Vous me donnez le fouet, & je le lui rends. Il eſt vrai que j'y vais plus doucement que vous, mais c'eſt que je ſuis du métier, & je ne ſais que douter, quand vous ſavez affirmer. Je ſuis peut-être auſſi exact que vous, mais je ne ſuis pas ſi ſévère. Voici donc, mon cher ami, ſon opéra que je lui renvoie avec mes apoſtilles & une petite lettre, le tout adreſſé à père Merſenne.

Je me rends ſur quelques-unes de vos cenſures. L'épître ſur l'homme eſt toute changée; enfin je corrige tout avec ſoin. L'objet de ces ſix diſcours en vers eſt peut-être plus grand que celui des ſatyres & des épîtres de Boileau. Je ſuis bien loin de croire les perſonnes qui prétendent que mes vers ſont d'un ton ſupérieur au ſien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas

apperçu que l'épître ſur la nature du plaiſir, eſt préciſément celle dont la fin eſt adreſſée au Prince royal? comment n'avez-vous pas vu que le plaiſir eſt le ſujet de tout ce poëme? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grace à Apollon, je les ai retrouvés & refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que Pollion ſoit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers & l'art de juger ſont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en ſent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. du Fay; cela eſt trop français; attendez du moins que vous ayiez lu ſon *factum*. Je dois ſouhaiter qu'il ait tort, mais je ſuis bien loin de le condamner (1).

Je ne me rends point ſur le Desfontaines, & je vous ſoutiens que le pied plat, dont vous me parlez, qui vous a ſi indignement accoutré dans ſon libelle néologique, c'eſt lui-même; mais je ne vous dis que ce que vous ſavez. Vous cherchez à ménager un monſtre que vous déteſtez & que vous craignez. J'ai moins de prudence; je le hais, je le mépriſe, je ne le crains pas, & je ne perdrai aucune occaſion de le punir. Je ſais haïr, parce que je ſais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de Brutus,

(1) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait cru trouver quelques erreurs dans l'optique de Newton.

entièrement réformée, & défaite heureusement des églogues de Tullie.

Je vous enverrai Œdipe tout corrigé, & vous aurez encore bien autre chose. Que Dieu me donne vie, & vous serez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la Henriade. Si le royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part; s'il est pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je serai un saint. Platon mettait dans le ciel les amis à la première place; j'y serais encore en cette qualité.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement.

L'élu Voltaire.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 10 décembre.

J'AI lu, monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en faisait il y a cinquante ans, & comme j'en voudrais faire. Il est vrai que vos derniers vers me font tristement sentir que je ne peux me flatter que la Henriade ait jamais une place à côté des bons ouvrages du siècle passé; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un

ſuffrage tel que le vôtre, & je viens encore d'ajouter & de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Henriade qu'on prépare.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne ſera jamais la meſure de mes vers; & ſi vous avez verſé quelques larmes à Zaïre ou à Alzire, vous n'avez point trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'eſprit d'analyſe; qui n'eſt bon que dans un traité de philoſophie, & la ſéchereſſe qui n'eſt bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes ſous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être préſentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes ſermons (1) que je vous envoie, avant qu'il ſoit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde & comme connaiſſeur & comme poète, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le ſyſtême de Pope, mais vous verrez auſſi que c'eſt aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, & les raiſonnemens abſtraits, ſoutenus de comparaiſons forcées.

Je vous ſupplie que l'ouvrage ne ſorte point de vos mains. Je compte ſur votre critique autant que ſur votre diſcrétion. J'ai également beſoin de l'une & de l'autre. Le fond du ſujet eſt délicat, & pourrait être pris de travers; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux ſuperſtitieux; enſeignez-moi ce ſecret-là.

(1) Le Diſcours en vers ſur la nature de l'homme. Voyez les *Mélanges de Poéſies*.

Vous ne me dites rien de madame du Deffant, ni de M. l'abbé de Rothelin. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques & les leurs, il faudra qu'il devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de Bérenger, & que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'Abbé de Rothelin, qui m'a un peu renié devant les hommes; mais je le forcerai à m'aimer & à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon chinois chez madame de Bérenger, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher Formont (& non Fourmont, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame du Châtelet, pleine d'estime pour vous & pour vos vers, vous fait les plus sincères complimens. Je suis à vous pour jamais.

A MADAME DEMOULIN.

Cirey, ... décembre.

JE vous rends à l'un & à l'autre mon amitié: je vois, par vos démarches, qu'en effet vous me m'avez point trahi, & que quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu seulement du malheur, & non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc, & sans qu'il me reste la moindre amertume sur le cœur (*a*).

(*a*) Voilà ce que Voltaire qu'on accusait d'avarice, savait pardonner. Le reste de cette lettre est sans intérêt pour le public.

Tout mon regret eſt de me voir moins en état d'aſſiſter les gens de lettres, comme je le faiſais. Je n'ai plus d'argent; & quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits préſens, à M. Linant & à M. Lamare, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le ſieur Prault, jeune libraire fort au-deſſus de ſa profeſſion.

A M. D'ARGENTAL.

Cirey, 7 janvier.

Mon cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira de l'Envieux (1); mais tâchez que Prault préſente à l'examen avec adreſſe l'Épître ſur l'homme. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à un français de dire d'une manière gaie, & ſous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un anglais a dit triſtement & sèchement dans des vers métaphyſiques traduits lâchement?

Je ne ſuis point fâché que feu Rouſſeau ſoit à Paris, mais il eſt un peu étrange qu'il oſe y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie (1), & il n'y a que vous qui le ſachiez. C'eſt un père trahi par une fille dont il eſt l'idole, & qui en eſt idolâtrée. C'eſt une fille malheureuſe, ſacrifiant tout à un amour effréné,

(1) Comédie de M. de Voltaire, dont il avait donné le manuſcrit à l'abbé de Lamare, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. Cette comédie eſt demeurée inconnue. L'auteur même n'en parle plus dans ſes lettres, ce qui prouve qu'il y attachait peu d'importance. L'Envieux eſt un caractère triſte & ſombre qui paraît peu fait pour la comédie.

(1) Zulime.

effréné, ſauvant la vie à ſon amant, quittant tout pour lui, & abandonnée par lui : c'eſt un combat perpétuel de paſſions. C'eſt un père maſſacré par l'amant qui abandonne cette fille infortunée ; ce ſont des crimes preſque involontaires, & des paſſions inſurmontables. Figurez-vous un peu de Chimène, de Roxane & d'Ariane ; ces trois ſituations s'y trouvent ; la même perſonne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, & nul embarras. Je ne réponds pas du reſte, mais j'ai une envie démeſurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, Euclide ; adieu phyſique. Revenez, ſentimens tendres, vers harmonieux ; revenez faire ma cour à M. & madame d'Argental, à qui je ſuis dévoué pour toute ma vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

Madame du Châtelet reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je ſuis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus reſpectable, le plus charmant ami que j'aie jamais connu.

Soit, plus d'Envieux (*a*). Pour la tragédie, je veux la travailler ſi bien que vous ne l'aurez de long-temps ; mais je vous en tracerai, ſi vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner Médus (1) ; je ſouhaite qu'il ait du ſuccès, & que ma pièce en ait auſſi.

Il eſt certain que c'eſt une choſe bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, Thiriot déſavoue ce qu'il m'a dit cent fois en préſence de témoins, &, en

(*a*) Comédie de Voltaire, qu'apparemment on lui conſeilla d'oublier.
(1) Tragédie de Deſchamps.

dernier lieu, en préſence de madame du Châtelet. Je vous jure que je n'ai jamais ſu que de lui que l'abbé Desfontaines, pour prix de mes ſervices, avait fait un libelle ironique & ſanglant, intitulé l'Apologie de Voltaire. Tout ce que je crains, c'eſt que Thiriot n'ait envoyé le nouveau libelle au Prince royal pour ſe donner de la conſidération. Si cela eſt vrai (comme on me le mande), il haſarde plus qu'il ne penſe. Madame du Châtelet peut vous dire que l'amitié dont ce prince honore Cirey, eſt quelque choſe de ſi vif & de ſi ſingulier, que Thiriot ſerait à jamais perdu dans ſon eſprit. Au reſte, je crois encore que l'amitié & l'humanité l'ont empêché de faire à ſon Alteſſe royale un préſent ſi infâme.

En ſouhaitant la bonne année à M. de Maurepas, je lui demande en paſſant juſtice contre l'abbé Desfontaines qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Eſſai anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, oſe la mettre aujourd'hui ſur le compte de feu M. de Plelo.

Il ſera néceſſaire de faire une eſpèce de réponſe au libelle diffamatoire; il le faut pour les pays étrangers, & même pour beaucoup de français. Je vous réponds que la reponſe ſera ſage, attendriſſante, appuyée ſur des faits, ſans autre injure que celle qui réſulte de la conviction de la calomnie; je vous la ſoumettrai. Je ſuis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi, il puiſſe s'en ſuivre une guériſon parfaite.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur & celle de madame du Châtelet. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaîment, & d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés & intéressans de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de Desfontaines (*a*) subsiste sans réponse, si l'infâme calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de Nicéron, la Vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire, au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle? & n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous

(*a*) Il s'agissait d'un libelle plat, grossier & calomnieux, intitulé *la Voltairomanie*. On a pitié de l'homme supérieur qui s'affecte si douloureusement d'une injure qui ne méritait que le plus profond mépris, & dont ce mépris même eût été le remède. Mais ce qui dut véritablement affliger Voltaire, c'est l'indifférence de son ami Thiriot, & la coupable neutralité qu'il voulut garder de peur de se compromettre. Quoique depuis Voltaire lui ait encore rendu quelque service, & qu'il ait paru conserver avec lui les dehors de l'amitié, il y a apparence qu'il n'oublia jamais cette faiblesse réellement impardonnable. Ce trait, & l'abus que Thiriot fit de sa confiance en dissipant l'argent des souscriptions de la Henriade, prouve que cet homme ne méritait pas les sentimens dont Voltaire l'avait honoré.

que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable Desfontaines avait fait un libelle sanglant, intitulé Apologie du sieur de Voltaire, l'avait imprimé à Rouen, vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet? Mon honneur, l'intérêt public, votre honneur enfin vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place? quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié? quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié! que je serais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire! Ah, mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait? quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame du Châtelet, à cette ame magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié & le courage? Réparez tout, il en est temps encore; écrivez-lui ce que votre cœur & non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez & qui vous a outragé. Je n'écris point au Prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité, & mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu, courez chez le père Brumoi; voyez quelques-uns de ces pères mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. Père Brumoi a lu Mérope, il en est content; père Tournemine en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les

de mon attachement inviolable pour eux; je le leur dois, ils m'ont élevé : c'eſt être un monſtre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

Parlez de Rouſſeau & de nos procédés avec la ſageſſe que vous mettez dans vos diſcours, & qui fera d'autant plus d'impreſſion qu'elle ſera appuyée par des faits inconteſtables. Écrivez-moi, & comptez que mon cœur eſt encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de pluſieurs beaux-arts, pour M. de Caylus; donnez-la lui; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'ame à tout, & qui répand dans les cœurs le plus divin des ſentimens, l'envie de rendre ſervice.

Je vous embraſſe.

A M. D'ARGENTAL.

9 janvier.

MON cher & reſpectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame du Châtelet reçoit votre lettre du 28; vous n'aviez point reçu la pièce, cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que meſſieurs des poſtes ont voulu ſe donner le plaiſir de la lecture.

L'effort ſingulier & peut-être malheureux que j'ai fait de la compoſer en huit jours, n'eſt dû qu'aux conſeils que vous me donniez de confondre tant de calomnies par quelque ouvrage intéreſſant. Je ſuis

très-aiſe d'avoir du temps juſqu'à Pâques. Dites-moi vos avis, & je corrigerai en huit ſemaines les fautes de huit jours.

Il y a une reſſemblance avec Bajazet, je le ſais bien; mais ſans cela point de pièce. Je n'ai rien pris, j'ai trouvé ma ſituation dans mon ſujet, j'ai été inſpiré, je ne ſuis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris & l'indignation des honnêtes gens, & ſur-tout de ceux qui ſont au fait de ces calomnies; mais il y a mille gens de lettres; il y a des étrangers ſur qui ce libelle fait impreſſion. Il eſt plein de faits, & ces faits ſeront crus s'ils ne ſont pas réfutés. Je ſuppoſe que je vouluſſe être d'une académie, fût-ce de celle de Petersbourg, il eſt sûr que ce libelle laiſſé ſans réponſe m'en fermerait l'entrée. Il eſt clair que le ſieur Guyot de Merville & les autres partiſans de Rouſſeau font & feront valoir ces impoſtures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce miſérable; il s'en eſt vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup, il ne me déshonorera pas dans votre eſprit, mais, joint à vingt autres libelles de cette eſpèce, il me flétrira dans la poſtérité, & fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que Desfontaines & Jore ſont ceux qui ſuſcitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires mêmes imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres, pour ſe venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits: ainſi, tandis que je reſterai tranquille, mes ennemis

me diffameront dans l'Europe. N'eſt-ce donc pas pour moi le devoir le plus ſacré de repouſſer & de confondre, quand je le peux, des calomnies ſi flétriſſantes, & qui ſeraient accréditées par mon ſilence?

Non-ſeulement j'ai beſoin d'un mémoire ſage, démonſtratif & touchant, auprès des trois quarts des gens de lettres, mais il me faut outre cela un nombre conſidérable d'atteſtations par écrit, qui démentent toutes ces impoſtures. Je les tiendrai prêtes comme une défenſe sûre en cas d'attaque, & même comme des pièces qui peuvent ſervir au procès.

Le procès criminel, indépendant de ce mémoire & de ces atteſtations qui peuvent y ſervir, & ne peuvent y nuire, m'eſt d'une néceſſité abſolue, & je veux & je dois m'y prendre par tous les ſens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot, il eſt toujours bon de commencer par mettre en cauſe ceux qui ont vendu le libelle, & c'eſt ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. Andry, Procope, Pitaval, &c. préſentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille ſe taiſe quand les indifférens éclatent. Il faut, je crois, que mon neveu envoie ou donne ſon placet qui ne peut que diſpoſer favorablement, & qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous ſupplie de lui conſeiller fortement; car c'eſt un crime qui intéreſſe la ſociété. *Pone inimicos meos ſcabellum pedum tuorum, donec faciam tragœdiam.*

Madame du Châtelet ſe moque de moi avec ſes générоſités d'ame & ſes bienfaits cachés. Elle m'a

enfin avoué & lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu, que cela fût aussi montrable qu'admirable!

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres à Thiriot, l'original était parti. Lavez la tête à Thiriot, faites-lui présent pour ses étrennes du livre *De officiis & de amicitiâ.* Respects à l'autre ange.

Adieu; je baise vos aîles & me mets dessous.

A M. DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

Il a mille vertus, & n'a point eu de vices,
Il était sous Louis de toutes ses délices,
Et la Septimanie a vu ce même Othon
Gouverner en César & juger en Caton:
Courtisan dans Versaille & monarque en province,
De parfait courtisan il s'est montré grand prince,
Et goûtant le présent, prévoyant l'avenir,
Sut faire également sa cour & la tenir.

Il y a peu de choses, monsieur le Duc, à changer dans les vers de Corneille, pour faire votre caractère; & c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame; car pour tout le reste prenez, s'il vous plaît, la Fontaine & quelquefois même l'Aretin. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre honnête façon de penser. La dévotion aisée du père Lemoine m'a donné le sujet, & toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, & qui règnera un jour

comme vous règneriez, si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince & vous, c'est qu'il m'écrit souvent, & cette différence est accablante; mais point de reproches; ne pensez pas, monsieur le Duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs & des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime & je vous aimerai;* cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être Othon. Votre gloire m'enchante, & mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, princesse adorable (1), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde, & de la générosité de votre ame; c'est madame de Grafigny. Son sort me ferait verser des larmes, si elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle sera à portée de vous faire sa cour; & après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez par-tout, madame, & daignez dire, en lisant cette lettre: J'ai outre mes sujets un esclave idolâtre qui s'appelle Voltaire.

(1) Madame de Richelieu, princesse de Guise.

AU PÈRE PORÉE, *jéſuite* (a).

A Cirey, ce 15 janvier.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je n'avais pas beſoin de tant de bontés, & j'avais prévenu par mes lettres l'ample juſtification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car ſi vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, & je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reſte. Le *non plane cæcus* eſt, à la vérité, un bien mince ſalaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée ſur l'expérience & ſur le calcul, & qui ſeule ſuffirait pour mettre Newton à la tête des phyſiciens.

Je vous ſupplie de vouloir bien préſenter mes hommages ſincères à votre courageux confrère qui a fait ſoutenir les rayons colorés. Il eſt bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui ſoutienne autre choſe.

Je vous devais Mérope, mon très-cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité & pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage ſoit d'ailleurs digne de vous être préſenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Meſsène n'eſt point une faute de copiſte. Vous ſavez

(a) On aime à voir cette preuve de l'attachement que Voltaire conſerva toujours pour ce jéſuite dont il avait été l'élève.

bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide où était Micène, la Messénie, dont la capitale était Messène, la Laconie, &c.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide, mais songez au quatrième livre de Virgile & à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope & son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur. Il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère & un fils, devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, & il n'y a que l'usage du monde & du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

Le marquis Maffei en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; & je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du

tyran même, reſſource qui ne ſerait qu'un défaut ſi elle ne produiſait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'eſt ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez ſeulement, mon cher père, que ce n'eſt pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous ſupplie de conſerver votre ſanté, d'être long-temps utile au monde, de former long-temps des eſprits juſtes & des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je ſuis attaché à votre ſociété. Perſonne ne me la rend plus chère que vous. Je ſuis avec la plus tendre eſtime & avec une éternelle reconnaiſſance,

Mon très-cher & révérend père, votre, &c.

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, 25 février.

Mon cher ami, l'ami des Muſes & de la vérité, votre épître eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au-deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches & timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un cenſeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, & qui retombent en ſe caſſant les jambes! Vous avez un génie mâle, & votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes que les médiocres

beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, & servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers, la voici. Quand une pensée est juste & noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; & si votre vers, dépouillé de la rime & de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit & qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, & tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; & puis voilà de plaisans devoirs ! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison & le livre de son maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier-général, on

n'aurait pas la liberté de penser ! Eh, morbleu, Atticus était fermier-général, les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, & pensaient en romains. Continuez donc, Atticus.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'Arnaud. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils (*a*); il a du mérite, il est pauvre & vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien; c'est ce que vous savez & ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite, & moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose, mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu; quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous ! Buvez à ma santé avec x x Montigny. Est-il vrai que la philosophie de Newton gagne un peu ?

A M. D'ARGENSON (*b*).

A Cirey, 7 mars.

Que direz-vous de moi, monsieur ? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous ne semblez me laisser de sentimens que ceux de

(*a*) Voltaire n'était pas toujours heureux dans le choix de ses protégés.

(*b*) Le seul ministre en France qui ait eu jusqu'alors des idées de liberté & d'esprit public : aussi les courtisans l'appelaient-ils d'Argenson la bête; dénomination qui prouve l'excès de la servitude par l'excès de l'insolence.

la reconnaiſſance, & il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas aſſez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'eſprit, ne ſachant que faire, s'aviſe de ſe faire préſenter, je ne ſais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh, oh, dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc : écrivez-lui en ma faveur. —Mais, monſieur, conſidérez que j'abuſerais.... — Eh bien, abuſez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambaſſade : je ne demande rien, je le ſervirai à tout ce qu'il voudra; je ſuis diligent, je ſuis bon garçon, je ſuis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi qui ſuis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il ſe croit trop heureux. —Je verrai M. d'Argenſon!— Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, monſieur, l'honneur de vous en avertir. Il ſe préſentera à vous avec une belle mine & une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'eſt pas ma faute. Je n'ai pu réſiſter au plaiſir de me vanter de vos bontés, & un paſſant a dit : J'en retiens part.

S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût ſage, ſerviable, inſtruit, & qu'allant en ambaſſade vous euſſiez par haſard beſoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jéſuites. Il a été deux ans novice malgré lui. Son père congréganiſte de la congrégation des *meſſieurs* (1) (vous connaiſſez cela), voulait en faire

(1) Les jéſuites avaient deux congrégations dans leurs colléges; celle des écoliers, & celle des ſots du quartier, qu'on appelait congrégation des meſſieurs. *Note de l'éd. de Khell.*

un ſaint de la compagnie de Jéſus ; mais il vaut mieux vivre à votre ſuite que dans cette compagnie.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus reſpectueuſe & la plus tendre reconnaiſſance.

AU MÊME.

Le 24 mars.

J'ENVOIE, monſieur, ſous le couvert de monſieur votre frère, le commencement de l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV. Elle ne ſera pas plus honorée de la cire d'un privilége que les deux épîtres ; mais ſi elle vous plaît, c'eſt-là le plus beau des priviléges. Or, j'ai grande envie de vous plaire ; & vous verrez que ſi je n'en viens pas à bout, ce ne ſera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laiſſez-moi faire, & vous ſerez au moins content de mes efforts.

Hélas ! monſieur, eſt-il poſſible que le prix de tant de travaux ſoit la perſécution ? Eh, quelle perſécution encore ! la plus acharnée & la plus longue. Il paraît que mon affaire contre Desfontaines (*a*) prend un fort méchant train. N'importe, j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéreſſer ; c'eſt la plus belle des réparations.

(*a*) Pourquoi Voltaire avait-il eu le malheur de ſe faire une affaire de ce libelle ? Il s'en plaignait à tout le monde, & ne s'appercevait pas que ces plaintes étaient un triomphe pour ſes ennemis. Nous avons élagué ici, par reſpect pour ſa gloire, les témoignages beaucoup trop répétés de ſa douleur & de ſa faibleſſe. Quoi ! c'eſt Desfontaines qui tourmentait ainſi l'auteur de la Henriade & d'Alzire !

réparations. Vous m'aimez, Desfontaines est assez puni.

Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais.

A M. THIRIOT.

Le 24 mars.

Un des meilleurs géomètres de l'univers (1), & sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; & *c'est la seule faute où tomba ce grand homme.* Il vous rapporte le s'Gravesende en maroquin, appartenant à Louis XV, les Satyres de Pope qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens, & le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, & qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le Langage des bêtes (2). Je ne sais si c'est un bon livre; mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, & de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses; elles ont même des amis, & par-là je me console avec elles, car j'en ai aussi, & je compte sur vous.

(1) M. Clairaut.

(2) Du père Bougeant, jésuite; sa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchismes.

AU MÊME.

A Cirey, le 3 avril.

Plus de Langage de bêtes, je vous prie; je viens de le lire : c'eſt un ouvrage dont le fond chimérique n'eſt pas aſſez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni eſprit, ni bonne plaiſanterie. Si un autre qu'un jéſuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un Démoſthènes grec & latin, un Euclide grec & latin, & le Démoſthènes de Toureil.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé Silhon (1). J'ai envie d'avoir quelque choſe de ce bavard qui a eu part, dit-on, au teſtament prétendu du cardinal de Richelieu.

Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs.

A M. DE LA NOUE.

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

Votre tragédie, monſieur, eſt arrivée à Cirey, comme les Koënig, les Bernoulli en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands ſentimens & de beaux vers, qui valent bien

(1) Conſeiller d'État ordinaire, l'un des premiers académiciens de l'académie françaiſe, & auteur d'un Traité de l'immortalité de l'ame.

des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayiez été à la fois acteur & auteur tragique ; car Latuillerie, qui donna Hercule & Soliman sous son nom, n'en était pas l'auteur ; & d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'épitaphe de ce Latuillerie ?

Ci gît un fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait Hercule & Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre & tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser & honorer tous les talens, que nous n'estimons & n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie (*a*) & de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité & de la grace ; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : *major è longinquo*. J'aime un langage hardi,

(*a*) Comment Voltaire pouvait-il juger avec tant d'indulgence un ouvrage médiocre ? La Noue était un comédien qu'il voulait encourager, & qui par ses talens d'acteur lui avait inspiré quelque confiance. D'ailleurs il ne pouvait croire qu'un jour on aurait l'indiscrétion de publier toutes ses lettres.

métaphorique, plein d'images, dans la bouche de Mahomet II, comme dans Mahomet le prophète. Ces idées ſuperbes ſont faites pour leurs caractères : c'eſt ainſi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Conſtantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en moſquée, récita deux vers ſublimes du perſan Sadi : « Le palais » impérial eſt tombé ; les oiſeaux qui annoncent le » carnage ont fait entendre leurs cris ſur les tours de » Conſtantin ».

On a beau dire que ces beautés de diction ſont des beautés épiques, ceux qui parlent ainſi ne ſavent pas que Sophocle & Euridipe ont imité le ſtyle d'Homère. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus ſimples, ſont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon & ſe mêler à la lumière douce & égale d'une belle ſoirée. Toutes les autres nations aiment, ce me ſemble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Eſpagnols, tous nous reprochent une poéſie un peu trop proſaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie & qu'on l'embelliſſe. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illuſtre Racine ? qui les ſait plus par cœur ? Mais ſerais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de ſublime ?

Elle veut, Acomat, que je l'épouſe. — Eh bien.
. . . .
Tout cela finirait par une perfidie.
J'épouſerais ! & qui, s'il faut que je le die ?

Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —
Si votre cœur était moins plein de son amour....
Je vous verrais, sans doute, en rougir la première;
Et pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas:
Que parlez-vous, madame, & d'époux & d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?....
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons & mon trouble & le vôtre;
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque madame, & qui s'exprime avec élégance & avec douceur? Ne desirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre Roxane & l'empire, entre Atalide & la mort? C'est à-peu-près ce que Pierre Corneille disait à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit, mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël & au Poussin ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne

de nos phrases & de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse, & nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* & *mère?* prononce-t-on *sang* autrement que *camp!* Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons & non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères & non un vil esclavage. Les Anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage sur le style; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'histoire ni à la nature.

Un moine nommé Bandelli s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet II par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, & vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet; & que ce prince, aussi prudent, aussi savant & aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des

quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour ſavoir qui d'eux avait mangé ſes figues ou ſes melons. Les nations ſubjuguées imputent toujours des choſes horribles & abſurdes à leurs vainqueurs : c'eſt la vengeance des ſots & des eſclaves.

L'hiſtoire de Charles XII m'a mis dans la néceſſité de lire quelques ouvrages hiſtoriques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'hiſtoire ottomane du prince Cantimir, vaivode de Moldavie, écrite à Conſtantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler ſeulement de la fable d'Irène : il ſe contente de repréſenter Mahomet comme le plus grand homme & le plus ſage de ſon temps. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'aſſaut par un mal-entendu la moitié de Conſtantinople, & ayant reçu l'autre à compoſition, obſerva religieuſement le traité, & conſerva même la plupart des égliſes de cette autre partie de la ville, leſquelles ſubſiſtèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouſer une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de ſon temps. Ce que je dis ici, je le dis en hiſtorien, non en poète. Je ſuis très-loin de vous condamner. Vous avez ſuivi le préjugé reçu, & un préjugé ſuffit pour un peintre & pour un poète. Où en ſeraient Virgile & Homère, ſi on les avait chicanés ſur les faits ? Une fauſſeté qui produit au théâtre une belle ſituation, eſt préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

Vous me faisiez des faveurs, monsieur, quand je vous payais des tributs. Votre épître sur les gens qu'on respecte trop dans ce monde, venait à Cirey quand mes rêveries sur l'homme & sur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue sans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos présens.

Quid verum atque decens curas, atque omnis in hoc es.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'Horace

Quo pacto tandem deceat majoribus uti ;

& c'est à vous, monsieur, qu'il faut dire :

Si bene te novi, metuis, liberrime le Franc,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.

J'ignore quel est le duc assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers admirable :

Vertueux sans effort, & sage sans systême.

Votre épître, écrite d'un style élégant & facile, a beaucoup de ces vers frappés sans lesquels l'élégance ne serait plus que de l'uniformité.

Que je suis bien de votre avis, sur-tout quand vous dites :

Malheureux les États où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.

J'ai été inſpiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'aviſe de réimprimer ; car je paſſe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à-peu-près la même penſée que vous. Je fais parler le vieux préſident Brutus comme vous l'allez voir :

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge, &c. (1).

Plût à Dieu, monſieur, qu'on pensât comme Brutus & comme vous ! Il y a un pays, dit l'abbé de Saint-Pierre, où l'on achète le droit d'entrer au conſeil, & ce pays c'eſt la France. Il y a un pays où certains honneurs ſont héréditaires, & ce pays c'eſt encore la France. Vous voyez bien que nous réuniſſons les extrêmes.

Que reſte-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes ? Il leur reſte d'être heureux & de ne pas s'imaginer ſeulement que cent mille francs & un manteau d'hermine ſoient quelque choſe.

Vous dites en beau vers, monſieur :

Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaiſir.

Mais, ſauf votre reſpect, je connais force petits qui en uſent ainſi. Ce ſerait alors, ma foi, que les grands

(1) Voyez la tragédie de Brutus, acte II, ſcène II.

auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilège exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, monsieur, votre prose & vos vers m'attachent à vous pour jamais. Ce n'est pas des écussons de trois fleurs-de-lys qu'il me faut, ni des masses de chanceliers, mais un homme comme vous à qui je puisse dire :

Le Franc, nostrarum nugarum candide judex,
Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quàm sapere, & fari ut possit quæ sentiat, & cui
Gratia, fama, valetudo contingat abundè.

Je me flatte que nous ne serons pas toujours à six ou sept degrés l'un de l'autre, & qu'enfin je pourrai jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà chère. J'espère dans quelques années aller à Paris. Madame la marquise du Châtelet vient de s'assurer une autre retraite délicieuse; c'est la maison du président Lambert. Il faudra être philosophe pour venir là. Nos petits-maîtres ne sont point gens à souper à la pointe de l'île; mais M. le Franc y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus connu; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de Mahomet II. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination; mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre Didon. Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès; car en vérité tout homme de lettres qui n'est pas un frippon est mon frère. J'ai la passion des beaux-arts; j'en suis fou.

Voilà pourquoi j'ai été si affligé, quand des gens de lettres m'ont persécuté; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile, & qui ne la fais qu'à mon corps défendant.

Adieu, monsieur; madame du Châtelet vous fait les plus sincères complimens. Elle pense comme moi sur vous, & c'est une dame d'un mérite unique. Les Bernoulli & les Maupertuis, qui sont venus à Cirey, en sont bien surpris. Si vous la connaissiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'Alzire. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous vécussent; pourquoi sommes-nous si éloignés?

A M. D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENDS avec bien du chagrin, que le meilleur protecteur que j'aie à Paris, celui qui m'encourage davantage, & à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triste cour du Portugal, & contre-miner les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé Desfontaines. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien; & vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait sûrement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, monſieur, une de ſes lettres ; vous avez été ſenſiblement touché d'un mérite ſi rare. Connaiſſez-le donc encore plus à fond : en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier ; vous verrez à quel point ce prince eſt homme. Mais malgré l'excès de ſes bontés & de ſon mérite, je ne quitterais pas un moment les perſonnes à qui je ſuis attaché, pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : Émilie ma ſouveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il eſt roi, & que M. du Châtelet puiſſe être envoyé auprès de lui avec un titre honorable & convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrai le modèle des rois ; mais, en attendant, je reſterai avec le modèle des femmes.

Je n'oſais vous envoyer le mémoire que j'ai compoſé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre ; mais il me paraît ſi meſuré, que je crois que je vous l'enverrais, fuſſiez-vous M. Hérault. Enfin, vous me l'ordonnez par votre lettre à M. du Châtelet, & j'obéis. Daignez-en juger : *quidquid ligaveris & ego ligabo.*

Maintenant, monſieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangemens pour que je puiſſe vous amuſer un peu à Liſbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de Louis XIV, des tragédies, &c. Je ſuis à vous en vers & en proſe, & c'eſt à vous que je dois dire :

O toi, mon ſupport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire

Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une farouche étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

C'eſt le commencement d'une ode, mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les ſentimens de reconnaiſſance qui m'attachent à vous depuis ſi long-temps, & dites à ce chancelier (1), qui devrait être le ſeul chancelier, qu'il doit bien m'aimer auſſi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, & qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que ſon aîné.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres complimens; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'eſt pas par Cirey.

Adieu, monſieur; ne doutez pas de ma tendre & reſpectueuſe reconnaiſſance.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

Ne parlons plus de Deſfontaines; je ſuis mal vengé, mais je le ſuis (2) : je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir juſtice. Je dois oublier cet homme-là, &

(1) M. d'Argenſon, chancelier du duc d'Orléans.

(2) L'abbé Desfontaines avait donné à M. Hérault, lieutenant-général de police, ce déſaveu : « Je déclare que je ne ſuis point » l'auteur d'un libelle imprimé qui a pour titre *la Voltairomanie*, » & que je le déſavoue en ſon entier, regardant comme calom- » nieux tous les faits qui ſont imputés à M. de Voltaire dans ce » libelle; & que je me croirais déſhonoré ſi j'avais eu la moindre » part à cet écrit, ayant pour lui tous les ſentimens d'eſtime dûs

ſonger à réparer le temps perdu. Madame la marquiſe du Châtelet & moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent; en avons-nous beaucoup? ....

A M. D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, *en partant*.

LA Providence m'a fait reſter, monſieur, un jour de plus que nous ne penſions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aie reçue depuis que madame du Châtelet ne m'écrit plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juſte titre que de Télémaque, que le bonheur du genre humain naîtrait de ce livre, ſi un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier, jugez où vous pouſſez ma vanité: je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (1). Ce ne ſont point ici ſeulement les rêves d'un homme de bien, comme les chimériques projets du bon abbé de Saint-Pierre, qui croit qu'on lui doit des ſtatues, parce qu'il a propoſé que l'empereur gardât Naples,

» à ſes talens, & que le public lui accorde ſi juſtement. Fait à » Paris, ce 4 avril 1739. *Signé*, DESFONTAINES ». Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics, à l'inſçu de M. de Voltaire. Voyez la lettre à M. d'Argenſon, du 4 juin 1739. *Note de l'éd. de Khell* (a).

(*a*) Voilà donc la faible ſatisfaction qui coûta tant de ſoins à Voltaire & à ſes amis. On voit qu'il en rougiſſait après l'avoir obtenue. Mais comment les Éditeurs de Khell n'ont-ils pas rougi de recueillir tous ces témoignages de la faibleſſe d'un grand-homme! Comment, s'ils n'ont pas reſpecté ſa gloire, n'ont-ils pas du moins reſpecté le public! Avaient-ils donc fait ſerment de l'ennuyer?

(1) Conſidérations ſur les vrais principes du gouvernement.

& qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laiſſé le Mantouan, & qu'on lui a ôté Naples. Ce n'eſt pas ici un projet de paix perpétuelle qu'Henri IV n'a jamais eu; ce n'eſt point un ſermon contre Jules-Céſar qui, ſelon le bon abbé, n'était qu'un ſot, parce qu'il n'entendait pas aſſez *la méthode de perfectionner le ſcrutin;* ce n'eſt pas non plus la colonie de Salente, où M. de Fénélon veut qu'il n'y ait point de pâtiſſiers, & qu'il y ait ſept façons de s'habiller : c'eſt ici quelque choſe de plus réel, & que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, ſi vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom & de votre état ne peut ſouhaiter qu'un pouvoir immenſe, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchiqne aimé & reſpecté par nous, l'Angleterre n'eſt-elle pas un témoignage ſubſiſtant de la ſageſſe de vos idées? Le roi, avec ſon parlement, eſt légiſlateur, comme il l'eſt ici avec ſon conſeil. Tout le reſte de la nation ſe gouverne ſelon des lois municipales, auſſi ſacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi eſt devenu une paſſion dans le peuple, parce que chacun eſt intéreſſé à l'obſervation de cette loi. Tous les grands chemins ſont réparés, les hôpitaux fondés & entretenus, le commerce floriſſant, ſans qu'il faille un arrêt du conſeil. Cette idée eſt d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conſeil, & que l'amour du bien public l'emporte dans votre ame ſur l'amour de votre autorité.

Madame du Châtelet qui, en vérité, eſt la femme

en qui j'ai vu l'eſprit le plus univerſel & la plus belle ame, eſt enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous ſommes les plus honnêtes gens du monde, & que nous le renverrons inceſſamment à l'adreſſe que vous ordonnerez, ſans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de trente années, & par ceux de la reconnoiſſance; voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous ſeriez le premier miniſtre, ſi vous étiez né dans ſon pays : il a pris tant de pitié des vexations que j'eſſuie, qu'il a écrit à M. de la Chétardie en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, & je connais ſeulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *& in capite libri.* Je vous ſupplie donc de vouloir bien parler à M. de la Chétardie, & de lui dire ce qui conviendra, car vous le ſavez mieux que moi.

A l'égard de M. Hérault, c'eſt M. de Meynières, ſon beau-frère, qui avait, depuis long-temps, la bonté de le preſſer pour moi, & il y était engagé par M. d'Argental, mon ancien ami de collége : car j'ai de nouveaux ennemis & d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus beſoin d'en recevoir de perſonne.

M. & madame du Châtelet vous font les plus

tendres

tendres complimens. Je ſuis à vous pour jamais, avec la reconnaiſſance la plus reſpectueuſe, avec tous les ſentimens d'eſtime & d'amitié.

AU MÊME.

A Béringhen, ce 4 juin.

. . . .

PUISQUE vous aimez les odes, *ô & præſidium & dulce decus meum!* vous en aurez donc. Mandez-moi ſeulement ſi vous avez l'ode ſur la ſuperſtition, celle ſur l'ingratitude, celle ſur le voyage des académiciens. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer & dénouer une action intéreſſante : ouvrage d'autant plus difficile que les ſujets ſont plus rares, & qu'il demande une plus grande connaiſſance du cœur humain. Il eſt vrai que, puiſque ce ſpectacle eſt repréſenté & vu par des hommes & par des femmes, il faut abſolument de l'amour. On peut s'en ſauver triſtement une ou deux fois, mais *naturam expellas furcâ, tamen ipſa redibit.* Que diront de jeunes actrices, qu'entendront de jeunes femmes, s'il n'eſt pas queſtion d'amour? On joue ſouvent Zaïre, parce qu'elle eſt tendre; on ne joue point Brutus, parce que cette pièce n'eſt que forte.

Ne croyez pas que ce ſoit Racine qui ait introduit cette paſſion au théâtre; c'eſt lui qui l'a le mieux traitée, mais c'eſt Corneille qui en a toujours défiguré ſes

ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, & Racine en a parlé en homme.

Promettez-moi un secret de ministre, & j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'Essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, & il nous sera fidellement rendu chez nos algonquins.

Vous avez grande raison, monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne, on le doit même ; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, & le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poète, quand le récitatif ne vaut rien : car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles ?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour Rameau, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, & qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane : j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à Samson, & de p.... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane & fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le porte-feuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi ;

& si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, & j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayiez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de Mahomet II m'envoya son manuscrit : je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride & si ingrat. La prétendue barbarie de Mahomet II, accusé d'avoir tué sa maîtresse pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes & des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, & toutes celles qu'on a débitées sur Mahomet II, sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé Bandelli. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

Adieu, monsieur, bon voyage : puissé-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour. N'allez pas vieillir en Portugal. Madame du Châtelet, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire ; & moi je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre & la plus respectueuse reconnaissance.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

Je reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation, une de vos très-aimables & très-rares lettres, adressées à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment, autrement que par lettres.

En attendant, voici mon cher ami, de quoi vous

confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame du Châtelet. Vous pouvez insérer sous mon nom ce petit mémoire que je vous envoie; je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planette disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avions travaillé tous deux pour les prix de l'académie des sciences & les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces; celle de madame du Châtelet est le n° VI, & la mienne était le n° VII. M. de Maupertuis, si fameux par sa mesure de la terre, & par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° VII; mais les autres académiciens, qui malheureusement ne sont pas du sentiment de s'Gravesende & de Boërhaave, ne furent pas de son avis. Au reste, on ne soupçonna jamais que le n° VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge & de son rang, qui a le courage, & la force, & le temps de faire de si bons & de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs & des affaires.

Savez-vous bien que pendant quelques jours nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablait notre héroïne, nous a empêchés de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui est différé est-il perdu?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il

faut ranger la prétendue impreſſion de ma prétendue hiſtoire littéraire du ſiècle de Louis XIV. La vérité eſt que j'ai commencé, il y a pluſieurs années, une hiſtoire de ce ſiècle, qui doit être le modèle des âges ſuivans. Mais mon projet embraſſe tout ce qui s'eſt fait de grand & d'utile : c'eſt un tableau de tout le ſiècle, & non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, & vous jugerez du plan de mon ouvrage ; mais il faut des années pour qu'il ſoit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette hiſtoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour Bayle & Deſcartes ; je ſerais trop mépriſable.

J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais phyſiciens, ſans exception, avec les Newton, les Halley, les Keil, les s'Graveſende, les Muſſchembroëk, les Boërhaave, &c. que la véritable philoſophie expérimentale & celle de calcul, ont abſolument manqué à Deſcartes. Liſez ſur cela une petite lettre que j'ai écrite à M. de Maupertuis, & que du Sauzet a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme & celui de ſes ouvrages. Deſcartes était infiniment ſupérieur à ſon ſiècle, j'entends au ſiècle de France ; car il n'était pas ſupérieur aux Galilée, aux Kepler. Ce ſiècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à Deſcartes, laiſſe la faible aurore de ce grand homme abſorbée dans le jour que les Newton & d'autres ont fait luire. En un mot, eſtimons la perſonne de Deſcartes, cela eſt juſte, mais ne le liſons point ; il nous égarerait en tout. Tous ſes calculs ſont faux, tout eſt faux

chez lui ; hors la ſublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de Bayle, ce ſerait une grande erreur de penſer que je vouluſſe le rabaiſſer. On ſait aſſez en France comment je penſe ſur ce génie facile, ſur ce ſavant univerſel, ſur ce dialecticien auſſi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu, Bayle perſécuté
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté :
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une épître ſur l'Envie, que je vous enverrai ſi vous voulez.

Quel a donc été mon but en réduiſant en un ſeul tome le bel-eſprit de Bayle ? De faire ſentir ce qu'il penſait lui-même, ce qu'il a dit & écrit à M. Deſmaiſeaux, ce que j'ai vu de ſa main : qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de ſon temps. En effet, quand il s'agit ſimplement de goût, il faut écarter tout ce qui eſt inutile, écrit lâchement & d'une manière vague.

Il ne s'agit pas d'examiner ſi les articles de deux cents profeſſeurs plaiſent aux gens du monde ou non; mais de voir que Bayle, écrivant ſi rapidement ſur tant d'objets différens, n'a jamais châtié ſon ſtyle. Il faut qu'un écrivain tel que lui ſe garde du ſtyle étudié & trop peigné ; mais une négligence continuelle n'eſt pas tolérable dans des ouvrages ſérieux. Il faut écrire dans le goût de Cicéron, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard*

s'amusait à tâtonner Héloïse en lui apprenant le latin. De pareilles choses sont du ressort du goût, & Bayle est trop souvent répréhensible en cela, quoiqu'admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à Racine, & c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des Boyer, des Danchet, des Pellegrin, ces fautes ignorées, qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains; car ils sont nos modèles, & il faut craindre de ne leur ressembler que par leurs mauvais côtés.

Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres, & tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France avant de pouvoir avoir dans sa bibliothèque un livre de Hollande, sont terribles : il est aussi difficile de faire venir certains bons livres que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris avec approbation & privilége.

On m'a mandé qu'un jésuite, nommé Brumoi, a fait imprimer un certain Tamerlan, d'un certain jésuite nommé Marga. L'auteur est mort, & l'éditeur exilé, à ce qu'on dit, parce que ce Tamerlan est, dit-on, plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu monsieur le duc d'Orléans, régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite (le père le Fèvre) contre Bayle. Vous faites très-bien de le réfuter, & de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les

honnêtes gens ne ſont pas gouvernés par ces pédagogues raiſonneurs, éternels ennemis de la raiſon. Mais je vous prie de bien diſtinguer entre les diſciples d'un grand homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, & des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philoſophe & la bonne philoſophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que Raphaël manque de coloris, & celui qui brûle ſes tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours Desfontaines. Vous ſavez peut-être que, par ſurcroît de reconnaiſſance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui, un libelle affreux il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle juſqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif, & il y ajoutait les plus infames calomnies. Tout le public, révolté contre ce miſérable, voulait que je le pourſuiviſſe en juſtice; mais je n'ai pas voulu perdre mon repos, & quitter mes amis pour faire punir un coquin. Monſieur Hérault a pris ma défenſe que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, &, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait ſigner la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe avec le plaiſir d'un homme qui voit d'auſſi beaux talens que les vôtres conſacrés aux belles-lettres, & avec l'eſpérance que les petites fautes de la jeuneſſe ne vous empêcheront point de jouir du ſort heureux que vous méritez.

A M. D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

Je viens, monſieur, de lire un ouvrage qui m'a conſolé de la foule des mauvais dont on nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaiſirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer, je ſuis trop pénétré pour y ſonger. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encenſoir; je vais me féliciter d'avoir toujours penſé que le gouvernement féodal était un gouvernement de barbares & de ſauvages un peu à leur aiſe : encore les ſauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement ſont riches, & que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je ſuis fâché de ne pouvoir me louer ſur les penſionnaires perpétuels; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme ſi elle était de moi. Il me ſemble que vous avez éclairci, dans un ſyſtême très-bien ſuivi, les idées confuſes & les ſouhaits ſincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choſes que vous dites ſur la vénalité des charges. Malheureuſe invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, & qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône !

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le

monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais eu une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail & par la bonne volonté : je me jetai du côté des beaux-arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, & qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent, mais avec de l'argent on ne fait pas un poëme épique ; & j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le Testament politique attribué au cardinal de Richelieu, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois, en dépit de toute l'académie française, que cet ouvrage fut fait par l'abbé de Bourzéis, dont j'ai cru reconnaître le style.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, lesquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de Richelieu, des idées, des projets, des expressions indignes, ce me semble, d'un ministre. Croira-t-on que le cardinal de Richelieu ait appelé la dame d'honneur de la reine, *la Dufargis*, en parlant au roi ? qu'il ait appelé le duc de Savoie, *ce pauvre prince ?* qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le catéchisme à un enfant ? qu'un ministre ait nommé les rentes à sept pour cent, *les rentes au denier sept ?*

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienséance, ou de fautes grossières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu ;

on trouve toute autre chose dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il est question, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, & que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez forte, à mon sens, que tout cela fut écrit par un homme savant & oisif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce testament, autant qu'il m'en souvient, commence par faire ressouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conseil*, promet à Louis XIII d'abaisser les grands, les huguenots & la maison d'Autriche : je soutiens, moi, qu'un tel projet, en entrant au conseil, est d'un fanfaron, peu fait pour l'exécuter. Et j'ajoute qu'en 1624, quand Richelieu entra au conseil par la faveur de la reine mère ; il était fort loin encore d'être premier ministre.

Je me suis un peu étendu sur cet article : le temps qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'Aristide ; madame du Châtelet le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez ; mais tout se réduira à regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, & comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que M. de Boulainvilliers, de vous déclarer si généreusement contre lui & contre ses fiefs ? J'en reviens toujours là : vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes, en faveur du bien public.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une

copie de ce bel ouvrage; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance; & nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au Prince royal de Prusse, si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce serait lui rendre un très grand service. Je m'imagine que je contribuerais par-là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé Desfontaines a eu la permission de désavouer son désaveu même; qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu désaveu était une pièce supposée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très-fausse; du moins je le souhaite (1).

Comment Desfontaines aurait-il eu l'insolence de nier un désaveu minuté de votre main, écrit & signé de la sienne, & déposé au greffe de la police? Comment oserait-il s'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infame? & si en effet il est capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il désobéir aux ordres de M. Hérault, & nier dans ses feuilles un désaveu que M. Hérault lui ordonnait d'y insérer?

Si vous êtes encore à Paris, monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me sers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame

(1) Cette nouvelle était fausse en effet; son désaveu existe, & nous l'avons en original.

du Châtelet, entourée de devoirs, de procès, & de tout ce qui accompagne un établissement, a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui, & vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage & de l'auteur.

Adieu, monsieur; allez faire aimer les Français en Portugal, & laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami de Philippe Sidnei*; permettez que mon épitaphe soit : *Ci-gît l'ami du marquis d'Argenson.*

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, & que je mérite par le plus respectueux attachement & la plus haute estime.

AU MÊME.

A Bruxelles, 28 juillet.

MONSIEUR,

Un suisse, passant par Bruxelles pour aller à Paris, était désigné pour être dépositaire du plus instructif & du meilleur ouvrage que j'aie lu depuis vingt ans; mais la crainte de tous les accidens qui peuvent arriver à un étranger inconnu, m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé Moussinot, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'assure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talens qu'il a pour conduire les hommes & pour les rendre heureux.

Puiſſe-t-il reſter à Paris, & puiſſé-je le retrouver dans un de ces poſtes où l'on a fait juſqu'ici tant de mal & ſi peu de bien! Si je ſuivais mon goût, je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que quand je verrais M. d'Argenſon à la place de ſon père, & à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature, me font ſentir que je ſuis né citoyen; je ſuis au déſeſpoir de voir une nation ſi aimable, ſi prodigieuſement gâtée. Figurez-vous, monſieur, que M. de Richelieu inſpira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule, & cela, ſur une prétendue anecdote de la cour de Louis XIV. On prétendait que le roi & Monſieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je ſuis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je ſais bien, c'eſt que cette malheureuſe comédie eſt un des plus plats & des plus impertinens ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que Louis XV la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin Louis XV a obtenu cette belle repréſentation des bateleurs de Compiègne : lui & les ſiens s'y ſont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de-là? Que le roi ſur la foi de M. de Richelieu, croira que cette pièce eſt le chef-d'œuvre du théâtre, & que par conſéquent le théâtre eſt la choſe la plus mépriſable.

Encore paſſe, ſi les gens qui ſe ſont conſacrés à l'étude n'étaient pas perſécutés; mais il eſt bien douloureux de ſe voir maîtriſé, foulé aux pieds par des

hommes ſans eſprit, qui ne ſont pas nés aſſurément pour commander, & qui ſe trouvent dans de très-belles places qu'ils déshonorent.

Heureuſement il y a encore quelques ames comme la vôtre; mais c'eſt bien rarement dans ce petit nombre qu'on choiſit les diſpenſateurs de l'autorité royale, & les chefs de la nation. Un frippon de la lie du peuple & de la lie des êtres penſans, qui n'a d'eſprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues ſubalternes, & pour obtenir des lettres de cachet, ignorant & haïſſant les lois, patelin & fourbe; voilà celui qui réuſſit, parce qu'il entre par la chatière; & l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiègne qu'il fallait que vôtre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette ſeule définition-ci, elle ſuffirait à un roi : *Un parfait gouvernement eſt celui où toutes les parties ſont également protégées.* Que j'aime cela! *Les ſavantes recherches ſur le droit public ne ſont que l'hiſtoire des anciens abus.* Que cela eſt vrai! Eh, qu'importe à notre bonheur de ſavoir les capitulaires de Charlemagne? Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profeſſion d'avocat, c'eſt la profuſion de choſes inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait*, eſt ma deviſe.

Que ce que vous dites ſur la Pologne me plaît encore! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau ſujet de harangue, & comme un gouvernement miſérable; car, avec tous ſes beaux priviléges, qu'eſt-ce

qu'un pays où les nobles ſont ſans diſcipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'eſclavage, & où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre ſa voix? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article ſur la Toſcane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands, &c.* eſt bien d'un homme amoureux du bonheur public; & je dirai avec vous, *barbarus has ſegetes*, &c.

Je ſuis fâché de ne pouvoir relire tout le livre, pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la ſage économie & de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'eſt que les nouvelles rentes ne furent pas propoſées par M. Colbert. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les propoſa, étant à bout de ſes reſſources: & je ne crois pas que Louis XIV conſultât d'autres que lui.

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaiſir de relire le chapitre VI & la fin du précédent: *Un monarque qui n'a plus à ſonger qu'à gouverner, gouverne toujours bien.* Cette admirable maxime ſe trouve à la ſuite de choſes très-édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque ſonge donc à gouverner!

Je ne ſais ſi on ſonge aſſez à une choſe dont j'ai cru m'appercevoir. J'ai manqué ſouvent d'ouvriers à la campagne; j'ai vu que les ſujets manquaient pour la milice; je me ſuis informé en pluſieurs endroits s'il en était de même; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait

preſque

presque par-tout, & j'ai conclu de là que les moines & les religieuses ne font pas tant d'enfans qu'on le dit, & que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé Moussinot qui va monter en chaise, & moi je vais fermer votre livre; mais je ferai avec lui comme avec vous, je l'aimerai toute ma vie.

A M. HELVÉTIUS.

11 septembre.

MON aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, & que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? C'était un poète manqué, & vous êtes né poète (*a*). J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts; c'est à cette ardeur

(*a*) Le poëme du Bonheur a prouvé qu'Helvétius n'était pas né poète. Il pouvait, à d'autres égards, mériter les encouragemens de Voltaire; il avait beaucoup d'esprit, & des idées d'une philosophie hardie qui lui attirèrent des persécutions; mais il n'avait nullement le talent des vers. Dans son livre de l'*Esprit*, qui est son meilleur ouvrage, il met Crébillon fort au-dessus de Voltaire : ce qui prouve combien il était loin, non-seulement d'être poète, mais de se connaître en poésie.

pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les pareſſeux ne ſont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puiſſe être. J'aime d'autant plus ce genre métaphyſique, que c'eſt un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec Virgile :

Tentanda via eſt quâ me quoque poſſim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Oui, *volitabis per ora;* mais vous ſerez toujours dans le cœur des habitans de Cirey.

Vous avez raiſon aſſurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Loke de la puiſſance ou de la liberté. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos.

Au reſte, je ne vois pas que ſon ſage ſyſtême, qu'il n'y a point d'idées innées, ſoit plus contraire qu'un autre à cette liberté ſi déſirable, ſi conteſtée, & peut-être ſi incompréhenſible. Il me ſemble que, dans tous les ſyſtêmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choiſir quelquefois entre des idées, de quelque nature que ſoient ces idées. Je vous avouerai enfin, qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir caſſé mille fois mon fil, j'en ſuis revenu à dire que le bien de la ſociété exige que l'homme ſe croie libre. Nous nous conduiſons tous ſuivant ce principe, & il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la ſpéculation. Je commence, mon cher ami,

à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité; & si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté ? Nous nous sentons tous libres. Dieu nous aurait-il trompés tous ? Voilà des argumens de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont Loke tire une preuve de l'existence de Dieu, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté; & sur cela, sans plus de détail, voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de Dieu, des rapports nécessaires à l'infini; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de distance, de figure, &c.; mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle & une femelle, un brin d'herbe & sa semence sont des demonstrations d'un Être intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de dessein il y en a à l'infini.

Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur & votre esprit, & ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi ; mais vous n'en devez aucun remercîment ni à l'un ni à l'autre.

AU MÊME.

A Paris, 3 octobre.

MON jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame du Châtelet, je voudrais être à Montbard. Je ne fais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte & modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef, & je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la Modération ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation ; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. Mallebranche était quelquefois poète en prose ; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame du Châtelet a amené avec elle à Paris son Koënig qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à

point nommé de quoi la matière eſt composée, & il jure d'après Leibnitz, qu'il eſt démontré que l'étendue eſt composée de monades non étendues, & la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade eſt un miroir de ſon univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de S. Pâris. D'ailleurs il eſt très-bon géomètre, comme vous ſavez, &, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philoſopher à Bruxelles enſemble, car on n'a point ſa raiſon à Paris. Le tourbillon du monde eſt cent fois plus pernicieux que ceux de Deſcartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penſer, ni celui de vous écrire. Pour madame du Châtelet, elle eſt toute différente, elle penſe toujours, elle a toujours ſon eſprit; & ſi elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille complimens, & en dit autant à M. de Buffon.

A M. D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un pareſſeux, monſieur, & qui pis eſt, un ingrat; mais je ne ſuis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuſer, depuis que je ſuis à Bruxelles, & ce n'eſt pas une petite peine que celle de donner du plaiſir: je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'eſt que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous ſavez, monſieur, que je vous avais promis de

vous faire paſſer une heure ou deux aſſez doucement : je devais avoir l'honneur de vous préſenter ce petit recueil qu'imprimait Prault. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes & fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. Prault les avait auſſi manuſcrites. Je me donnai la peine d'eu faire un choix, & de corriger avec un très-grand ſoin tout ce qui devait paraître ; j'avais mis mes complaiſances dans ce petit livre, je ne croyais pas qu'on dût traiter des choſes auſſi innocentes plus ſévèrement qu'on n'a traité les Chapelle, les Chaulieu, les la Fontaine, les Rabelais, & même les épigrammes de Rouſſeau.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de Prault approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du ſiècle de Louis XIV, ouvrage d'un bon citoyen & d'un homme très-modéré. J'oſe dire que, dans tout autre temps, une pareille entrepriſe ſerait encouragée par le gouvernement. Louis XIV donnait ſix mille livres de penſion aux Valincourt, aux Péliſſon, aux Racine & aux Deſpréaux, pour faire ſon hiſtoire qu'ils ne firent point ; & moi, je ſuis perſécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire : j'élevais un monument à la gloire de mon pays, & je ſuis écraſé ſous les premières pierres que j'ai poſées ; je ſuis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choſes iraient un peu autrement ; & plût à Dieu que vous

fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'état que je le désire.

Vous savez comment Govers a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, & avec quelle vivacité les grands & les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, & d'ailleurs, j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude & l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi, où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous, & de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'Argens; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame du Châtelet vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure. Vous savez si elles me sont précieuses.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de Richelieu jufqu'à Langres. Je retournai à Cirey; de Cirey j'allai à Bruxelles ; j'y fuis depuis plus d'un mois, & fi ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été fi infpiré de mes dieux, ou fi poffédé de mes démons. Je ne fais fi les derniers efforts que j'ai faits font ceux d'un feu prêt à s'éteindre. Je vous enverrai ma befogne, mon cher ami, & vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les perfécutions ne découragent point, & qui aime affurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me feront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cefferai-je d'aimer des fruits délicieux, parce que des ferpens ont voulu les infecter de leur venin?

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; & en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraiffent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection le commencement de mon effai fur le fiècle de Louis XIV. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez fi

ce n'eſt pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre humain, & d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonſpection; & j'oſe dire que le frontiſpice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu & des arts. Les premières pierres de ce temple ſont tombées ſur moi. La main des ſots & des bigots a voulu m'écraſer ſous cet édifice, mais ils n'y ont pas réuſſi; & l'ouvrage & moi nous ſubſiſterons.

Louis XIV donna deux mille écus de penſion aux Péliſſon, aux Racine, aux Deſpréaux, aux Valincourt, pour écrire ſon hiſtoire qu'ils ne firent point. J'ai embraſſé à moins de frais un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes; l'hiſtoire d'un ſiècle plus grand que Louis le grand. J'ai fait la choſe *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi, comme ſi j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres penſans, des Émilie, des Cideville, qui empêchent que la bar barie n'ait droit de preſcription parmi nous. C'eſt avec eux que je me conſole; ce ſont eux qui ſont ma récompenſe.

Que faites-vous, mon cher ami? Etes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les Tompſon ou avec les Muſes? Quand vivrons-nous enſemble? car vous ſavez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin, le

petit nombre des adeptes ſe raſſemble dans un petit coin de terre. Nous y ſerons comme les bons Iſraélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tous ſeuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de Pharaon était dans les ténèbres. Madame du Châtelet vous fait les complimens les plus ſincères & les plus vifs. Adieu, mon cher Cideville, adieu juſqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

A M. D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je ſuis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que, ſi je ſuivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV, puiſque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point, tant que je ſerai à Bruxelles. Il faut être à la ſource pour puiſer ce dont j'ai beſoin; il faut vous conſulter ſouvent. Je n'ai point aſſez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France; je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la méthaphyſique & dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame du Châtelet.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans ſon cadre, avant de quitter la poéſie; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La

circonſpection eſt une belle choſe ; mais en vers elle eſt bien triſte. Être raiſonnable & froid, c'eſt preſque tout un. Cela n'eſt pas à l'honneur de la raiſon.

Si j'avais de la ſanté, & ſi je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une hiſtoire de France, à ma mode. J'ai une drôle d'idéé dans la tête ; c'eſt qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puiſſent jeter quelque intérêt dans notre hiſtoire sèche & barbare. Mezerai & Daniel m'ennuient ; c'eſt qu'ils ne ſavent ni peindre, ni remuer les paſſions. Il faut dans une hiſtoire, comme dans une pièce de théâtre, expoſition, nœud & dénouement.

Encore une autre idée, on n'a fait que l'hiſtoire des rois, mais on n'a pas fait celle de la nation. Il ſemble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des miniſtres & des généraux ; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre eſprit, ne ſont-ils donc rien ?

Adieu, monſieur ; reſpect, reconnaiſſance.

A M. D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, ce premier d'avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS,

Je m'étais déjà aviſé de travailler tout ſeul à ma Pandore, & je n'avais pas attendu la grace d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un muſicien, lorſque le paquet de mon cher ange eſt arrivé.

J'ai grande impatience de ſavoir ſi vous trouvez le

Mahomet mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, & enfin, si après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiselle Gaussin le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zulime, j'espère donc; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à Pandore; je n'ai point d'expression pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, & quitter le compas pour la lyre. Soit, je suis le *maître Jacques* du Parnasse; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher, ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, & on en recommencerait une autre qui serait le mariage & la boîte de Pandore. Le grand point, me semble, est de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans & cette boîte fameuse.

Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parût au milieu du combat, & réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand Jupiter aura un peu tort; il est accoutumé sur la scène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle: & sur la scène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas! que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les graces de madame d'Argental, & de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite! Dans ce monde chacun l'accuse, & sur le théâtre il reçoit des soufflets.

Je trouvais assez bon que Mercure fît la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux soient coupables du mal moral & du mal physique. D'ailleurs Pandore en était plus excusable; & qu'importe que cette Pandore-Ève soit séduite par Mercure ou par le diable? Dites-moi, je vous prie, si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des Dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers? Voilà, encore une fois, ce qui m'embarrasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte; c'est, à mon sens, le plus grand des défauts: donnez-moi une réponse à cette objection.

Au reste, je profiterai de toutes vos bontés & de tous vos avis, & je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, & je travaillerai.

Hélas! j'ai peur que, parmi les maux sortis de la boîte de Pandore, la mort de madame de Richelieu ne soit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus & qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment. . . . .

Bonsoir, mon aimable, mon respectable ami, mon conseil, mon juge, qui souffrez toutes mes rebellions; vous ne croyez donc pas qu'on puisse jamais réduire madame Prudise (*a*) aux mœurs françaises. . . . . Si pourtant. . . . .

Adieu; je vous embrasse mille fois.

(*a*) La Prude, ou la Gardeuse de cassette, comédie. Voltaire tenait beaucoup trop à cette Prude, à Pandore & même à Zulime; mais il faisait Mahomet qui devait mettre le comble à sa gloire.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 d'avril.

Voulez-vous ſavoir, mon charmant ami, mon confrère en Apollon, mon maître dans l'art de penſer délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? celui qu'un bon inſtrument de muſique fait ſur un autre. Il en fait raiſonner toutes les cordes qui ſont à l'uniſſon. Vous m'avez remis ſur-le-champ la lyre à la main; j'ai ſerré mes compas, je ſuis revenu à l'autel de Melpomène & au temple des Graces. Vous me direz ſi j'ai été exaucé de vos trois Déeſſes.

Tout ce que vous ſoupçonniez que j'ébauchais, eſt prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adreſſe sûre que vous m'avez promiſe. J'ai plus de choſes à vous faire tenir que vous ne penſez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne ſuis pas reſté oiſif. Je ſais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais auſſi vous aurez deux tragédies pour excuſe; & ſi vous n'êtes pas content, j'ai encore autre choſe à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études; il me ſemble que c'eſt un devoir que l'amitié m'impoſe. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi, vous en aurez auſſi de philoſophiques. Je crois avoir enfin mis les Élémens de Newton au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, & le plus ennemi des ſciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaiſir & avec fruit. J'ai mis au-

devant de l'ouvrage un exposé de la métaphysique de Newton & de celle de Leibnitz dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéressant & plus singulier en fait de physique; c'est une physique que madame du Châtelet avait composée pour son usage, & que quelques membres de l'académie des sciences se sont chargés de rendre publique pour l'honneur de son sexe & pour celui de la France.

Vous avez lu sans doute la comédie des Dehors trompeurs (*a*). Quel dommage! il y a des scènes charmantes & des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, & pourquoi les derniers actes sont-ils si languissans.

Amphora cœpit
Institui, currente rotâ, cur urceus exit?

Il en est à-peu-près de même de la pièce de Gresset; & qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt (1). Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous de la tragédie, soi-disant de Coligny? Il semble que vous ayiez soupçonné qu'elle est de moi. Le Dusauzet, libraire de Hollande, & par conséquent doublement frippon, a eu l'insolence absurde de la débiter sous mon nom; mais, Dieu merci, le piége est grossier; & fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rapsodie

(*a*) La meilleure comédie de Boissy, qui avait le malheur d'être froid comme glace, avec beaucoup d'esprit.

(1) Édouard III, tragédie.

eſt d'un bon enfant nommé d'Arnaud, qui s'eſt aviſé de vouloir mettre le ſecond chant de la Henriade en tragédie.

Adieu, mon cher ami; mon cœur & mon eſprit ſont à vous pour jamais. Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

AU MÊME.

A Bruxelles, le 5 de mai.

Un ballot eſt parti, mon cher ami; il eſt marqué d'un grand T. *Signa* Tau *ſuper caput dolentium.* Ce paquet eſt très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amſterdam, & rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée, que je n'ai pu encore la faire tranſcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord toute informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conſeils, mais auſſi je vous aurais fait un mauvais préſent. Voilà ce que c'eſt que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaiſir ce ſerait de vous conſulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres ſont le charme de la vie, autrement elles n'en ſont que la faible conſolation.

J'eſpère enfin vous envoyer bientôt Zulime & Mahomet. Ce Mahomet n'eſt pas, comme vous croyez bien, le Mahomet II qui coupe la tête à ſa bien-aimée; c'eſt Mahomet le fanatique, le cruel, le fourbe, &,

à

à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, légiſlateur & monarque.

Zulime n'eſt que le danger de l'amour, & c'eſt un ſujet rebattu; Mahomet eſt le danger du fanatiſme, cela eſt tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre ſi long-temps fouillée & retournée, mais je veux ſavoir ſi c'eſt de l'or que j'ai tiré de cette veine; c'eſt à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adreſſer.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque un monument ſingulier de l'amour des beaux-arts, & des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Pruſſe, à qui ſon ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père ſoit mort pour oſer faire imprimer la Henriade. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent (*a*), & il compte établir dans ſa capitale une imprimerie auſſi belle que celle du Louvre. Eſt-ce que ce premier pas d'un roi philoſophe ne vous enchante pas? Mais en même temps, quel triſte retour ſur la France! C'eſt à Berlin que les beaux-arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France? on les perſécute. Je me conſole, parce qu'il y a une Émilie & un Cideville, & que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des ſots.

Adieu, mon cher ami; madame du Châtelet vous fait mille complimens. Je ſuis à vous pour ma vie.

(*a*) Ces beaux caractères d'argent ne ſervirent pas. L'édition de la Henriade n'eut pas lieu, quoique le prince Royal en eût fait la préface.

A M. D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, le 21 de mai.

Les petits hommages que je vous dois, monſieur, depuis long-temps, ſont partis par le coche, comme Scudéri, pour aller en cour: ce ſont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amſterdam. Les fautes des éditeurs ſe trouvaient en fort grand nombre avec les miennes; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, & il s'en faut beaucoup que j'en aie corrigé aſſez. Si je croyais que cela pût vous amuſer quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais & ne veux d'autre récompenſe que de plaire au petit nombre qui penſe comme vous. Les faveurs des rois ſont faites pour le courtiſan le plus adroit; les places des gens de lettres ſont pour ceux qui ſont bien à la cour; votre eſtime eſt pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une choſe, c'eſt que mes ouvrages ne ſoient imprimés que chez les étrangers. Je ſuis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne ſais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme & en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être: *Extinctus, amabitur idem;* mais ſi c'eſt de vous qu'il eſt aimé; il n'a pas beſoin d'attendre, & il eſt heureux de ſon vivant.

Le procès de madame du Châtelet n'avance guère. Il faut ſe préparer à reſter ici long-temps. J'y ſuis avec

elle, j'y suis à l'abri de la persécution, & cependant je vous regrette.

Je ne sais, monsieur, si vous avez entendu parler du jésuite *Janssens*, à qui on redemande ici en justice un dépôt de deux cent mille florins. Le procès se poursuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné, mais ses confrères resteront tout-puissans, car on ne peut ni les souffrir, ni s'en défaire. Il y a des sociétés immortelles comme des hommes immortels.

Adieu, monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.

AU MÊME.

A Bruxelles, le 18 de juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, monsieur, ce que je ferais? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voie, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois; & je l'ai mandé tout net à ce charmant prince, que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre Majesté*.

A peine est-il monté sur le trône (1), qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, & pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire

(1) Le 31 de mai 1740.

toujours comme à un homme, & jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embraſſe dans les rues de Berlin, en ſe félicitant ſur les commencemens de ſon règne. Tout Berlin pleure de joie; mais pour ſon prédéceſſeur, perſonne ne l'a pleuré, que je ſache. Belle leçon pour les rois! Les gens en place ſont pour la plupart de grands miſérables; ils ne ſavent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

J'ai cru faire plaiſir, monſieur, au roi, à vous & à M. de Valori, en lui tranſcrivant les propres paroles de ce miniſtre dont vous m'avez fait part : *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des traits de bonté*, &c. J'ai écrit auſſi à M. de Valori; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de Keyſerling, favori du roi, & je lui ai tranſcrit les louanges non ſuſpectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher Marc-Aurèle pruſſien, & ſurtout les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, & que le roi ne ſaura pas mauvais gré à M. de Valori de mon petit rapport, ni M. de Valori à moi. Des bagatelles établiſſent quelquefois la confiance; & la première des inſtructions d'un miniſtre, c'eſt de plaire.

Les affaires me paraiſſent bien brouillées en Allemagne & partout: & je crois qu'il n'y a que le conſeil de la Trinité qui ſache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maiſon d'Autriche voudrait bien attaquer les

Botbonides, mais ſa pragmatique la retient. La Saxe & la Bavière diſputeront la ſucceſſion : Berg & Juliers eſt une nouvelle pomme de diſcorde, ſans compter les Goths, Viſigoths, & Gépides qui pourraient danſer dans cette pyrrhique de barbares.

Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
È terrâ magnum alterius ſpectare laborem.

Débrouille qui voudra ces fuſées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient voulu à toute force donner cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crême fouettée, dans le temps que j'avais quelque choſe de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

Si me, Marce, tuis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Madame du Châtelet vous fait mille complimens; vous connaiſſez mon tendre & reſpectueux attachement.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 de juin.

Les grands-hommes ſont mes rois, monſieur; mais la converſe n'a pas lieu ici : les rois ne ſont pas mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui penſent comme la vôtre; & c'eſt votre eſtime & votre amitié, non la faveur des ſouverains que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de

Pruſſe que je mets de niveau avec vous, parce que c'eſt de tous les rois le moins roi & le plus homme. Il eſt bienfaiſant & éclairé, plein de grands talens & de grandes vertus : il m'étonnera & m'affligera ſenſiblement s'il ſe dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il eſt profond métaphyſicien, & moins bavard que le grand Volfius.

J'irais obſerver cet aſtre du Nord, ſi je pouvais quitter celui dont je ſuis depuis dix ans le ſatellite. Je ne ſuis pas comme les comètes de Deſcartes, qui voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de Joſeph-Privat de Molières, qui prouve l'exiſtence de Dieu par un poids de cinq livres poſé ſur un 4 de chiffre (1). Il paraît que vos confrères les examinateurs de ſon livre, n'ont pas donné leurs ſuffrages à cette étrange preuve; ſur quoi j'avais pris la liberté de dire :

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos meſſieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

J'ai lu quelque choſe de M. de Gamache (2), mais je ne ſais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaiſant : j'aimerais mieux clarté & méthode.

J'apprends de bien funeſtes nouvelles de la ſanté de

(1) On appelle 4 de chiffre, un piége à rats, ſur lequel on met un poids.

(2) L'Aſtronomie phyſique de l'abbé de Gamache.

madame de Richelieu : vous perdrez une perſonne qui vous eſtimait & qui vous aimait, puiſqu'elle vous avait connu ; c'était preſque la ſeule protectrice qui me reſtait à Paris. Je lui étais attaché dès ſon enfance ; ſi elle meurt, je ſerai inconſolable.

Adieu, monſieur ; je vous ſuis attaché pour jamais. Vous ſavez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admiraſſe ; ce qui eſt aſſez rare à concilier.

A M. D'ARGENTAL.

Ce 24 de juin.

ZULIME, mon reſpectable ami, eſt faite pour mon malheur. Vous ſavez que madame de Richelieu eſt à la mort ; peut-être en eſt-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle ; j'avais droit de compter ſur ſes bontés, & j'oſe dire ſur l'amitié de M. de Richelieu. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de Richelieu me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laiſſé jouer Zulime dans ces cruelles circonſtances (*a*). Vous pouvez me rendre juſtice. Cette malheureuſe pièce devait être donnée longtemps avant que madame de Richelieu fût à Paris. Elle fut repréſentée le 9 juin, quand madame de

(*a*) Obſervez quel deſpotiſme ces prétendus grands exerçaient toujours ſur ceux qu'ils regardaient comme leurs créatures. Il plaiſait à Richelieu de paraître affligé pour avoir perdu une femme qu'il n'aimait point, & il trouvait mauvais que Voltaire fît jouer alors une de ſes pièces. Les plaiſirs du public, l'intérêt de Voltaire, tout devait céder à cette apparence de douleur.

Richelieu donnait à ſouper, & ſe croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, ſans en venir à bout. Elle était à la troiſième repréſentation, lorſque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, & que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'eſt point aviſée de trouver mauvais qu'on repréſentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, & que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui ſe diſent protecteurs ou amis, & qui ſouvent ne ſont ni l'un ni l'autre, affectaſſent de ſe fâcher d'un prétendu manque de bienſéance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliſer? Vous êtes peut-être à portée, vous ou monſieur votre frère, de faire valoir à M. de Richelieu mon innocence; il a grand tort aſſurément de m'affliger. Je ſens auſſi douloureuſement que lui la perte de madame de Richelieu, & je ſuis bien loin de mériter ſon mécontentement; il m'eſt très-ſenſible dans une occaſion ſi triſte. Il eſt bien dur de paraître inſenſible quand on a le cœur déchiré.

Mille tendres reſpects à madame d'Argental. Madame du Châtelet vous fait à tous deux bien des complimens; elle vous aime autant que je vous ſuis attaché.

AU MÊME.

Bruxelles, 12 de juillet.

Mon adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui eſt confié. Vous avez fait une beſogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me ſont échappés, à moi profane, & que j'ai envoyés ſous le nom de remontrances à M. de Pont-de-Veſle; mais aujourd'hui j'ai eſquiſſé le cinquième acte, & je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les ſtatues un peu dégroſſies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez ſuggérée, & ce que vous penſez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet ſera, ſans aucune comparaiſon, ce que j'aurai fait de mieux, & ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le ſuccès ſera flatteur pour moi quand je vous le devrai! En vérité, vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a perſonne que vous qui pût rendre de ces ſervices d'ami.

Si le roi de pruſſe n'achète pas vos buſtes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier Bernin & pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui propoſerai inceſſamment ſur cette petite acquiſition, ſoit que j'aie le bonheur de le voir, ſoit que je lui écrive. Je ne ſais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale (*a*) à ſes autres qualités; c'eſt

(*a*) Il ne connut jamais cette magnificence, & c'eſt peut-être

de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie, simplicité, tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis, extrême fermeté & douceur charmante, justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts, talens singuliers; voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent, ni avec tant de confiance & de bonté que depuis qu'il est sur le trône, & qu'il fait jour & nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi!

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise de Porto-Bello & sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que, si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens,

un éloge. Les rois magnifiques ne le font jamais qu'aux dépens du peuple.

à qui le pouvoir de votre attraction, & celui de milady Harvey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon Essai sur le siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addisson, d'un Dryden: mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir & à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV! Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, & qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, & le met au rang des plus grands & des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un ſouverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, & qui ait plus encouragé le mérite dans ſes ſujets ? Soixante ſavans de l'Europe reçurent à la fois des récompenſes de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain, leur » écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; » il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change » ci-jointe, comme un gage de ſon eſtime ». Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Verſailles. Guillemini bâtit une maiſon à Florence, des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi ſur le frontiſpice, & vous ne voulez pas qu'il ſoit à la tête du ſiècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans ſon royaume doit ſervir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de ſon fils & de ſon petit-fils, les plus éloquens & les plus ſavans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille, deux dans les troupes & l'autre dans l'égliſe ; il excita le mérite naiſſant de Racine par un préſent conſidérable pour un jeune homme inconnu & ſans bien ; & quand ce génie ſe fut perfectionné, ces talens, qui ſouvent ſont l'excluſion de la fortune, firent la ſienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, & quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait ; il était, en 1688 & 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtiſans ; il couchait dans la chambre du roi, pendant ſes maladies, & lui liſait ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poéſie, qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation & qui échauffe les grands génies. C'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile & pour le grand-homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille & le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies, & distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique & l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se rallentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'observatoire, & tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs & latins; il envoyait des géomètres & des physiciens au fond de l'Afrique & de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que sans le voyage & les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, & sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini & un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime & des

bienfaits de Louis XIV. Et penſez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation ? dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puiſa tant de politeſſe & tant de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'eſt-ce pas d'eux que votre ſage Addiſſon, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré ſouvent ſes excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtiſans de Charles II, réforma chez vous juſqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions ; tant la ſaine raiſon a par-tout d'empire. Dites-moi ſi les bons livres de ce temps n'ont pas ſervi à l'éducation de tous les princes de l'Empire ? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtres français ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV ? Quelle nation ne ſuivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le grand, qui a fait naître les arts dans ſon pays, & qui eſt le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que ſon ſiècle ne ſera pas appelé dans l'Europe le ſiècle du czar Pierre ; vous en concluez que je ne dois pas appeler le ſiècle paſſé, le ſiècle de Louis XIV. Il me ſemble que la différence eſt bien palpable. Le czar Pierre s'eſt inſtruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a inſtruit les nations : tout, juſqu'à ſes fautes, leur a été utile. Les proteſtans, qui ont quitté ſes États, ont porté chez vous-mêmes une induſtrie qui faiſait la richeſſe de la France. Comptez-vous

pour rien tant de manufactures de ſoie & de criſtaux? Ces dernières ſurtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, & nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue françaiſe, milord, eſt devenue preſque la langue univerſelle. A qui en eſt-on redevable? Etait-elle auſſi étendue du temps d'Henri IV? Non, ſans doute. On ne connaiſſait que l'italien & l'eſpagnol. Ce ſont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous, je l'avoue & je prétends bien que le miniſtre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert, ſous un autre prince? ſous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, ſous le roi d'Eſpagne Charles II, ſous tant d'autres ſouverains?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de ſa cour en plus d'un genre? il choiſit Lulli pour ſon muſicien, & ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, & Lulli un homme ſupérieur. Il ſavait diſtinguer l'eſprit du génie; il donnait à Quinault les ſujets de ſes opéra; il dirigeait les peintures de le Brun; il ſoutenait Boileau, Racine & Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles, comme les beaux-arts, & toujours en connaiſſance de cauſe; il prêtait de l'argent à Van-Robais, pour établir ſes manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des penſions aux ſavans & aux braves officiers. Non-ſeulement il

s'eſt fait de grandes choſes ſous ſon règne, mais c'eſt lui qui les faiſait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à ſa gloire un monument que je conſacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne conſidère pas ſeulement Louis XIV, parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes ; c'eſt comme homme & non comme ſujet, que j'écris ; je veux peindre le dernier ſiècle, & non pas ſimplement un prince. Je ſuis las des hiſtoires où il n'eſt queſtion que des aventures d'un roi, comme s'il exiſtait ſeul, ou que rien n'exiſtât que par rapport à lui. En un mot, c'eſt encore plus d'un grand ſiècle que d'un grand roi que j'écris l'hiſtoire.

Péliſſon eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il était courtiſan, & il était payé. Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, c'eſt à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'eſpère que dans cet ouvrage, vous trouverez, milord, quelques-uns de vos ſentimens. Plus je penſerai comme vous, plus j'aurai droit d'eſpérer l'approbation publique.

A M. D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 26 de ſeptembre.

IL y a tant de gens & de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il eſt bien juſte que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de ſa terre. Vous voilà

voilà donc conseiller d'honneur (*a*), mon cher & respectable ami, & avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche & de ne rien faire, deux points assez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, & avec votre aimable moitié, & avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains & contens: souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, & qui vous sera attaché toute la vie, avec les sentimens les plus vifs & les plus inaltérables.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 18 d'octobre.

VOICI mon cas, mon très-aimable Cideville. Quand vous m'envoyâtes dans votre dernière lettre, ces vers parmi lesquels il y en a de charmans & d'inimitables pour notre Marc-Aurèle du Nord, je me proposai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles *incognito*; nous l'y attendions, mais la fièvre quarte, qu'il a malheureusement encore, dérangea tous ses projets. Il m'envoya un courier à Bruxelles, & je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société,

(*a*) M. d'Argental, jusqu'alors conseiller au Parlement, venait d'être admis parmi les conseillers d'honneur. Cet honneur consistait dans une singulière prérogative : celle d'être dispensé de tous les devoirs de son état.

qu'on chercherait par-tout s'il n'était pas roi; un philoſophe ſans auſtérité, rempli de douceur, de complaiſance, d'agrémens, ne ſe ſouvenant plus qu'il eſt roi, dès qu'il eſt avec ſes amis, & l'oubliant ſi parfaitement qu'il me le faiſait preſque oublier auſſi, & qu'il me fallait un effort de mémoire pour me ſouvenir que je voyais, aſſis ſur le pied de mon lit, un ſouverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers. Madame du Châtelet, qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, & je le ſuis encore. Ils ſont à Bruxelles, & moi, depuis un mois, je ſuis à la Haie; mais je vous jure bien fort que la première choſe que je ferai, en revenant à Bruxelles, ſera de les faire copier, & de les envoyer à celui qui en eſt digne, & qui en ſentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à préſent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de Machiavel, ouvrage fait pour rendre le genre humain heureux, s'il peut l'être, compoſé, il y a trois ans, par ce jeune prince, qui, dans un temps que les gens de ſon eſpèce emploient à la chaſſe, ſe formait à la vertu & à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, & cela était néceſſaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraiſſent coup ſur coup; l'une chez Meyer à Londres, l'autre chez Vanduren à la Haie.

Il faut que vous liſiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth & quelque vandale

trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser & si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler; mais mon cher Cideville & tous les êtres pensans applaudiront. Je n'y fais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de Pontcarré, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet ; il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis & de mes juges ? Je vous embrasse mille fois.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 de novembre.

J'AI reçu, monseigneur, votre lettre du 14, que M. le marquis de Beauvau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre Éminence ne m'a point donnés ; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, & il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France & le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire ; la mienne est de faire des vœux & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

A M. D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 8 de janvier.

J'AI été un mois en route, monſieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établiſſement & vos peines. Voilà comme tout eſt dans le monde. Les deux tonneaux de Jupiter ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, monſieur, ces peines paſſent, parce qu'elles ſont injuſtes, & l'établiſſement reſte.

J'en ai quitté un aſſez brillant & aſſez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'eſt fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours & quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? A peine m'auraient-ils ſervi de conſolation ſi cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occaſion, de me louer des bontés de M. le cardinal de Fleuri; mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir ſacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'eſt pas liberté & amitié me paraît un ſupplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui eſt inconnu des rois & de leurs eſclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, monſieur, de lire un peu à tête repoſée l'ouvrage du Salomon du Nord, & celui (*a*) de la reine de Saba? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté ſur les

(*a*) Les Inſtitutions phyſiques de madame du Châtelet.

Inſtitutions phyſiques ; c'eſt aſſurément ce qu'on a écrit de meilleur ſur la philoſophie de Leibnitz, & c'eſt une choſe unique en ſon genre. Le livre du roi de Pruſſe (1) eſt auſſi ſingulier dans le ſien ; mais je voudrais que vos occupations & vos bontés pour moi puſſent vous permettre de m'en dire votre avis.

J'oſerais ſouhaiter encore que vous me marquaſſiez ſi on ne déſire pas qu'après avoir écrit comme Antonin, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque choſe que je puſſe lui montrer. Il m'a parlé ſouvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France, il a voulu connaître leur caractère & leur façon de penſer : je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le ſuffrage. Il eſt paſſionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il eſt vrai ; je l'ai ſacrifié, mais je l'aime ; &, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à-peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le ſentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impreſſion. Je lui enverrais une page de votre lettre, ſi vous le permettiez. Son expédition de la Siléſie redouble l'attention du public ſur lui. Il peut faire de grandes choſes & de grandes fautes. S'il ſe conduit mal, je briſerai la trompette que j'ai entonnée.

M. de Valori n'a pas à ſe plaindre de la façon dont le roi de Pruſſe penſe ſur lui : il le regarde comme un homme ſage & plein de droiture ; c'eſt ſur quoi M. de Valori peut compter. Puiſſe-t-il reſter long-temps

(1) L'anti-Machiavel.

dans cette cour ! & puiſſent les couteaux qu'on aiguiſe de tous côtés, ſe remettre dans le fourreau !

Mais qu'il y ait guerre ou paix, je ne ſonge qu'à l'amitié & à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens : celui de vous être attaché ſera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui ſont à vous pour jamais. Mon reſpectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie.

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 d'avril.

MONSIEUR, je vous fais mon compliment ſur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela eſt moins brillant que de meſurer la terre & de déterminer ſa figure, mais cela eſt plus utile, & il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de ſavoir ſi elle eſt plate aux pôles. Vous n'aurez beſoin de perſonne auprès de votre confrère M. de Richelieu ; mais je me vanterai à lui d'être votre ami ; & c'eſt moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, & à un très-aimable ſyndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage juſqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on penſe, ou plutôt ce que vous penſez ſur le quatrième tome de la Phyſique de l'abbé de Molières.

Entre autres opinions qui m'ont ſurpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve ſurabondante de l'exiſtence de Dieu, qui, me ſemble, ferait des athées ſi on pouvait l'être. Me trompé-je ? M. de Molières me paraît étrangement anti-mécanique.

Je ſuis fâché que l'auteur des Inſtitutions phyſiques (*a*) abandonne quelquefois Newton pour Leibnitz, mais il faut aimer ſes amis de quelque parti qu'ils ſoient. Adieu, je vous prie de vous ſouvenir de moi avec tous vos amis. Vous ſavez que je vous aime & que je vous eſtime trop pour vous faire des complimens ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame Pitot. L'illuſtre *Newto-leibnitzienne* va vous écrire.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 de mai.

J'AI reçu, monſieur, votre certificat; mais je vois que l'académie eſt neutre, & n'oſe pas juger un procès qui me paraît pourtant aſſez éclairci par vous.

Je crois que la ſociété royale ſerait plus hardie, & ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, & quatre font quatre; car, en vérité, tout bien peſé, voilà à quoi ſe réduit la queſtion.

Franchement, Leibnitz n'eſt venu que pour embrouiller les ſciences. Sa raiſon inſuffiſante, ſa continuité, ſon plein, ſes monades, &c., ſont des germes de confuſion dont M. Volf a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°., qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup & d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico & humano*.

(*a*) Madame du Châtelet.

Ce Koënig, élève de Bernoulli, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une force double communique en un seul temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de Bernoulli, & se résout très-facilement.

Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piège, & encore plus de la querelle qui s'est élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi; & moi qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception & leur apperception comme une absurdité, je m'y accoutume, comme je laisserais aller ma femme au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très-bien, c'est l'estime & l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très-cher philosophe, votre, &c.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'ame qui y loge.

A M. D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 de mai.

Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète; mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet sur les treteaux de Paris.

Le roi de Pruſſe m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille : *On dit les Autrichiens battus, & je crois la choſe vraie.* Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille ; car c'eſt à mes ſouverains que j'écris, & il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas pu refuſer quatre repréſentations aux empreſſemens de la ville ; &, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé qui a voulu abſolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blaſphême quand je dis que la Noue, avec ſa phyſionomie de ſinge, a joué le rôle de Mahomet, bien mieux que n'eût fait Dufreſne. Cela n'eſt pas vraiſemblable, mais cela eſt très-vrai. Le petit Baron s'eſt tellement perfectionné depuis la première repréſentation, a eu un jeu ſi naturel, des mouvemens ſi paſſionnés, ſi vrais & ſi tendres, qu'il faiſait pleurer tout le monde, comme on ſaigne du nez. C'eſt une choſe bien ſingulière qu'une pièce nouvelle ſoit jouée en province, de façon à me faire déſeſpérer qu'elle puiſſe avoir le même ſuccès à Paris. Mon ſort, d'ailleurs, a toujours été d'être perſécuté dans cette capitale, & de trouver ailleurs plus de juſtice. On dit que le goût des mauvaiſes pointes & des quolibets eſt la ſeule choſe qui ſoit aujourd'hui de mode, & que ſans la voix de la le Maure (*a*), & le canard de Vaucanſon (*b*), vous n'auriez rien qui fît reſſouvenir de la gloire de la France.

(*a*) Célèbre actrice de l'Opéra.

(*b*) Vaucanſon, l'un des plus grands mécaniciens de l'Europe.

Je devrais dire : *Frange, mifer, calamos, vigilataque prælia dele.* Cependant j'aime toujours les lettres, comme fi elles étaient honorées & récompenfées ; vous feuls me les rendrez toujours chères, & vous faites ma patrie.....

AU MÊME.

A Bruxelles, ce 5 de juin.

COMMENT mes anges, qui fondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je faffe imprimer leur Mahomet ? Je ne fuis pas affez impie pour tranfgreffer leurs ordres : on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne fais fur quel billet moitié vers & moitié profe, écrit à la Noue il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé ; mais mes anges fauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier eft que j'envoyais à ce la Noue la pièce manufcrite avec les rôles, & qu'il m'a rendu le tout fidellement, car ce la Noue eft un honnête garçon.

Le fecond point eft que ledit la Noue a été auffi indifcret qu'honnête homme, pour le moins ; qu'il a montré mes lettres, & que ces petits vers, dont vous me parlez, très-peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'eft ce fecond point qui me fâche

avait fait un canard artificiel qui mangeait, buvait & digérait. Il avait fait auffi un automate qui jouait plufieurs airs de flûte. C'eft lui que Voltaire appelle

Le hardi Vaucanfon, rival de Prométhée.

beaucoup. Il eſt défendu dans la ſainte Ecriture de révéler la turpitude, & la plus grande des turpitudes c'eſt une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, & qui devient publique (*a*). J'ai appris même qu'on a défiguré & fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me ſouvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle eſt allée juſqu'aux oreilles de monſieur le Cardinal. Ce qui me le perſuade, c'eſt que dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris, & ayant retiré d'office mes ordonnances du tréſor royal, M. le Cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame du Châtelet, ſans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à ſon éminence, qui a répondu qu'on me paierait, mais qui n'a pas mis dans ſa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande & en Pruſſe.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne ſais ſi je dois prendre la liberté de lui propoſer de lire Mahomet; je ne ferai rien ſans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de la Chauſſée. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie françaiſe quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille.

(*a*) Les amis de Voltaire qui, ſoit par intérêt, ſoit par vanité, ſoit enfin par quelque ſentiment de malveillance, ont fait un honteux trafic de ſes lettres, ſe ſont tous rendus coupables de cette turpitude. Leur condamnation eſt ici : Comment ne l'ont-ils pas ſupprimée ?

Je sais que la Noue a l'air d'un fils rabougri de Baubourg, mais aussi il joue à mon sens d'une manière plus forte, plus vraie & plus tragique que Dufresne. Il y a un petit Baron qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 20 de Juin.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher & aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appésantit dans des études qui sont à la poésie ce que des gardes-meubles sombres & poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort (*a*), il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait & ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guères. Ses sujets ne com-

(*a*) Helvétius était difficile de ne pas trouver Boileau assez fort. Si Boileau avait lu son poëme du Bonheur, il l'eût regardé comme un bien mauvais poète. Le défaut de Voltaire était d'être beaucoup trop indulgent pour ses amis ou pour ses adulateurs.

portent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau eſt fort hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande ſincérité, fort au-deſſus de Deſpréaux (*a*); mais ces talens-là, quelque grands qu'ils ſoient, ne feront rien ſans les ſiens. Vous avez d'autant plus beſoin de ſon exactitude, que la grandeur de vos idées ſouffre moins la gêne & l'eſclavage. Il ne vous coûte point de penſer, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette liaiſon, cette ſuite d'idées, cet air aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit de l'art, & cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de ſa place gâte la plus belle penſée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne ſont jamais grandes, mais elles ne ſont jamais défigurées : enfin, pour être au-deſſus de lui, il faut commencer par écrire auſſi nettement & auſſi correctement que lui.

Votre danſe haute ne doit pas ſe permettre un faux pas; il n'en fait point dans ſes petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; ſon habit eſt ſimple, mais bien fait. Il faut que vos diamans ſoient bien mis en ordre, ſans quoi vous auriez un air gêné avec le diadême en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi bien travaillé que vous imaginez

(*a*) **Helvétius au-deſſus de Deſpréaux !**

noblement ; ne dédaignez point tout à la fois d'être poſſeſſeur de la mine & ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous ſentez combien, en vous parlant ainſi, je m'intéreſſe à votre gloire & à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu ; je vous aimerai toute ma vie.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 10 d'auguſte.

Mon cher ami, il me ſemble que, ſi je vivais entre vous & notre aimable Cideville, j'en aimerais mieux les vers, & je les ferais meilleurs. Je ſuis charmé que vous ayiez lu avec lui mon frippon de prophète, & que vous ſoyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir conſulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je ſentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque choſe d'aſſez neuf & d'aſſez tragique ; &, en vérité, ſi vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raiſon de vouloir que mon illuſtre coquin ne ſe ſerve de la main du petit Séide pour tuer ſon bonhomme de père, que faute d'autre ; car les crimes, au théâtre comme en politique, ne ſont paſſables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils ſont néceſſaires. Il ne ferait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire Omar dît au prélat Mahomet :

Pour ce grand attentat je réponds de Séide:
C'eſt le ſeul inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'approcher à toute heure, & te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir ta vengeance,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
La jeuneſſe imprudente a plus d'illuſions;
Séide eſt enivré de ſuperſtitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inſpire.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier preſque verſifié à M. de Cideville, il y a quelques jours. Enfin, j'y rêverai un peu à loiſir; & ſi vous penſez l'un & l'autre qu'on puiſſe faire quelque choſe de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette juſtification de Thomas Corneille, dont vous me parlez. L'eſprit fin & délicat de Fontenelle, ne pourra jamais faire que ſon oncle *minor* ait eu l'imagination d'un poète; & Boileau avait raiſon de dire que Thomas avait été partagé en cadet de Normandie. Il eſt plaiſant de venir nous citer Camma & le baron d'Albicrac; cela prouve ſeulement que M. de Fontenelle eſt un bon parent. C'eſt une grande erreur, ce me ſemble, de croire les pièces de ce Thomas bien conduites, parce qu'elles ſont fort intriguées. Ce n'eſt pas aſſez d'une intrigue, il la faut intéreſſante, il la faut tragique; il ne la faut pas compliquée, ſans quoi il n'y a plus de place pour les beaux

vers, pour les portraits, pour les ſentimens, pour les paſſions; auſſi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui eſt par-tout un homme médiocre en poéſie, auſſi bien que ſon cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en Apollon, de raiſonner avec vous de notre art, dont tout le monde parle, que ſi peu de gens aiment; & que moins d'adeptes encore ſavent connaître. Nous ſommes le petit nombre des élus, encore ſommes-nous diſperſés. Il y a un jeune Helvétius qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de Loke, par exemple, il dit :

D'un bras il abaiſſa l'orgueil du platoniſme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhoniſme (*a*).

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens de fumée dont il offuſque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand-homme. Il eſt déjà quelque choſe de mieux; bon enfant, vertueux & ſimple. Embraſſez pour moi mon cher Cideville, à qui j'écrirai bientôt. Adieu; aimez-moi & encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très-aimable ami.

(*a*) Quelques beaux vers (& Voltaire le ſavait très-bien) ne ſuffiſent pas pour faire un bon ſtyle. Ce n'était pas à la poéſie, mais à la philoſophie qu'Helvétius était appelé.

A M. SÉGUI,

Éditeur des Œuvres de J. B. Rousseau.

J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les Œuvres du célèbre poète dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur (*a*). J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez ? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres ? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement ! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre & malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talens, ses malheurs & ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, ont banni de mon cœur tout ressentiment, & n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire. J'attends avec impatience une édition que

(*a*) Cette lettre faisait honneur à Voltaire. Après l'avoir écrite, il ne devait plus parler de Rousseau.

votre goût rendra digne du public à qui vous la présentez. J'en retiens deux exemplaires, & je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous dire à quel point je vous estime, & combien j'ai l'honneur d'être, &c.

A M. D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, 10 de janvier.

FRÈRE Macaire & frère François se recommandent, monsieur, à vos bontés. Frère Macaire est un petit hermite qui ne fait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux chassis, à barbouiller des fenêtres & des portes. Il demeure dans les bois de Doulevent, l'un de vos domaines, voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, & qu'il rend service. Son hermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans; il voudrait bien une petite permission d'y demeurer & d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, & frère Macaire ne veut point voyager. Madame du Châtelet, qui trouve cet hermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, monsieur, vous pouvez donner à frère Macaire une patente d'hermite de Doulevent, ou une permission telle quelle de rester là comme il

pourra, madame du Châtelet vous remerciera, & Dieu & Saint Antoine vous béniront.

Quant à frère François; c'eſt moi, monſieur, qui ſuis encore plus hermite que frère Macaire, & qui ne voudrais ſortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude & l'amitié, plus heureux encore que frère Macaire; & ſi j'avais de la ſanté, je n'envierais aucune deſtinée; mais la ſanté me manque, & m'ôte juſqu'au plaiſir de vous écrire auſſi ſouvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, ſœur Émilie & frère François, en Franche-Comté, au milieu des neiges & des glaces. On pourrait choiſir un plus beau temps, mais madame d'Autrai eſt malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié & les bons procédés ne connaiſſent point les ſaiſons.

Je me flatte qu'après ce voyage, vous voudrez bien, monſieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loiſir, & que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maiſon de la baronne où l'on faiſait ſi gaiement de ſi mauvais ſoupers.

Voulez-vous bien que je préſente mes reſpects à monſieur votre fils & à celui d'Apollon, qui va faire au châtelet ſon apprentiſſage de maître des requêtes, d'intendant, de conſeiller d'État & de miniſtre.

Frère François priera toujours Dieu pour vous avec un très-grand zèle & très-efficace.

A M. D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 de janvier.

. . . .

Nous avons paſſé par la Franche-Comté, mon cher & reſpectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puiſque l'amitié & la reconnaiſſance ont conduit madame du Châtelet à Gray, elles nous ramèneront bien vîte auprès de vous. Je ne vous mandai point le ſuccès entier de ſon affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéreſſantes du théâtre. Je n'ai point écrit à la Noue. Entre les rois & les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre & l'écorce (*a*). Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Pruſſe, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paiſiblement que la Noue ſoit reçu à Paris, & je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en ſous-œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéreſſant que lorſqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce eſt très-difficile à jouer, mais cette difficulté même peut cauſer ſon ſuccès; car cela ſuppoſe que tout y eſt dans un goût nouveau, & cette nouveauté ſuppléera du moins à ma faibleſſe.

Je ne regrette point Dufreſne; il eſt trop formé

(*a*) Le roi de Pruſſe voulait avoir la Noue parmi ſes comédiens.

pour Séide, & trop faible pour Mahomet. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité & de force; je l'ai vu guindé dans Athalie quand il faisait le grand-prêtre. La Noue est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (1); car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de Saint Augustin; mais franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, & qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois que le naturel & la vivacité du style, & surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles & les jeunes, & que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le premier de septembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

Ce Mahomet, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu paresseux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, & je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec

(1) Par M. Duclos.

vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Pruſſe, qui a changé deux fois le ſyſtême de l'Europe, & qui pourtant n'eſt pas puni de Dieu; car il eſt aux eaux ſans avoir beſoin de les prendre, & les médecins ſont au nombre des puiſſances dont il ſe moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été repréſenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de chriſtianiſme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de Polyeucte n'eſt pas de ſon goût, & que celui de Mahomet lui plaît davantage.

Nos janſéniſtes de Paris, & ſurtout nos janſéniſtes convulſionnaires, ne penſent point ainſi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait Saint Médard & monſieur Saint Pâris. Il y a eu même de vos graves confrères, conſeillers au parlement de Paris, qui ont repréſenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à faire des Jacques Clément & des Ravaillac. Ne trouvez-vous pas que ce ſont-là de bonnes têtes? Ils croient ſans doute qu'Harpagon fait des avares, & enſeigne à prêter ſur gages. Il y a une choſe qui me fait de la peine, mon cher ami, & je vous la dirai; c'eſt que le gros de notre nation n'a point d'eſprit. Le petit nombre d'illuſtres précepteurs que les Français ont eu dans le ſiècle paſſé, n'a pu encore rendre la raiſon univerſelle. Corneille, Racine, Molière, la Bruyère, Boſſuet, Fénélon, &c. &c. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger ſont le caractère

dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête desquels je vous place. Ceux-là conduisent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen ;* mais ce n'est qu'à la longue, & il faut des années avant que les gens d'esprit aient repétri les sots.

Le Tartuffe essuya autrefois de plus violentes contradictions ; il fut enfin vengé des hypocrites. J'espère l'être des fanatiques ; car enfin, Mahomet est Tartuffe le grand.

Nous en raisonnerons à Paris, c'est-là ma plus chère espérance ; car vous y viendrez à ce Paris, & moi, j'y serai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maison à Berlin, & une jolie terre ; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame du Châtelet. Il m'assure de sa faveur & de la conservation de ma liberté, & je cours à Paris à mon esclavage & à la persécution. Je me crois un petit athénien qui refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence : on était libre à Athènes, & je suis sûr qu'il y avait beaucoup de Cideville ; sans cela, comment aurait-on pu aimer sa patrie ? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France, & que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.......

A M. D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 10 de ſeptembre.

JE vous en fais mon compliment, monſieur, & je le ferais encore avec plus de plaiſir s'il s'adreſſait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Pruſſe, & je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aiſe, dans ma chambre, au coin de mon feu, où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait cauſer familièrement comme Scipion avec Térence. Vous me direz que je ne ſuis pas Térence, mais il n'eſt pas non plus tout-à-fait Scipion.

J'ai appris des choſes bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite ſourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le ſiége de Prague levé, mais Bruxelles eſt le pays des mauvaiſes nouvelles. M. de Neiperg eſt arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaiſes, comme on s'en flattait ; & nous pourrions bien avoir inceſſamment une paix utile & glorieuſe, malgré milord Stairs & malgré M. Van-Haren qui eſt le poète Tirtée des États-généraux. L'un préſente des mémoires, l'autre fait des odes ; & avec tant de proſe & tant de vers, leurs groſſes & lentes Puiſſances pourraient bien reſter tranquilles. Dieu le veuille, & nous préſerve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre !

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, & nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce

ſens ne ſerait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, & nous ne gagnons pas un château ſur la terre; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que ſur Locke & ſur Newton. Celle que j'ai ſur Mahomet, n'eſt heureuſement que ridicule. On croit ici les Français gais & légers: qui croirait qu'il y en ait de ſi triſtes & de ſi pédans!

Vous qui êtes ſi loin d'être l'un & l'autre, conſervez-moi, monſieur, des bontés qui me feront toujours bien précieuſes, & protégez-moi un peu auprès de monſieur votre fils. Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 de ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

Je commence par envoyer à votre Éminence la première lettre que le roi de Pruſſe m'écrivit, le 26 d'Auguſte, qu'il date par mégarde du 26 de ſeptembre. Votre Éminence verra au moins par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut ſi malheureuſement, il y a un mois, & qui fut fabriquée à Paris par le ſecrétaire d'un ambaſſadeur, auſſi bien qu'une prétendue réponſe de ſa Majeſté pruſſienne.

J'ai donc quelque droit d'eſpérer que je ſerai juſtifié dans l'eſprit du roi, comme dans celui de votre Éminence ſur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-Chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courier du roi de Pruſſe, qui venait me réitérer ſes ordres. Le roi voulut que je logeaſſe près de ſon appartement, & paſſa deux jours conſécutifs, quatre heures de ſuite dans ma chambre avec cette bonté & cette familiarité qui entre, comme vous ſavez, dans ſon caractère, & qui n'abaiſſe point un roi, parce qu'on n'en abuſe jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, ſur ce que votre Éminence m'avait preſcrit, & le roi me parla avec une égale franchiſe.

D'abord il me demanda s'il était vrai que la nation fût ſi piquée contre lui, ſi le roi l'était, ſi vous l'étiez. Je répondis qu'en effet, tous les Français avaient reſſenti vivement une défection ſi ineſpérée, qu'il ne m'appartenait pas de ſavoir comment penſait le roi, que je connaiſſais la modération de votre Éminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raiſons qui l'ont engagé à précipiter ſa paix. Elles ne roulent point ſur les prétendues négociations ſecrètes à la cour de Vienne, & deſquelles votre Éminence a bien voulu ſe juſtifier. Elles ſont ſi ſingulières, que j'oſe douter qu'on en ſoit inſtruit en France. Cependant je n'oſe les confier à cette lettre, ſentant combien il me ſied peu de toucher à des affaires ſi délicates.

Tout ce que j'oſe dire, c'eſt qu'il m'a ſemblé très-aiſé de ramener l'eſprit de ce monarque, que la

ſituation de ſes états, ſon intérêt & ſon goût, ſemblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français. Il m'a dit qu'il avait commencé un manifeſte, mais qu'il le ſupprimerait; il ajouta qu'il ſouhaitait paſſionnément de voir la Bohème aux mains de l'empereur; qu'il renonçait, de la meilleure foi du monde, à Bergue & à Juliers; que, malgré les propoſitions avantageuſes que lui faiſait le comte de Stairs, il ne ſongeait qu'à garder la Siléſie; qu'il ſavait bien qu'un jour la maiſon d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il ſe flattait qu'il garderait ſa conquête? qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neiſſe, de Glogaw & de Brieg, des places auſſi fortes que Véſel; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cent millions de France; que ſes provinces épuiſées & ſéparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, & que de longtemps les Autrichiens ne ſeront redoutables par eux-mêmes.

Il eſt indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées auſſi fauſſes ſur la France, qu'il en a de juſtes ſur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuiſée d'hommes & d'argent, & entièrement découragée. Je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cent millions d'eſpèces circulant dans le royaume, que les recrues ne ſe font jamais

faites si aisément, & qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord Hindfort lui avait parlé bien autrement, & milord Stairs dans ses lettres lui représentait, il y a un mois, la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore, pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de Podewils avait faite à la Haie, il y avait même encore, le 30 d'auguste, à Aix un anglais, de la part de milord Stairs, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Boschet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'anglais s'en est retourné très-mécontent. Cependant le général Shmettau, qui était avec le roi, envoya, dans ce temps-là même, acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle & des Trois-Évêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre Éminence, sans me hazarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore.

Votre Éminence verra d'un coup d'œil le fond des choses, dont je n'ai vu, & dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi & pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi

de Prusse daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, & je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés, qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, &c.

A M. L'ABBÉ ONILLON (1).

Octobre.

Allah, illah, allah, Mehemet rezoul, allah.

Je baise les barbes de la plume du sage Onillon, fils d'Onillon, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs; & les rayons du soleil pour le tournesol. Que Dieu vous couronne de prospérité, comme vous l'êtes de sagesse, & qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, & la reconnaissance sera dans lui, comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais, comme la poste des infidèles est très-chère, & que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre

(1) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de Mahomet. M. de Voltaire lui répondit sur le même ton.

promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé & point cacheté, ſelon les uſages de la peu ſublime poſte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en ſix ou ſept jours, attendu qu'il n'y a que dix-ſept cents vingt-huit ſtades de la ville impériale de Paris à celle où la divine providence nous retient actuellement. Que Dieu vous accorde toutes les églantines de Toulouſe, & toutes les médailles des quarante! que le bordereau de la fortune tombe de ſes mains entre les vôtres!

Écrit dans mon bouge ſur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine providence permet que vous voyiez le plus généreux & le plus aimable des enfans des hommes, d'Argental, fils de Fériol, dont Dieu croiſſe la chevance, nous vous prions de l'aſſurer que nous ſoupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les Adjés ne ſoupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, & qu'il ſera toujours, ainſi que ſa compagne, ornée de graces, l'objet des plus vives tendreſſes de notre cœur.

A M. D'ARGENTAL.

Mars.

Vous avez bien raiſon, ange tutélaire; je vous ai cherché, tous ces jours-ci, pour vous demander vos conſeils angéliques. Il eſt très-vrai que je dois avoir peur que Satan, déguiſé en ange de lumière, eſcorté de Marie Alacoque, ne ſe déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de Marie Alacoque perſécute & doit perſécuter l'auteur de la Henriade; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour appaiſer, pour déſarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné ſon agrément (*a*); je tâcherai de le mériter; je me conduirai par vos avis. La place, comme vous ſavez, eſt peu ou rien; mais elle eſt beaucoup par les circonſtances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend; mais le vrai bonheur, qui conſiſte à ſentir vivement, ſe goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens; ma vie eſt ambulante, mais mon cœur eſt fixe. Je vous recommande madame du Châtelet & Céſar (*b*). Ce ſont deux grands hommes.

A M. ***,

De l'Académie françaiſe.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une ſeconde édition des Élémens de Newton, dans leſquelles j'ai donné un extrait de ſa méthaphyſique. Je vous adreſſe cet hommage, comme à un juge de la vérité. Vous verrez que Newton était de tous les

(*a*) Pour être reçu de l'académie françaiſe : faveur bien au-deſſous de Voltaire, qui devait en être depuis long-temps, mais faveur qu'il ambitionnait en la mépriſant, parce qu'il la regardait comme un abri contre la perſécution. Il avait alors pour concurrent l'archevêque de Sens, auteur de *Marie Alacoque*, ouvrage d'une myſticité imbécille.

(*b*) La Mort de Céſar, dont il deſirait la repréſentation.

philoſophes le plus perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu; & que j'ai eu raiſon de dire qu'un catéchiſte annonce Dieu aux enfans; & qu'un Newton le démontre aux ſages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous préſenter l'édition complète, qu'on commence du peu d'ouvrages qui ſont véritablement de moi. Vous verrez par-tout, monſieur, le caractère d'un bon citoyen. C'eſt par-là ſeulement que je mérite votre ſuffrage, & je ſoumets le reſte à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande conſolation, que j'avais oſé peindre, dans la Henriade, la religion avec ſes propres couleurs, & que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction, que j'avais fait avec ſenſibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'oſaſſe, après nos grands maîtres, tranſporter ſur la ſcène profane l'héroïſme chrétien. Enfin, monſieur, vous verrez ſi, dans cette édition, il y a rien dont un homme qui fait, comme vous, tant d'honneur au monde & à l'égliſe, puiſſe n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages qui ſont tous la peinture de mon cœur, ſeront mes apologiſtes.

J'ai écrit contre le fanatiſme qui dans la ſociété répand tant d'amertumes, & qui, dans l'état politique, a excité tant de troubles. Mais, plus je ſuis ennemi de cet eſprit de faction, d'enthouſiaſme, de rebellion, plus je ſuis l'adorateur d'une religion, dont la morale fait du genre humain une famille, & dont

la

la pratique eſt établie ſur l'indulgence & ſur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée ? Vous dans qui elle eſt ſi aimable, vous ſuffiriez à me la rendre chère. Le ſtoïciſme ne nous a donné qu'un Épictète, & la philoſophie chrétienne forme des milliers d'Epictètes qui ne ſavent pas qu'ils le ſont, & dont la vertu eſt pouſſée juſqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous ſoutient ſur-tout dans le malheur, dans l'oppreſſion & dans l'abandonnement qui la ſuit, & c'eſt peut-être la ſeule conſolation que je doive implorer, après trente années de tribulations & de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'eſt pas ce reſpect véritable pour la religion chrétienne qui m'inſpira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces ſottiſes faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaiſent par le ſujet à une jeuneſſe effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après Sophocle, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le ſujet eſt la vertu qui triomphe des hommes & qui ſe ſoumet à Dieu. J'ai paſſé mon temps dans l'obſcurité à étudier un peu de phyſique, à raſſembler des mémoires pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, pour celle d'un ſiècle dans lequel l'eſprit humain s'eſt perfectionné. J'y travaille tous les jours, ſinon avec ſuccès, au moins avec une aſſiduité que m'inſpire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être, monſieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politeſſes qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même ſiècle dont j'écris l'hiſtoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un ſimple citoyen qui n'a pour lui que ſes études & ſon zèle.

Mes ſentimens véritables ſur ce qui peut regarder l'État & la religion, tout inutiles qu'ils ſont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de Fleuri. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de ſa vie, vingt lettres qui prouvent aſſez que le fond de mon cœur ne lui déplaiſait pas. Il a daigné faire paſſer juſqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raiſons ſeraient mon excuſe, ſi j'oſais demander dans la république des lettres la place de ce ſage miniſtre.

Le déſir de donner de juſtes louanges au père de la religion & de l'État, m'aurait peut-être fermé les yeux ſur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a ſoutenue, & quel eſt mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce ſerait ma réponſe aux accuſations cruelles que j'ai eſſuyées; ce ſerait une barrière contre elles, un hommage ſolennel rendu à des vérités que j'adore, & un gage de ma ſoumiſſion aux ſentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de ſon père (1).

(1) On verra ſans peine que cette lettre qui renferme une

A M. * * *.

A Paris, 4 d'avril.

. . . .

NOTRE Mérope n'eſt pas encore imprimée; je doute qu'elle réuſſiſſe à la lecture autant qu'à la repréſentation; ce n'eſt point moi qui ai fait la pièce, c'eſt mademoiſelle Duménil. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de ſuite ? Le public a pris un peu le change; il a mis ſur mon compte une partie du plaiſir extrême que lui ont fait les acteurs, & la ſéduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains; cette faveur populaire m'a un peu conſolé de la petite perſécution que j'ai eſſuyée de monſieur l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi & le public m'avaient déſigné pour avoir l'honneur de ſuccéder à M. le cardinal de Fleuri parmi les quarante; mais M. de Mirepoix n'a pas voulu, & il a enfin trouvé, après deux mois & demi, un évêque pour remplir la place qu'on me deſtinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, & de m'en tenir aux bontés du public; mais il y a encore quelque choſe de plus précieux que cette bienveillance, peut-être paſſagère, c'eſt l'amitié conſtante d'un cœur comme le vôtre.

eſpèce d'apologie, était deſtinée à être répandue & à ſervir de réponſe aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de Voltaire fût de l'académie françaiſe. *Note de l'éd. de Kehl.*

Les lettres ſont ici plus perſécutées que favoriſées. On vient de mettre à la baſtille l'abbé Langlet, pour avoir publié des mémoires déjà connus, qui ſervent de ſupplément à l'hiſtoire de M. de Thou; il a rendu un très-grand ſervice aux bons citoyens & aux amateurs des recherches ſur l'hiſtoire; il méritait des récompenſes, & on l'empriſonne à l'âge de ſoixante & huit ans.

Inſere nunc, Melibæe, piros, pone ordine vites.

Madame du Châtelet vous fait mille complimens; elle marie ſa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de Montenero, napolitain, au grand nez, au viſage maigre, à la poitrine enfoncée; il eſt ici, & va vous enlever une françaiſe aux joues rebondies. *Vale, & me ama.*

A Mlle. DUMÉNIL.

A la Haie, ce 4 juillet.

* LA divinité qui a eu les hommages de Paris, ſous le nom de Mérope, m'eſt toujours préſente à cent lieues de Paris, comme ſur les autels où elle s'eſt fait adorer. Je ne peux, mademoiſelle, réſiſter plus long-temps aux ſentimens qui m'ordonnent de vous écrire. Je regrette beaucoup plus le plaiſir de vous entendre que celui de voir jouer Jules-Céſar. Une pièce que vous ne pouvez embellir devient dès-lors pour moi d'un prix bien médiocre; mais l'intérêt véritable que je prends à tout ce qui regarde vos

camarades, &, j'oſe dire encore, l'intérêt des beaux-arts, me font voir avec beaucoup de douleur, la perſécution injuſte que cette tragédie eſſuie.

J'entends dire que M. de Crébillon fait des difficultés que perſonne ne devait attendre de lui.

Il prétend que Brutus ne doit pas aſſaſſiner Céſar, & aſſurément il a raiſon; on ne doit aſſaſſiner perſonne; mais il a fait autrefois boire ſur le théâtre le ſang d'un fils à ſon propre père; il a fait paraître Sémiramis amoureuſe de ſon fils, ſans donner ſeulement un remords à Sémiramis ni à Atrée; & les réviſeurs de ce temps-là ſouffrirent que ces pièces fuſſent jouées.

Il eſt vrai qu'ici Brutus laiſſe prévaloir l'amour de la patrie contre un tyran; mais il faut ſonger, ce me ſemble, que cet aſſaſſinat eſt déteſté à la fin de la pièce par les Romains même; que les derniers vers annoncent la vengeance de ce parricide, & qu'ainſi on n'a rien à ſe reprocher, puiſque ſi on ſe contentait de ſuivre l'hiſtoire à la lettre juſqu'à la mort de Céſar, & de ne pas blâmer l'action de Brutus, on n'aurait rien à ſe reprocher encore.

Il paraît donc que M. Crébillon doit ceſſer pour ſon honneur de faire des difficultés, & ne pas révolter le public contre lui. Plus il travaille à ſon Catilina, dans lequel il fait paraître le ſénat de Rome, plus il doit, me ſemble, prévenir les ſoupçons que forment trop de perſonnes, qu'il veut empêcher qu'on ne joue un ouvrage qui a un peu de rapport au ſien, & qui lui ôterait la fleur de la nouveauté. Il eſt au-deſſus de

là jaloufie, & il ne faut pas qu'il donne lieu de l'en foupçonner aux perfonnes qui le connaiffent moins que moi. Je fuis perfuadé que vous & vos amis, vous repréfenterez ces raifons, foit à M. de Marville, foit aux perfonnes qui peuvent avoir quelque crédit. Ne montrez point, je vous en prie, cette lettre, je vous le demande en grace; mais faites ufage des chofes qu'elle contient & des prières que je vous fais. Faites jouer Céfar, ma reine; jouez Thérèfe *(a)*, écrivez-moi chez madame du Châtelet, comptez que partout où je ferai, vous aurez fur moi un empire abfolu. Permettez que je faffe mes complimens à M. de Bremont, & comptez fur le tendre & refpectueux attachement de V.

(*a*) Nous foupçonnons que Voltaire, fous ce nom de *Thérèfe*, faifait allufion ici à fa comédie de la Prude, qui venait d'être repréfentée fur le théâtre d'Anet, pour madame la ducheffe du Maine. Voyez, tome IV de cette édition, page 219, le prologue qui précède cette comédie. Voltaire & madame du Châtelet y jouèrent, & cette dernière eft défignée dans le prologue fous le nom de *Thérèfe*. La pièce eut apparemment fur ce théâtre un de ces fuccès de fociété que l'auteur & l'actrice ne pouvaient manquer d'obtenir; & Voltaire, plus flatté qu'il ne devait l'être d'un pareil fuccès, fe fit illufion fur la faibleffe de l'ouvrage : mais les comédiens, éclairés par leur intérêt, ne furent pas tentés d'en rifquer la repréfentation. Ils crurent avec raifon que le public n'aurait pas la même indulgence que la fociété de madame du Maine.

A M. D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, 5 de juillet.

EH bien, mes adorables anges, ce petit hémiſphère eſt plus fou & plus malheureux que jamais; & moi ne ſuis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres ſur le Mein; & moi où vais-je (*a*)? où ſuis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Eſt-on devenu aſſez déterminément oſtrogoths pour ne pas jouer Jules-Céſar? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous diſant qu'il y a ici une comédie aſſez paſſable; Prin & Fierville en ſont les principaux acteurs. Il y a une Bercaville qui vaut mieux ſans comparaiſon que toutes les ſoubrettes qu'on a eſſayées, & qui eſt plus effrontée elle ſeule que toutes les autres enſemble. Les Anglais ſont encore plus effrontés pourtant, & prennent un terrible aſcendant

(*a*) Voltaire allait en ſecret remplir une miſſion diplomatique auprès du roi de Pruſſe, qui ne ſe doutait pas que Voltaire lui fût envoyé. Que réſulta-t-il de cette miſſion qui eût excité tant de jalouſie, ſi elle eût été connue? C'eſt qu'elle fut très-bien remplie malgré le préjugé qui ne permettait pas de croire qu'un homme de lettres pût ſe rendre utile au Gouvernement : préjugé qui n'exiſtait qu'en France, c'eſt-à-dire, à la cour où tant de ſots étaient intéreſſés à l'accréditer. Mais le miniſtre Amelot à qui Voltaire était obligé de rendre compte de ſa négociation, ayant été bientôt après diſgracié par une intrigue, le ſervice que Voltaire avait rendu fut complettement oublié.

ſur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement ; & les Hollandais, celui d'aſſiſtans derrière leurs maîtres. Peut-on ſe réjouir à Paris dans ce malheur général ! hélas ! il le faut bien ; & on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra ſerait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le ſerait-elle pas ?

Le roi de Pruſſe eſt réellement indigné des perſécutions que j'eſſuie ; il veut abſolument m'établir à Berlin ; j'ai ſacrifié ſa lettre à madame du Châtelet & à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de Pont-de-Veſle, baiſant toujours vos ailes avec un pur amour.

A M. AMELOT,

Miniſtre des affaires étrangères (a).

A la Haie, 2 d'auguſte.

MONSEIGNEUR,

Je dépêchai, le 21 du mois paſſé, un courier juſqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame Denis ma nièce, femme du commiſſaire des

(*a*) Nous conſervons ces lettres & quelques autres du même genre, parce qu'elles atteſtent qu'en plus d'une occaſion la cour crut avoir beſoin des talens de Voltaire, & qu'elle s'en ſervit utilement. La jalouſie eût armé contre lui tous les gens de lettres, s'ils s'étaient douté qu'on lui fît cet honneur. Cependant il n'en recueillit que des humiliations & des dégoûts. La cour ne l'avait employé qu'à regret, & s'en vengea non-ſeulement par l'oubli de ſes ſervices, mais par une odieuſe ingratitude qui le força enfin de s'expatrier.

guerres : dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de Maurepas ; &, sous l'enveloppe de M. de Maurepas, une lettre d'environ six pages que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cent mille florins à Amsterdam à trois & demi pour cent. Je concluais de-là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subsides, & j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très-secrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet ; & si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous ; & on veut vous servir sous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentimens du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-Chapelle, vers le 18 de ce mois.

AU MÊME.

Ce 3 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

Hier, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 14 à Berlin, & le 18 ou le 20 à Spa, & non plus à Aix-la-Chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondans lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts; & le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause & la sienne sont communes. Mais cet ami ne

peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correſpondans; & le roi de Pruſſe ne peut à préſent concevoir que des idées déſavantageuſes ſur tant de rapports.

Je ſuis obligé de vous dire que, dans ſa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs ſur la conduite paſſée; mais il paraît en ſentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très-perſuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui eſt arrivé. Il penſe à préſent que ſi ſa Majeſté envoyait ou faiſait croire qu'elle envoie un corps conſidérable vers la Meuſe, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande déſunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, & le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion ſur ces matières, j'en laiſſe le jugement ici à monſieur l'ambaſſadeur & à M. de la Ville, dont les lumières & l'expérience ſont trop ſupérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens & les miniſtres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne & me bornerai toujours à vous rendre un compte ſimple & fidèle.

Mais, comme il paraît néceſſaire que le roi de Pruſſe ait une opinion très-avantageuſe des forces & des réſolutions vigoureuſes de la France, j'oſe vous ſupplier de m'envoyer quelques couleurs avec leſquelles je puiſſe faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa; & je vous en prie d'autant

plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime & qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. Trévor m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

AU MÊME.

A la Haie, ce 16 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu les ordres & les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre, j'aie l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de Podewils prépare exprès un mémoire très-long, & de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi 20 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, & que cette affaire soit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Prusse est bien loin d'entrer dans les mesures de la

république & des Anglais, & qu'il eſt capable de les braver.

Le moment ſerait bien favorable pour agir auprès de ſa Majeſté pruſſienne; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme abſolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir; & ſi le roi de Pruſſe, contre toute attente, était encore en Siléſie, j'irais lui faire ma cour à Breſlaw.

Le premier uſage que j'ai fait de vos inſtructions, a été de dire en confidence à l'envoyé de Pruſſe, que je ſavais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Pruſſe comme ſon plus cruel ennemi. Il l'a mandé à ſa cour dans le moment, ſans me nommer, & il a accompagné ce diſcours de tout ce qui peut exciter le plus le roi ſon maître à ſe lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occaſion du départ de M. le marquis de Fénélon, pour faire valoir adroitement la vigueur du miniſtère français, les reſſources de l'État, le courage de la nation. Je ſuis même convenu avec lui des termes.

Il m'a aſſuré encore que le premier deſſein du roi ſon maître avait été d'aſſembler à Magdebourg une armée de neutralité; mais qu'il en avait été détourné par nos diſgraces arrivées coup ſur coup en Bavière, & auſſi par la politique circonſpecte & même timide du comte de Podewils, oncle du miniſtre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence ſur l'eſprit de ſa Majeſté pruſſienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'eſt bien dommage que ce jeune homme plein d'eſprit, qui plaît beaucoup au roi & au miniſtre ſon oncle, ne voie point le roi de Pruſſe à Spa, comme je l'eſpérais. J'oſe vous aſſurer, monſeigneur, qu'il n'y a perſonne qui ait à préſent le cœur plus français, & qui pût mieux vous ſeconder dans vos vues.

Cependant, je ſuis très-loin de perdre l'eſpérance; je vois même que de jour en jour le roi de Pruſſe ſe met dans la néceſſité de n'avoir d'autre allié que ſa Majeſté. J'apprends, par les lettres du miniſtre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuſe toujours, ſous différens prétextes, d'accéder au traité défenſif de la Ruſſie & de l'Angleterre.

Permettez-moi, monſeigneur, de vous rappeler, à cette occaſion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Ruſſie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre & la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du réſident Swart, que le miniſtère ruſſe paraît entièrement autrichien.

Voilà, monſeigneur, tout ce qui eſt venu à ma connaiſſance. Les démarches récentes du roi de Pruſſe auprès des États généraux pour la paix de l'Empire, la hardieſſe qu'il a de les mécontenter & de les braver, ſa froideur avec les Anglais, ſes longueurs avec les Ruſſes, & plus que tout cela ſon intérêt viſible, font eſpérer qu'on pourra le porter à quelque réſolution éclatante & digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidèle de tout ce que j'aurai apperçu à ſa cour, ſans oſer vous promettre qu'on puiſſe jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

J'aurai des lettres de recommandation de M. Trévor pour milord Hindfort, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, & de tourner à votre avantage l'heureufe obfcurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par-tout avec affez de familiarité.

Comme il a été néceffaire que j'écriviffe quelquefois ici en chiffres, & que je confultaffe M. le marquis de Fénélon & M. de la Ville, il pourra arriver que je fois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de Valori, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réferve convenable aux intérêts préfens.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun fuccès, mais foyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont fa majefté pruffienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai confeil de l'occafion & de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un efprit tel que le vôtre, & la protection d'un miniftre tel que vous.

A l'égard de M. Van-Haren, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire & les ambaffades. Il voulait aller en Turquie; c'eft de-là que j'ai pris occafion de lui repréfenter qu'il trouverait plus d'amis & d'approbateurs à Paris qu'à Conftantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire ufage en cas que les yeux des Hollandais commençaffent à s'ouvrir fur la ridicule injuftice d'attaquer la France, fous prétexte d'un fecours qu'ils ont refufé à la reine d'Hongrie quand elle en avait

befoin, & qu'ils lui donnent quand elle peut s'en paffer. En ce cas, Van-Haren pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a confacrés à la difcorde, l'efpérance d'être nommé ambaffadeur en France, malgré l'ufage qui l'en exclut comme frifon, pourrait le flatter & le déterminer à fervir la caufe de la juftice & de la raifon.

AU MÊME.

A la Haie, ce 17 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

Heureufement, le courier n'eft pas encore parti. Je profite de cet inftant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courier du roi de Pruffe à fon miniftre, avec une lettre portant en fubftance qu'il regarde comme une violation du droit des fouverains, & *comme une marque de mépris pour fa perfonne*, le paffage des troupes hollandaifes par fon territoire, fans lui en avoir demandé, à lui expreffément, la permiffion. Il ordonne à fon miniftre, le jeune comte de Podewils, de prendre cette affaire avec hauteur, & d'exiger une fatisfaction authentique. De plus, il ordonne à fon miniftre de partir, & de venir recevoir fes ordres à Berlin, après avoir fait fes plaintes & demandé réparation. Il lui ordonne en même temps de ne partir qu'après avoir laiffé à la Haie un fecrétaire, & l'avoir inftruit du courant des affaires. La lettre eft datée de Glatz. Le voyage du miniftre à Berlin

Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire qui est actuellement à Spa, & auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, & que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, & cela même malgré la permission que les États devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, & j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux États généraux. Plus il aura tardé à éclater, & plus tard la réconciliation se fera, & plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au reste, je partirai pour Berlin avec ce ministre, & vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions.

AU MÊME.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous mande M. de Valori, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom & de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme (1) qui servait de prétexte, & je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets & dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, & qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'Alcine où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, & je préfère sur-tout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

(1) Boyer, ancien évêque de Mirepoix.

Daignez me conserver ces bontés, & ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de Maurepas. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel Mentzel n'ait ma lettre.

AU MÊME.

Ce 3 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

En revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours après le départ de sa Majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, & qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de Noailles, au sujet de l'électeur de Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, & il se pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi à l'électeur de Mayence, seulement pour entamer une négociation, & pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; & c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine d'Hongrie contre la France. Êtes-vous toujours dans cette idée, me répondit-il? je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche.

Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant ſur l'épaule ; & vous ſentez bien que quand un roi jure deux fois ſur ſon honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta : Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie, on l'eût acceptée à genoux ; & il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, ſi je voulais envoyer ſeulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Enſuite il me dit qu'il allait voir à Anſpach ce qu'on pourrait faire pour la cauſe commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, & qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe & de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareith, ſon beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands deſſeins & même de grands ſuccès.

Ces ſuccès ſe bornèrent à des promeſſes vagues du margrave d'Anſpach, de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand ſa Majeſté pruſſienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne ſe trouva point à Anſpach, & même n'envoya pas s'excuſer. Le roi de Pruſſe alla voir l'armée de l'empereur, & n'entama rien d'eſſentiel avec le général Sékendorff.

Tandis qu'il faiſait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires préſentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'eſt un jeune prince plein de bonté & de courage, qui aime les Français, & qui hait la maiſon d'Autriche. Il voyait aſſez que le roi de Pruſſe n'était point du tout dans l'intention de rien riſquer & d'envoyer une armée

de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en ſubſtance, que s'il pouvait diſpoſer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, ſon beau-frère, ſeulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en ſubſide de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, & que toute cette armée, ſous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de ſe rallier; & que le roi de Pruſſe engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave & ſon miniſtre approuvèrent ce projet & l'embraſsèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg & de Bamberg, de qui la tête eſt, dit-on, très-affaiblie; & le miniſtre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les miniſtres de cet évêque.

Le roi de Pruſſe, à ſon retour à Bareith, ne parla pas de la moindre affaire à ſon beau-frère, & l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraiſſant vouloir retenir de force à Berlin le duc de Virtemberg, ſous prétexte que madame la ducheſſe de Virtemberg, ſa mère, voulait faire élever ſon fils à Vienne.

Irriter ainſi le duc de Virtemberg, & déſeſpérer ſa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe, & de réunir tant de princes. La

ducheſſe de Virtemberg, qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Pruſſe, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Pruſſe veut-il être un tyran? veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfans, & donné deux régimens, me forcer à demander juſtice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'eſt dans ſes États que je veux qu'il ſoit élevé auprès de moi. Le roi de Pruſſe me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous ſavez ſi j'aime la France, & ſi mon deſſein n'eſt pas d'y aller paſſer le reſte de mes jours, quand mon fils ſera majeur.

Enfin, la querelle fut appaiſée. Le roi de Pruſſe me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils ſi on le voulait abſolument; mais qu'il ſe flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à reſter auprès de lui.

Sa majeſté pruſſienne partit enſuite pour Leipſick & pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous ſavez quelles propoſitions il vous fait; mais toutes ſes converſations & celles d'un de ſes miniſtres, qui me parle aſſez librement, me font voir évidemment qu'il ne ſe mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne & anglaiſe preſque détruite.

Il faudrait du temps, de l'adreſſe & beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réuſſir, cet hiver, le projet d'aſſembler une armée de neutralité.

Le roi de Pruſſe veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera ſécurité & profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère; mais il me parle toujours du roi de France avec une eſtime reſpectueuſe; & j'ai de ſa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de ſa majeſté lui a fait beaucoup d'impreſſion.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous & monſieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carroſſe, & m'en retourner, ayant dépenſé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

AU MÊME.

A Berlin, ce 8 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

Dans le dernier entretien particulier que j'eus avec ſa Majeſté pruſſienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a ſix ſemaines, en Hollande, dans lequel on propoſait des moyens de pacifier l'Empire, en ſéculariſant des principautés eccléſiaſtiques en faveur de l'empereur & de la reine d'Hongrie, ſuivant l'exemple qu'on en donna, le ſiècle paſſé, à la paix de Veſtphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le ſuccès d'un tel projet; que c'était rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar; que l'Égliſe ne

devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains; & que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, & qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Église. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, & ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être, si l'empereur lui faisait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, & pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se déterminerait à se déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France se mêlât de cette sécularisation, ni qu'il fasse aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voie très-peu de péril & beaucoup d'utilité.

Il me dit que dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de sa faveur.

A U M Ê M E.

27 de novembre.

MONSEIGNEUR,

En arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités, dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Postdam à Berlin, & même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très-sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 de septembre, qui commence ainsi: « Vous me dites » tant de bien de la France & de son roi, qu'il serait » à souhaiter, &c. & qu'un roi digne de cette nation, » qui la gouverne sagement, peut lui rendre aisément » son ancienne splendeur. Personne de tous les sou- » verains de l'Europe ne sera jamais moins jaloux que » moi de ses succès ».

J'ai conservé cette lettre, & lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de sa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés; mais lorsqu'il fut prêt à partir pour la Franconie, on lui manda, de plus d'un endroit, que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors altéré, & peut-être écrivit-il à M. Chambrier quelque chose de ses soupçons.

D'autres perſonnes charitables écrivirent à M. de Valori que j'étais chargé, à ſon préjudice, d'une négociation ſecrète, & je me vis expoſé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus aſſez heureux pour diſſiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu ſeulement me recommander en général de cultiver par mes diſcours, autant qu'il ſerait en moi, les ſentimens de l'eſtime réciproque, & l'intelligence qui ſubſiſte entre les deux monarques. Je dis à M. de Valori que je ne ſerais que ſon ſecrétaire, & que je ne profiterais des bontés dont le roi de Pruſſe m'honore, que pour faire valoir ce miniſtre; c'eſt en effet à quoi je travaillai. L'un & l'autre me parurent ſatisfaits; & ſa Majeſté pruſſienne me mena en Franconie avec des diſtinctions flatteuſes.

Immédiatement avant ce voyage, le miniſtre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la triſte ſituation de ſon maître. Je lui conſeillai d'engager ſa Majeſté impériale à écrire de ſa main une lettre touchante au roi de Pruſſe. Ce miniſtre détermina l'empereur à cette démarche, & l'empereur envoya la lettre par M. de Sékendorff. Vous ſavez que le roi de Pruſſe m'a dit depuis, qu'il y avait fait une réponſe dont l'empereur doit être très ſatisfait. Vous ſavez qu'à ſon retour de Franconie à Berlin, il fit propoſer, par M. de Podewils, à M. de Valori, de vous envoyer un courier, pour ſavoir quelles meſures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me diſait, de ces meſures, me paraiſſait ſi vague; il paraiſſait ſi peu déterminé, que j'oſai prier M. de

Valori de ne pas envoyer un courier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de Valori au secrétaire d'État, étonna beaucoup le roi, & lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse eu une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière, & que tout ce que je lui disais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser, à mon départ, me fit quelques petits présens, à son ordinaire, & exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison, dont M. de Valori & moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de Chambrier, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunsvick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régimens que les Hollandais voulaient négocier dans ses États. Il m'assura que lui & beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse, & que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque. Il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, sans les consulter, admis à la dictature le mémoire présenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie ; qu'il souhaitait que le

collége des princes pût s'adresser à sa Majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits, & que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa Majesté impériale.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs, que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jetter entre les bras de la cour de Vienne, & à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse, & mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie, & la hauteur du grand-duc, & que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je, monseigneur, vous soumettre une idée qu'un zèle, peut-être fort mal éclairé, me suggère ? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Virtemberg, à Anspach, à Brunsvick, à Bareith, à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée, qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes ? On saurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse; & s'il abandonnait la cause commune, ne pourriez-vous pas, à ses dépens, faire la paix avec la reine

d'Hongrie ? Vous ne manquerez de ressources, ni pour négocier, ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui sont les très-humbles serviteurs de votre raison supérieure.

A M. DE LA MARTINIÈRE,

Auteur du Dictionnaire Géographique.

A Paris, ce 3 de janvier.

J'AI attendu le temps des étrennes, monsieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifieraient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre histoire de Puffendorf, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes, est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris-pommelés, avec un beau brevet de pension dans les bourses de la portière; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier; & si je pense en prince, mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres (*a*) : ayez la bonté de les accepter, monsieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime.

Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à monsieur l'ambassadeur & à madame l'ambassadrice d'Espagne, à monsieur & madame

(*a*) Voltaire était le seul homme de lettres qui pût donner de pareilles étrennes.

de Fogliani, & à tous ceux qui daignent se souvenir de moi ?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai, il y a quelques années, à monsieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaise, que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de Saint-Gilles, à la première occasion; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart-d'heure de sa vue & de sa conversation à tous les vers, à toute la prose de ce monde. Adieu, monsieur; je suis, pour toute ma vie, avec la plus tendre estime,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.

A M. PALLU,

Intendant de Lyon, en faveur d'un juif.

Le 20 février.

BÉNI soit, monsieur, l'ancien Testament, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. L'un des descendans de Jacob, honnête frippier, comme tous ces messieurs, en attendant le messie très-fermement, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin.

Les gens du premier métier de S. Matthieu, qui

fouillent les juifs & les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *amen* aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse vit Dieu; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien & éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux Salomon pour les trois cents sunamites.

A M. CLÉMENT, *de Dreux.*

A Cirey en Champagne, ce 11 juillet.

* J'AI reçu, monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, le joli conte, ou plutôt le conte joliment écrit, dont vous avez bien voulu me faire part. J'aurais répondu plutôt à cette marque aimable de votre souvenir, si ma très-mauvaise santé & mes travaux de commande qui l'affaiblissent encore, m'en avaient laissé le loisir.

Vous avez échauffé la glace
Qui me gelait dans les écrits
De ce trop renommé Bocace;
Et vous mettez toute la grace
De votre brillant coloris
Sur son vieux tableau qui s'efface.

Sans vous je n'aurais point aimé
Enfalde & fa forcellerie ;
L'enchantereffe poéfie
Dont votre conte eft animé,
Eft la véritable magie,
Et la feule qui m'ait charmé.

Conſervez-moi, monſieur, une amitié qui m'eſt d'autant plus précieuſe, que je la dois au commerce des muſes.

Je ſuis, &c.

A M. DUCLOS.

2 janvier.

. . . .
. . . .

J'EN ai déjà lu cent cinquante pages (1), mais il faut ſortir pour ſouper : je m'arrête à ces mots.

Ce brave Huniade Corvin, ſurnommé la terreur des Turcs, avait été le défenſeur de la Hongrie, dont Ladiſlas n'avait été que le roi.

Courage, il n'appartient qu'aux philoſophes d'écrire l'hiſtoire. En vous remerciant bien tendrement, monſieur, d'un préſent qui m'eſt bien cher, & qui me le ſerait quand même vous ne me le ſeriez pas. Je paſſe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous eſtime, & à quel point je vous ſuis obligé ; & je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonſoir, Salluſte (*a*).

(1) *Hiſtoire de Louis XI.*

(*a*) Duclos ne pouvait être Salluſte que dans un compliment.

A

A M. D'ARGENSON.

8 février.

Je vous renvoie, monſeigneur, le manuſcrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine, s'il prononce, ſans reſpirer, ſes périodes. C'eſt un peu ſe moquer du monde que de dire que ce duc co-régent (1) n'aurait pas où repoſer ſon chef, s'il devenait veuf; il aurait l'adminiſtration des pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, juſqu'à la majorité de l'archiduc, qui ſerait bientôt roi des Romains. Je ſuis sûr que vous direz de meilleures raiſons aux électeurs.

Je ſuis bien fâché contre la princeſſe de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert & Seignelay que je ne le ſuis par vous. Si j'avais autant de mérite que de ſenſibilité, je ſerais en belle paſſe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant preſque jamais, & cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'hiſtoriographe; &, au lieu de la penſion attachée à cette hiſtoriographerie, je ne demande qu'un rétabliſſement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeſte, & M. Orri en juge de même. Il conſent à toutes ces guenilles (*a*).

(1) Le grand duc de Toſcane, depuis empereur ſous le nom de François I, père de Joſeph II.

(*a*) Ce que Voltaire appelle avec raiſon des guenilles, ces

Daignez achever votre ouvrage, monſeigneur, & vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier inceſſamment, & de vous renouveler mes très-tendres reſpects & ma vive reconnaiſſance.

AU MÊME.

A Paris, ce 5 mai.

EH bien, il faudra donc vous laiſſer partir ſans avoir la conſolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, & que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de ſcrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de Canillac. Je vous avertis que je ſuis très-bien avec le pape (*a*), & que M. l'abbé de Canillac fera ſa cour en diſant au ſaint-père que je lis ſes ouvrages, & que je ſuis au rang de ſes admirateurs comme de ſes brebis.

Chargez-vous, je vous en ſupplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je ſerai un petit favori de Rome, ſans que nos cardinaux y aient contribué.

bagatelles enviées cependant, parce qu'elles paraiſſaient des ſignes de faveur, furent la récompenſe de la princeſſe de Navarre.

(*a*) Voltaire avait dédié au pape ce même Mahomet, dont la repréſentation, ſous prétexte d'impiété, avait été défendue par le Parlement. La dédicace avait été bien reçue : la plaiſanterie ne pouvait être meilleure; mais il fallait qu'elle eût tout ſon éclat, & qu'elle fût conſtatée par un bref & des médailles du pape. M. d'Argenſon vint à l'appui de la plaiſanterie, & Voltaire obtint de Benoît XIV tout ce qu'il deſirait.

Que dites-vous, monseigneur, de la princesse royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockolm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grace à vous demander pour ce pays du Nord; c'est de permettre que je vous adresse en Flandres un paquet pour M. d'Allion. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, & des flagorneries pour la czarine.

Adieu, monseigneur; je vous souhaite de la santé & la paix; & je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

Lettre du roi à la Czarine, pour le projet de paix.

(*Minutée par M. de Voltaire*) (*a*).

Le dessein magnanime que votre Majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, & touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remercîmens, & j'en dois d'autant plus à votre Majesté que je vois mes desirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, madame, que je n'ai jamais eu les

(*a*) M. d'Argenson, comme on le voit, mettait à profit l'amitié de Voltaire. Les gens de lettres ignoraient ces particularités. Quelques-uns d'eux auraient eu la sottise d'en être jaloux; & la haine secrète qu'on portait, moins à sa personne qu'à sa gloire, en eût redoublé.

armes à la main que dans des vues de paix, & mes ſuccès n'ont ſervi qu'à fortifier ces ſentimens que les revers ſeuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la ſouveraine à qui je devais le plus d'eſtime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aſpirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs ſujets; vous ferez celle des rois & de leurs peuples. Les vôtres, madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, ſentiront augmenter, s'il ſe peut, leur vénération pour leur ſouveraine, & votre règne en ſera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos États.

Non-ſeulement, madame, j'accepte, avec une vive reconnaiſſance, cette médiation glorieuſe, mais plus la guerre eſt heureuſe pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime, & dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conſervation du ſang qu'ils ſont toujours prêts à répandre pour ma cauſe.

Commencez & achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, madame, aux ſimples propoſitions dictées par votre ame généreuſe; applaniſſez tous les obſtacles, & ſoyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, ſans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le reſpect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empreſſement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puiſſe obtenir, & le ſeul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne ſentira mieux que moi le prix que votre perſonne y ajoute, ni quel eſt le bonheur de vous devoir ce que tous les ſouverains doivent déſirer le plus.

AU MÊME.

A la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13, à onze heures du soir.

Ah, le bel emploi pour votre historien ! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

AU MÊME.

20 mai, au soir.

Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre telle que madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, & j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (1) que le roi à la remporter. M. Bayard de Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

(1) Le poëme de Fontenoi.

AU MÊME.

Ce 26 mai.

Tenez, monſeigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en paſſant la journée à chercher des anecdotes, & la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu juſtice; & on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du ſaint-père; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de miniſtère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cu à terre. Le fait eſt qu'à Rome, comme ailleurs, on eſt jaloux de ſa beſace.

Je me recommande à Dieu & à vous, & j'attendrai les bénédictions paternelles ſans me remuer.

Le roi eſt-il content de ma petite drôlerie?

Je ſuis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. Permettez, monſeigneur, que tout cela ſoit ſous vos auſpices, & que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers: ce ſont des réponſes aux gazetiers & aux journaliſtes de Hollande.

AU MÊME.

A Paris, le 29 mai.

MALGRÉ l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monſeigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de ſa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monſieur votre fils à Paris; point du tout, il inſtrumente avec vous. A-t-il vu la bataille? il ſe ſerait mis avec ſon couſin à la tête des moutons de Berri. Je le ſupplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample & la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne ſais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, ſuivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques-unes ſous votre couvert, aux Valori, aux Onillon, aux La Ville, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger ſi nous avions été battus.

J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, & je le remercie de ſes bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan & le cardinal Aquaviva ne ſoient fâchés qu'on leur ſouffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, & je vous ſupplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec ſa très-grande prudence.

Adieu, monſeigneur; triomphez & revenez avec le rameau d'olivier.

A M. DE MONCRIF, *à Verſailles.*

A Paris, ce 16 juin.

Je n'avais, mon cher ſylphe (*a*), ſupplié madame de Luines de préſenter ma rapſodie à la reine que parce qu'il paraiſſait fort brutal d'en laiſſer paraître tant d'éditions ſans lui en faire un petit hommage ; mais je vous prie de lui dire très-ſérieuſement que je lui demande pardon d'avoir mis à ſes pieds une pauvre eſquiſſe que je n'avais jamais oſé donner au roi.

Enfin ſa Majeſté ayant bien voulu que je lui dédiaſſe ſa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encenſoir un peu plus propre, & le voici que je vous préſente. C'eſt à préſent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la mauſſaderie de notre ami le poète Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai ſi juſtement célébrés ſoit fort content que cet honnête homme ait dit, en ſtyle d'huiſſier priſeur, que j'ai *adjugé* les lauriers ſelon mon caprice ; mais c'eſt une des moindres peccadilles de monſieur le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable ſylphe, cet animal-là eſt un vilain gnome. Il a fait une petite ſatyre dans laquelle il dit de moi :

Il a loué depuis Noailles
Juſqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Verſailles.

On débite cettte infamie avec les noms de

(*a*) Sylphe, à cauſe du ballet de Zélindor, le premier ſylphe qu'on eût vu à l'Opéra.

MM. d'Argenſon, Caſtelmoron & d'Aubeterre en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce miſérable (*a*). Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ſes pieds. Je vous ſupplie inſtamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

A M. D'ARGENSON.

Le 17 d'auguſte.

J'AI envie de ne point jouir du bénéfice d'hiſtoriographe ſans le deſſervir. Voici une belle occaſion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais français qui inondent l'Allemagne d'écrits ſcandaleux, qui déguiſent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs ſatyres continuelles, aigriſſent tellement les eſprits, qu'il eſt néceſſaire d'oppoſer à tous ces menſonges la vérité repréſentée avec cette ſimplicité & cette force qui triomphe tôt ou tard de l'impoſture. Mon idée ne ſerait pas que vous demandaſſiez pour moi la permiſſion d'écrire les campagnes du roi : peut-être ſa modeſtie en ſerait alarmée; & d'ailleurs je préſume que cette permiſſion eſt attachée à mon brevet; mais j'imagine que ſi vous diſiez au roi que les impoſtures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées (*b*), que je

(*a*) Ce premier mouvement de Voltaire était une mauvaiſe penſée.

(*b*) Voltaire, comme le prouvent la plupart de ces lettres,

travaille à écrire ses campagnes, & qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux & sous votre protection; enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, & je me procurerai une occupation qui me plaira & qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de me vouloir bien recommander à M. d'Allion? Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; & puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde & le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

AU MÊME.

Du 29, *mardi matin.*

VOICI, monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier: je me suis pressé, parce que j'aime à vous servir, & que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues: il ne faut point trop de menaces. M. de Louvois irritait par ses paroles: il faut adoucir les esprits par la douceur, & les soumettre par les armes.

commençait à prendre un peu trop de goût aux faveurs de la cour. Il se rappelait ces momens d'ivresse, peu dignes d'un philosophe, quand il a dit:

Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces syrènes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous serez à Paris, & vous corrigerez mon thème, mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentimens qui m'attachent à vous.

Représentations aux États-généraux de Hollande. (*Minutées par M. de Voltaire*).

Septembre.

HAUTS & puissans Seigneurs, je suis chargé expressément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles représentations que je soumets encore, s'il en est temps, à votre sagesse & à votre équité (1).

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante & généreuse, ainsi que la vôtre, à laquelle quelques-uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet était juste; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; & le peuple répondit d'une commune voix, qu'il ne voulait pas même le connaître.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai, est précisément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne serait point utile pour vous, & serait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés, qui seuls mettent un frein aux sévérités de la guerre? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui voudra jamais

(1) Les États-généraux avaient résolu d'envoyer au roi d'Angleterre & contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai & de Dendermonde, avaient fait le serment de ne servir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*, &c. (Voyez le siècle de Louis XV, chapitre XXIV, *malheurs du prince Édouard*). *Note de l'éd. de Khell.*

laiſſer ſortir une garniſon ſous le ſerment de ne point porter les armes, ſi ces ſermens peuvent être violés ſous le moindre prétexte ?

Conſidérez, hauts & puiſſans Seigneurs, quels triſtes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république auſſi ſage & auſſi humaine les préviendra, ſans doute, & ne briſera point ces liens qui laiſſent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez enviſagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promeſſe *de ne pas ſervir, même dans les places les plus reculées.* Ces termes ſeuls, & dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laiſſer peut-être encore à la garniſon de Tournai la liberté de ſervir d'autres puiſſances, ſi on voulait oublier l'eſprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque ſorte à la lettre.

Mais vous vous ſouvenez des expreſſions claires qui précèdent. Vous ſavez qu'il eſt dit que la garniſon « doit être » dix-huit mois ſans porter les armes, ſans paſſer à aucun » ſervice étranger, ſans faire, durant ce temps, aucun ſer- » vice militaire, de quelque nature qu'il puiſſe être ».

Vous ſentez que nulle interprétation ne peut altérer un ſens ſi précis, & vous ſentez encore mieux que des conditions ſi manifeſtes ſont en effet l'expreſſion de la volonté déterminée du roi mon maître, à laquelle la garniſon de Tournai s'eſt ſoumiſe ſans aucune reſtriction. Il a bien voulu, à ce prix ſeul, la laiſſer ſortir avec honneur, pour vous donner une marque de ſa bienveillance & de ſon eſtime. Il ſe flatte encore que vous n'altérerez point de tels ſentimens, en détruiſant, par une interprétation forcée, les effets de ſa généroſité.

Il n'eſt permis à la garniſon de Tournai de ſervir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis ſa capitulation.

Le roi mon maître atteſte toutes les nations déſintéreſſées ; & s'il y en a une ſeule qui puiſſe admettre le moindre

ſubterfuge à ces mots, *aucun ſervice militaire, de quelque nature qu'il puiſſe être*, il eſt prêt à oublier tous ſes droits.

Mais une nation auſſi éclairée & auſſi équitable n'a beſoin de conſulter qu'elle-même. Vous manqueriez, ſans doute, au droit des gens & au roi mon maître; & il eſpère encore que les ſéductions de ſes ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il eſt de l'intérêt de toutes les nations de reſpecter.

Vous ne ſouffrirez pas que ceux qui ſont jaloux de votre heureuſe ſituation, vous entraînent dans une guerre contraire à la ſageſſe de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a ſi long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne ſe bornent pas à exiger de vous un ſecours dont ils n'ont pas en effet beſoin, & que les lois ſacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le ſavez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagemens pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations deſirent, & qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une eſtime & une affection ſi conſtantes, ne peut croire encore que vos hautes puiſſances, ſi renommées pour leur juſtice, immolent la juſtice même, pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux & des ſiens.

A M. D'ARGENTAL.

À Fontainebleau, ce 5 octobre.

VRAIMENT les graces céleſtes ne peuvent trop ſe répandre, & la lettre du ſaint-père eſt faite pour être publique (1). Il eſt bon, mon reſpectable ami, que

(1) Lettre de Benoît XIV, au ſujet de la tragédie de Mahomet.

les perſécuteurs des gens de bien ſachent que je ſuis couvert contre eux de l'étole du vicaire de Dieu. Je me ſuis rencontré avec vous dans ma réponſe, car je lui dis que je n'ai jamais cru ſi fermement à ſon infaillibilité.

Je reſterai ici juſqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes ſur les campagnes du roi, & que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec paſſion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. & madame d'Argental ſeront toujours les juges de mes penſées & les maîtres de mon cœur.

Bonſoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'eſt ainſi que doit parler votre ſaint ſerviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il ſerait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, & d'être ſauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je ſouffre toujours, & je ne vous vois pas aſſez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les ſaints, au nombre deſquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur Dieu créateur!

AU CARDINAL QUIRINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, monſeigneur, vous écrire dans plus d'une langue, ſi on voulait mériter votre correſpondance; je me ſers de la françaiſe que vous parlez ſi

bien, pour remercier votre Éminence de ſa belle proſe & de ſes vers charmans. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquiſe du Châtelet, qui entend Virgile & vous, auſſi bien que Newton; nous lûmes enſemble votre excellente préface & la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai:

Sic veneranda ſuis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque ſurgit adhuc,
Non jam Marte ferox, diriſque ſuperba triumphis,
Plus mulcere orbem quam domuiſſe ſuis.

La fièvre & les incommodités cruelles qui m'accablent, ne m'ont pas permis d'aller plus loin, & m'empêchent actuellement de dire à votre Éminence tout ce qu'elle m'inſpire. Elle me cauſe bien du chagrin en me comblant de ſes faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les Platon, qui allaient voir leurs maîtres en Égypte; mais ces Platon avaient de la ſanté, & je n'en ai point.

Permettez-moi, monſeigneur, de vous envoyer une diſſertation que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je ſerai un peu rétabli, je lui ferai adreſſer cet hommage, ſous l'enveloppe de M. le cardinal Valenti, ſi vous le trouvez bon; car les diſſertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce ſera le troc de Sarpedon; vous me donnez de l'or, & je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps

que tout homme qui cherche à enrichir ſon ame, trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne ſent tout le prix d'un tel commerce.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

A M. DE VAUVENARGUES,

CAPITAINE AU RÉGIMENT DU ROI,

Sur un Éloge funèbre d'un officier, composé à Prague.

L'ÉTAT où vous m'apprenez que ſont vos yeux, a tiré, monſieur, des larmes des miens; & l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'eſt que trop vrai en général. Vous en exceptez ſans doute l'amitié. C'eſt elle qui vous a inſpiré, & qui a rempli votre ame de ces ſentimens qui condamnent le genre humain; plus les hommes ſont méchans, plus la vertu eſt précieuſe, & l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle eſt la première de nos conſolations. Voilà la première oraiſon funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres ſont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il eſt bien difficile que ce genre d'écrire ſe garantiſſe de ce défaut; qui parle long-temps parle trop ſans doute. Je ne connais aucun diſcours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a ſon endroit faible;

quelle

quelle tragédie eſt ſans rempliſſage, quelle ode ſans ſtrophes inutiles? Mais quand le bon domine, il faut être ſatisfait; d'ailleurs, ce n'eſt pas pour le public que vous avez écrit, c'eſt pour vous, c'eſt pour le ſoulagement de votre cœur; le mien eſt pénétré de l'état où vous êtes. Puiſſent les belles-lettres vous conſoler! elles ſont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en ſert comme d'un organe de la renommée, elles ſe vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte aſſez pur; elles nous ſuſcitent des ennemis qui nous perſécutent juſqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je ſais bien que les Zoïle ſont déteſtés, qu'ils ſont mépriſés de toute la terre, & c'eſt-là préciſément ce qui les rend dangereux. On ſe trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur & l'éloquence ont inſpiré à un jeune officier (*a*): & qui ne

(*a*) Ce jeune homme qui donnait de ſi belles eſpérances, fut enlevé à ſes amis par une mort prématurée. On trouve à cette occaſion, dans un volume de l'édition de Khell, la note ſuivante qui nous a paru curieuſe.

« Dans le temps de la mort de M. de Vauvenargues, les Jéſuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens de tous les hommes qui avaient quelque célébrité; & s'ils parvenaient à en extorquer quelque déclaration, ou à réveiller dans leur ame affaiblie les horreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces pères ſe préſente chez M. de Vauvenargues

ſerait étonné de voir le génie de M. Boſſuet à Prague! Adieu, monſieur; ſoyez heureux, ſi les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je ſuis avec les ſentimens les plus tendres, &c.

mourant. Qui vous a envoyé ici, dit le philoſophe? Je viens de la part de DIEU, répondit le Jéſuite. Vauvenargues le chaſſa, puis ſe tournant vers ſes amis :

Cet eſclave eſt venu ;
Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu.

L'ouvrage de M. de Vauvenargues, imprimé après ſa mort, eſt intitulé : *Introduction à la connaiſſance de l'eſprit humain.*

Les Éditeurs, pour faire paſſer les maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une méditation & une pièce trouvées dans les papiers de l'auteur, qui, dans une diſpute ſur Boſſuet avec ſes amis, avait ſoutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majeſté & avec enthouſiaſme ſans y croire. On le défia de le prouver, & c'eſt pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ſon livre.

A M. CLÉMENT, *de Dreux*,

A Paris.

VERS de M. Clément, de Dreux, à l'occasion d'un envoi de lentilles fait à madame du Châtelet & à M. de Voltaire, par madame la baronne du Goulet, qui avait remarqué, chez madame la duchesse du Maine, le goût qu'ils avaient pour ce genre de légumes.

* FRUIT cultivé dans un lieu solitaire,
Connaissez tout votre bonheur :
Du Châtelet chérit votre saveur,
Et vous serez l'aliment de Voltaire.
Soyez celui de mon ambition ;
Les demi-dieux qui vous trouvent si bon,
Vont vous mêler à l'ambroisie
Dont les nourrit le divin Apollon.
Vous n'avez eu jusqu'ici nul renom,
Aucun pouvoir sur le génie ;
Puissiez-vous en avoir sur l'inclination,
Et de deux cœurs dont mon ame est remplie,
M'assurer la possession (*a*).

(*a*) Cette petite pièce évidemment commandée par les circonstances, & dont le sujet ne permettait guère un style plus soigné, pourrait faire prendre à quelques lecteurs difficiles une idée peu favorable du talent poétique de l'auteur. Ces critiques dédaigneux ne se doutent pas que, dans une lettre sans prétention, il échappe aux meilleurs esprits des vers qui ne coûtent que la peine de les écrire, & qui déplairaient, s'ils étaient plus travaillés, précisément parce

Réponſe de M. de Voltaire.

On voit ſans peine à vos rimes gentilles,
Dont vous ornez ce ſalutaire don,
Que dans vos champs les lauriers d'Apollon
Sont cultivés ainſi que vos lentilles.
Si, dans ſon temps, ce gourmand d'Éſaü,
Pour un tel mets vendit ſon droit d'aîneſſe,
C'eſt payer cher, il faut qu'on le confeſſe;
Mais de ſurcroît ſi ce juif eût reçu
D'auſſi bons vers, il n'aurait jamais eu
De quoi payer les fruits de cette eſpèce.

AU MÊME.

A Verſailles, 11 juin.

* VOUS m'avez toujours témoigné de l'amitié, monſieur; voici une occaſion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie, les uns diſent à Rouen, les autres à Dreux, douze volumes ſous le nom de mes Œuvres, remplis d'ouvrages ſcandaleux, de libelles diffamatoires, & de

qu'ils paraîtraient moins naturels. C'eſt ainſi qu'Hamilton, Chapelle, Chaulieu, & quelquefois Voltaire lui-même, s'en permettaient en écrivant à leurs amis. Ces vers, à la vérité, ne ſont pas des modèles; mais ils trouvent grace dans une lettre familière qui ne doit ſentir ni le travail ni l'étude : auſſi l'on voit par la réponſe de Voltaire, qu'il en jugeait comme nous; & l'indulgence de cet écrivain célèbre prouve aſſez combien une ſévérité rigoureuſe s'appliquerait mal à des productions de ce genre.

pièces impies qui méritent la plus févère punition. L'édition eft intitulée : d'Amfterdam, par la compagnie des libraires. Mais il eft démontré qu'elle eft faite en Normandie, puifque c'était de là que venait le premier volume, qui contient la Henriade, & que j'ai vu vendre publiquement à Verfailles au commencement de cette année. Ce premier volume eft précifément le même, fans qu'il y ait une lettre de changée. C'eft ce que je viens de vérifier à la hâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui eft à la tête. Vous voilà affurément en déteftable compagnie. On y annonce plufieurs pièces de vous. Il n'eft pas douteux, monfieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable, & il y va de mon plus grand intérêt de la fupprimer. Vous y êtes intéreffé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit pas fe trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur & la religion. Je vous demande en grace de faire tous vos efforts pour favoir où l'on a imprimé & où l'on vend ce fcandaleux ouvrage. Vous pourrez être fur la voie par ceux que vous ferez à portée de foupçonner d'avoir fi indignement abufé de votre nom. Je peux vous affurer que madame la ducheffe du Maine, & tous les honnêtes gens, vous fauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monfieur, j'en conferverai une reconnaiffance qui durera autant que ma vie. Je vous fupplie de faire

chercher le livre chez les libraires de la province, d'employer vos amis & votre crédit avec votre prudence ordinaire, & de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez pu faire. Ce ſera une grace que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement & par l'empreſſement le plus vif à vous ſervir dans toutes les occaſions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monſieur, avec les ſentimens de l'eſtime & de l'amitié que vous m'avez inſpirés,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Extrait de la réponſe de M. CLÉMENT.

*L'AVIS qu'on vous a donné, monſieur, que la nouvelle édition de vos ouvrages pouvait avoir été imprimée à Dreux, vient de perſonnes mal inſtruites de l'état actuel de notre librairie. Elle ſe réduit à un marchand d'Heures & de Catéchiſmes : ſes tablettes contiennent auſſi quelques brochures qu'il loue à ceux qui ſont curieux de ces misères ; mais je puis vous certifier qu'il n'y a jamais eu ni preſſe ni imprimeur dans cette ville. Je crois que la reſſemblance des noms a pu tromper ceux qui vous ont donné cet avis, & que c'eſt Évreux qu'on a voulu dire. C'eſt un ſiége épiſcopal où je ſais qu'il y a imprimeur & libraire, & quoique j'en ſois éloigné de neuf lieues, je tâcherai d'y découvrir quelques traces de ce que

vous désirez d'apprendre, & je vous ferai passer sur-le-champ les découvertes qui me seront parvenues. Je vais aussi faire faire secrètement des perquisitions à Chartres, où il y a deux imprimeurs & plusieurs libraires. Enfin, monsieur, le petit intérêt que j'y puis avoir, m'excitera mille fois moins à ces recherches, que le plaisir sensible que je trouve à vous obliger.

J'ai d'autant plus de sujet, monsieur, d'être étonné & chagrin de ce que vous m'apprenez, que je n'ai jamais fait que de petites pièces que l'occasion a amenées. Je ne crois pas en avoir jamais donné de ce genre, qu'à madame la duchesse du Maine, M. le marquis de la Salle, & quelques autres personnes dont j'ambitionnais la bienveillance, beaucoup plus que la réputation d'auteur, à laquelle je n'ai d'ailleurs aucun droit. Je suis donc comme assuré que les pièces qui sont intitulées de mon nom, ne sont point de moi, & je les désavoue de bon cœur d'avance. Je vous dirai même, monsieur, que je me croyais si fort ignoré, & que le cercle de mes connaissances est tellement éloigné de l'objet dont il s'agit, que je ne puis fixer mes soupçons sur personne. . . . .
. . . .

J'ose, monsieur, vous représenter qu'à l'exemple des grands-hommes du règne de Louis XIV, vous devriez donner une édition de vos ouvrages avouée par vous; c'est, je crois, l'unique moyen de faire tomber toutes les éditions frauduleuses dont nous sommes infectés, &c.

A M. D'ARGENTAL.

A Lunéville, 15 augufte.

SOUFFRIREZ-VOUS, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir (*a*), & qu'on lui donne un crêpe, comme dans le Double veuvage ? Mon idée à moi, c'eft qu'elle foit toute blanche, portant cuiraffe dorée, fceptre à la main & couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire ; car j'ai l'honneur de l'être un peu, & je le fuis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argental ne l'eft pas, & qu'elle a rapporté des eaux cette fanté brillante que je lui ai toujours vue. Nous voici actuellement à Lunéville ; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, & vous remercier fi vous faites la fortune de Sémiramis.

Votre fubftitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration magnifique (*a*) : chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaiffance ; car tout cela fe fait pour vous. Mais n'allons pas être fifflés avec une dépenfe royale, & qu'on ne dife pas :

> Le fafte de votre dépenfe
> N'a point fu réparer l'extrême impertinence, &c.

Cette petite diftinction va mettre contre moi tout

(*a*) L'ombre de Ninus.

(*b*) La décoration put coûter beaucoup d'argent, mais n'en fut pas moins très-mefquine & de très-mauvais goût.

le peuple d'auteurs ; & ſi je ſuis ſifflé, je n'oſerai jamais me préſenter devant M. & madame d'Argental, ni devant le roi. Il n'y a que votre préſence, à la première repréſentation, qui puiſſe me raſſurer. Vous ſavez que la fête eſt pour vous. Je n'y ſerai pas, mais vous y ſerez. Cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

AU MÊME.

A la Malgrange, 4 octobre.

MON cher & reſpectable ami, voici bien des points ſur leſquels j'ai à vous remercier & à vous répondre.

A l'égard des comédiens, Sarraſin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans ſon jeu plus d'ame & plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refuſent le ſalut, pour les avoir fait paraître en qualité d'aſſiſtans. La Noue a déclamé contre la pièce, beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé ſon rôle. En un mot, je n'ai eſſuyé d'eux que de l'ingratitude & de l'inſolence. Permettez, je vous en prie, que je ne ſacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en ſauraient aucun gré, & qui en ſont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas haſarder d'offenſer l'amour propre de mademoiſelle Duménil, de mademoiſelle Clairon & de Grandval. Quelques galanteries données à propos ne les fâcheront pas. Le chevalier de Mouhi & d'autres ne doivent pas être oubliés (*a*). Qui oblige

(*a*) Fallait-il donc imprimer que le chevalier de Mouhi était à la

un corps n'oblige perſonne. On ne peut s'adreſſer qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai pour la repriſe avec le peu de génie que je peux avoir, & avec beaucoup de ſoin. Il eſt triſte qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre eſt impraticable; mais ſi on la joue, je vous ſupplie d'engager M. le duc d'Aumont à ne pas faire mettre de luſtres ſur le théâtre. Nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très-bien éclairé avec des bougies en grand nombre, & des reflets dans les couliſſes. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit abſolument néceſſaire au troiſième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les couliſſes, tandis qu'on abaiſſerait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de Cindré; mais c'eſt de M. le duc d'Aumont que j'attends toute ſorte de protection grande & petite, & c'eſt à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, & dont l'amitié eſt ſi active, ſi indulgente & ſi inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec monſieur l'abbé de Bernis; elle vient d'un homme (1) qui m'a fait depuis longtemps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne ſais pas

tête d'un bataillon pour faire applaudir aux premières répréſentations des pièces de Voltaire? Ce grand homme avait-il beſoin de ces applaudiſſemens ſalariés? Ils pouvaient ſervir, dira-t-on, à balancer les efforts d'une cabale ennemie; mais les cabales ont-elles jamais eu le crédit de faire tomber un bon ouvrage? Elles peuvent, tout au plus, en retarder le ſuccès. Tous ces petits détails importaient bien peu à la poſtérité.

(1) Piron.

pourquoi, & qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parce qu'il veut plaire, & que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne, je ne veux me plaindre de personne; je vis dans une cour charmante & tranquille, où toute tracasserie est ignorée; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrète sur son compte. Je lui écris; mais ne sachant où adresser ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet que j'adresse à Paris à madame d'Argental. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien, je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser.

A U M Ê M E.

A Commerci, le 10 octobre.

OUI, respectable & divin ami; oui, ame charmante, il faudrait que je partisse tout à l'heure, mais pour venir vous embrasser & vous remercier. Je suis ici assez malade, & très-nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, & j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite, & il la trouve très-touchante. Il en écrit une très-forte, & il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de Pompadour, & je lui fais parler par M. de Montmartel.

J'écris à madame d'Aiguillon, & j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luynes, la facilité bienfaisante du président Hénault, que je vous prie d'encourager. Je presse monsieur le duc de Fleury, je représente fortement & sans me commettre, à M. le duc de Gèvres, des raisons sans réplique, & je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera ; je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, & je mets sur-tout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont, qu'il ne souffrira pas que les scandales, qu'il a réprimés pendant six ans, se renouvellent contre moi, & qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste ; qu'il engagera M. le duc de Fleuri à ne pas abandonner la sienne, & à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts & d'un officier du roi, dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même (*a*).

Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement de son côté à madame de Pompadour. C'est ce que j'espère de son cœur & de son esprit ; & ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer, est dans les amples corrections que je vous

(*a*) De quoi s'agissait-il ? d'empêcher la représentation d'une parodie de Sémiramis ? Voilà ce que les Éditeurs de Khell ont cru devoir révéler au public. Voilà pourquoi Voltaire mettait en mouvement la cour & la ville.

envoie pour Sémiramis. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Duménil, qu'elle donnera à Minet, & une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content vous & votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Duménil à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'hiſtoire de ma vie dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches néceſſaires: je ne laiſſe pas d'avoir des amis auprès du ſtatouder; mais ſi je ne réuſſis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de Frétillon (*a*), & la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous ſont une belle conſolation. Le bénéfice l'emporte ſur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres juſqu'au tombeau, méritons l'envie & mépriſons-la, en faiſant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maiſon charmante où habitent la vertu, l'eſprit & la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui ſoupez, moi qui dîne, je ſuis bien indigne de vous. Ah, M. de Pont-de-Veſle! oubliez-vous mes moyeux?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne ſoit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, & dans la ſécurité d'être à l'abri de l'infâme parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, & qu'il l'emporte.

(*a*) C'était une prétendue hiſtoire très-ordurière & très-ſcandaleuſe de mademoiſelle Clairon.

Repréſentez-lui tout cela avec cette éloquence perſuaſive que vous avez.

J'ai écrit à monſieur Berrier. Madame du Châtelet doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres complimens. Comme notre cour eſt un peu voyageuſe, je vous prie d'adreſſer vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine*. On ne laiſſera pas de la trouver.

P. S. Je ſerais très-fâché de paſſer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuſes, & qu'on oſe accuſer de contenir des dogmes téméraires contre notre ſainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiſelle Quinault, Quinault-comique, ne ceſſe de dire que j'en ſuis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit, ſans croire me nuire; mais les coquins qui veulent y voir du mal, en abuſent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien juſques ſur le bout de la langue de mademoiſelle Quinault, & lui dire ou lui faire dire que ces bruits ſont capables de me porter un très-grand préjudice? Il faut que vous me défendiez à droite & à gauche. J'attends mille fois plus de vous & de vos amis, que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma préſence, encore une fois, irriterait l'envie qui aimerait bien mieux me bleſſer de près que de loin. Le mieux qu'on puiſſe faire, quand les hommes ſont déchaînés, c'eſt de ſe tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables ſoupeurs & preneurs de lait. Conſervez-moi une amitié précieuſe, qui conſole de tous les chagrins, & qui augmente tous les plaiſirs.

AU MÊME.

A Lunéville, 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher & respectable ami, que la prétention de M. de Maurepas est insoutenable; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise & la plus tendre, il m'a mandé sèchement & durement qu'on jouerait la parodie à Paris (*a*), & que tout ce qu'on pouvait faire pour moi, était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce.* Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les italiens sont actuellement en droit de me bafouer; & s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour & pour la canaille.

M. le duc de Gèvres m'a mandé que les premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; & peut-être, tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins, qui joueraient une pièce malgré eux, & à se faire obéir plutôt par menace que par droit.

Cependant, ce que vous me mandez, & la

(*a*) Encore cette malheureuse parodie.

confiance extrême que j'ai en vous, me font ſuſpendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très-forte à madame de Pompadour, & même un placet au roi qui n'eſt pas aſſurément content à préſent de celui qui me perſécute. Je ſupprime tout cela, & je ne m'adreſſerai au maître, que quand je ſerai abandonné d'ailleurs; mais j'ai beſoin de ſavoir à quoi je dois m'en tenir, & juſqu'à quel point s'étendent les bontés & l'autorité de M. le duc de Fleuri & de M. le duc d'Aumont. Je vous demande en grace d'écrire ſur cela promptement à M. le duc d'Aumont, & de me donner la réponſe la plus poſitive, ſur laquelle je prendrai mes meſures. Je ſerais très-aiſe de ne pas importuner le roi pour de pareilles ſottiſes, & que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras; mais s'il y a la moindre indéciſion du côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous ſentez bien que je ne dois rien épargner, & que je ne dois pas en avoir le démenti.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de la Reynière. En voici un autre qui n'eſt pas de la même eſpèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique : (*a*) je devrais faire le ſien.

Il y en a un auſſi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de ſa part; mais j'eſpère que, s'il eſt néceſſaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour, contre les parodies en général, & contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de Pompadour

(*a*) Le Panégyrique de Louis XV.

eſt

eſt très-diſpoſée à me favoriſer; mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais; mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille ſous terre pour Mouhi (*a*); je vous prie de le lui dire. Adieu, mes très-aimables anges.

A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, monſieur, du livre ingénieux (*b*) & profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en préſente un qui n'eſt ni l'un ni l'autre (*c*), mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je ſuis entièrement de votre avis ſur ce que vous dites des jugemens que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon ſens, & des philoſophes. Je ſuis fâche que, dans les exemples que vous citez, vous ayiez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaiſir votre livre qui dit beaucoup, & qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous eſtime autant que je mépriſe les

(*a*) C'était, en effet, un homme pour qui on ne pouvait guère travailler que ſous terre. Mais comment le chevalier de Mouhi pouvait-il s'être introduit, je ne dis pas dans l'appartement, mais dans l'anti-chambre de Voltaire?

(*b*) La lettre ſur les aveugles.

(*c*) Les Élémens de philoſophie de Newton.

barbares ſtupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, & les méchans qui ſe joignent aux imbécilles pour proſcrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne ſuis point du tout de l'avis de Sanderſon, qui nie un Dieu, parce qu'il eſt né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à ſa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de ſupplémens de la vue; & en appercevant, par la penſée, des rapports infinis dans toutes les choſes, j'aurais ſoupçonné un ouvrier infiniment habile. Il eſt fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il eſt, & pourquoi il a fait tout ce qui exiſte; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il eſt. Je déſire paſſionnément de m'entretenir avec vous, ſoit que vous penſiez être un de ſes ouvrages, ſoit que vous penſiez être une portion néceſſairement organiſée d'une matière éternelle & néceſſaire. Quelque choſe que vous ſoyez, vous êtes une partie bien eſtimable de ce grand tout que je ne connaiſſais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monſieur, que vous me fiſſiez l'honneur de faire un repas philoſophique chez moi avec quelques ſages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande paſſion pour ceux qui le ſont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monſieur, que je ſens tout votre mérite, & c'eſt pour lui rendre encore plus de juſtice que je déſire de vous voir & de vous aſſurer à quel point j'ai l'honneur d'être, &c.

A M. D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 d'auguste.

O ANGES!

J'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans, mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand-homme.

Ah, vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, & je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi & me dit : Venge Cicéron & la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, &c. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour & nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours & non en neuf, Catilina a été fait, & tel à-peu-près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, & moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron proxénète, mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, & j'en frémis encore. Fulvie (*a*) vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous

(*a*) C'est aujourd'hui le personnage d'Aurélie.

aimerez César! que vous direz : voilà Caton! & Lucullus, Craſſus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! Mérope eſt à peine une tragédie en comparaiſon; mais mettons au moins huit ſemaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre; mais il s'agit qu'elle ſoit auſſi bonne que le ſujet eſt beau.

J'ai fait à-peu-près ce que vous avez voulu pour Nanine; c'eſt l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendreſſe pour vous eſt l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille complimens.

AU MÊME.

A Lunéville, le 16 d'auguſte.

CET ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaiſon des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'eſt Cicéron qui eſt le héros; c'eſt lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inſpiré, que j'ai tâché d'imiter, & qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce : Cicéron & Catilina.

Voilà une plaiſante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands-hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grace de lire le premier acte au préſident Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conſpiration. Cette aventure eſt plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur!

Aux armes, M. de Choiſeul! Animez-vous, M. de Pont-de-Veſle! Soyez tous de vrais Romains; battez les barbares.

AU MÊME.

A Lunéville, 23 d'auguſte.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contriſtez pas votre créature, & ne me demandez pas un ſecret qui m'aurait fait une affaire très-ſérieuſe avec une perſonne très-aimable & très-puiſſante. Il était impoſſible de faire ſecrettement Catilina dans cette cour-ci, & il eût été fort mal à moi de n'en pas inſtruire madame de Pompadour (*a*). C'eſt un devoir indiſpenſable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui eſt ici.

Je ſais bien tout ce que j'aurai à eſſuyer; je ſais bien que je fais la guerre, & je la veux faire ouvertement. Loin donc de me propoſer des embuſcades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, & faites-moi des troupes; enrôlez-moi des ſoldats, créez des officiers. Le préſident Hénault eſt l'homme de France qui m'eſt le plus néceſſaire. Je vous prie très-inſtamment de le mettre dans mon parti. Il eſt aſſurément bien diſpoſé; il eſt indigné de la monſtrueuſe farce dans laquelle Cicéron a été

(*a*) Voltaire n'oſait, ſans une eſpèce de permiſſion de madame de Pompadour, venger l'honneur de Cicéron, parce que cette femme intrigante & audacieuſe s'était déclarée hautement la protectrice du Catilina de Crébillon. Tel était l'aviliſſement du génie ſous le deſpotiſme; & qui le croirait? parmi les gens de lettres même, on a vu des eſclaves regretter leurs chaînes.

repréſenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte ; dégagez ma parole, mon reſpectable ami.

Comptez que la ſcène de Céſar & de Catilina fera plaiſir à tout le monde, & ſur-tout au préſident Hénault. Soyez sûr que tout ceux qui ont un peu de teinture de l'Hiſtoire romaine ne feront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le ſujet de cette tragédie eſt encore moins Catilina que Rome ſauvée. C'eſt-là, je crois, ſon vrai nom, ſi on n'aime mieux l'appeler Cicéron & Catilina.

Ces miſérables comédiens allaient jouer tranquillement l'Amant précepteur *(a)*, où il y avait cinquante vers contre moi que ce bon Crébillon avait autoriſés gracieuſement du ſceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'eſt une obligation que j'ai aux attentions de mademoiſelle Gauſſin, malgré ſes infames confrères qui ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'eſpère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, & travaille à Newton ſur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monſieur le coadjuteur.

(a) Ou le Faux ſavant, & enſuite l'Amour précepteur, par du Vaure. Cette pièce, l'unique de l'auteur qui paſſa pluſieurs années à la faire & à la refaire, eſt de la plus triſte médiocrité.

A M. DE TRESSAN.

A Paris.

Je dois paſſer, monſieur, dans votre eſprit pour un ingrat & pour un pareſſeux. Je ne ſuis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne ſuis qu'un malade dont l'eſprit eſt prompt & la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, & d'une tragédie qu'on me faiſait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, & c'eſt madame la dauphine qui eſt morte le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on ſe trompe dans tous ſes calculs.

Vous ne vous êtes aſſurément pas trompé ſur Montaigne. Je vous remercie bien, monſieur, d'avoir pris ſa défenſe. Vous écrivez plus purement que lui, & vous penſez de même. Il ſemble que votre portrait, par lequel vous commencez, ſoit le ſien. C'eſt votre frère que vous défendez, c'eſt vous-même. Quelle injuſtice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, & c'eſt ce que les commentateurs ne font pas. Il penſe, & ces meſſieurs ne penſent point. Il appuie ſes penſées de celles des grands-hommes de l'antiquité; il les juge; il les combat; il converſe avec eux, avec ſon lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il préſente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre; & ce que j'aime, toujours ſachant douter. Je voudrais bien ſavoir,

d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.........

Adieu, monsieur; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, & croyez que l'espérance de vous voir quelquefois & de jouir des charmes de votre commerce, me soutiennent dans mes longues infirmités.

A M. D'ARGENTAL.

A Lunéville, 6 septembre.

GRACES vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de Rome. Je vous prie, mon cher & respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina, ni à Électre que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme de chambre, qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, & de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit; & tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, & le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'Électre, avant d'achever de sauver Rome. Je vous demande en grace de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table ? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage ? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, & de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, & je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de la Reynière, l'ouvrage du docteur Smith. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, & j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher & respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, & que la ville a l'opéra ? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau (*a*), sera découverte ? qu'on fait une belle

(*a*) Ce n'est point la façade du Louvre que Boileau a bernée ; il s'est moqué de Perrault, l'architecte, qu'il n'en croyait pas l'auteur. Boileau avait tort, mais il faut être exact.

place devers la comédie ? Dites-moi, je vous en prie, quel eſt l'architecte ?

On dit auſſi qu'on doit loger le roi à Verſailles, & lui ôter cet œil de bœuf. Comment le faſtueux Louis XIV avait-il pu ſe loger ſi mal ? Voilà bien des choſes à la fois. On n'en ſaurait trop faire : la vie eſt courte. Si on employait bien ſon temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres reſpects.

A MADAME DU DEFFANT.

10 ſeptembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans (1) qui vous aimait véritablement, & qui me parlait, deux jours avant cette mort funeſte, du plaiſir qu'elle aurait de vous voir à Paris à ſon premier voyage. J'avais prié M. le préſident Hénault de vous inſtruire d'un accouchement qui avait paru ſi ſingulier & ſi heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, & j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le préſident Hénault. Cette malheureuſe petite fille dont elle était accouchée, & qui a cauſé ſa mort, ne m'intéreſſait pas aſſez. Hélas ! madame, nous avions tourné cet événement en plaiſanterie ; & c'eſt ſur ce malheureux ton que j'avais écrit par ſon ordre à ſes amis. Si

(1) Madame la marquiſe du Châtelet.

quelque chofe pouvait augmenter l'état horrible où je fuis, ce ferait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la fuite empoifonne le refte de ma vie miférable. Je ne vous ai point écrit pour fes couches, & je vous annonce fa mort. C'eft à la fenfibilité de votre cœur que j'ai recours dans le défefpoir où je fuis. On m'entraîne à Cirey avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris fans favoir ce que je deviendrai, & efpérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureufe confolation de vous parler d'elle, & de pleurer à vos pieds une femme qui, avec fes faibleffes, avait une ame refpectable.

A M. D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, 21 feptembre.

Je ne fais, mon adorable ami, combien de jours nous refterons encore dans cette maifon que l'amitié avait embellie, & qui eft devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien trifte, & j'ai vu des chofes bien funeftes. Je ne trouverai ma confolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faifant fondre en larmes, ont porté le foulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, fi ma malheureufe fanté me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari & avec le fils. Il n'y a rien de fi douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, & qui s'eft terminé par la mort. Mon état eft

horrible; vous en ſentez toute l'amertume, & vos ames charmantes l'adouciſſent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens! Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que je vous aime tous deux aſſurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié juſqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous diſpoſer de ce devant de maiſon? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez ſi vous pouvez me procurer la plus chère des conſolations, celle de m'approcher de vous.

AU MÊME.

A Cirey, 23 ſeptembre.

MON adorable ami, je ſuis encore pour deux jours à Cirey. De-là je vais paſſer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme & de cette malheureuſe femme, & je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier & de Meaux. Enfin, je n'aurai la conſolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, & celle de madame d'Argental. Vous faites ma conſolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux reſtes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puiſſe, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui ferait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger ſur-le-champ des locataires, & que je ſerai obligé de loger chez moi. Je vous

avouerai même qu'une maiſon qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'eſt point déſagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas ſupporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeſte que vous ne penſez; mais les lieux qu'elle embelliſſait me ſont chers. Je n'ai point perdu une maîtreſſe; j'ai perdu la moitié de moi-même (*a*), une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vu naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement ſa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée; j'aime à parler à ſon mari, à ſon fils. Enfin, les douleurs ne ſe reſſemblent point; & voilà comme la mienne eſt faite. Comptez que mon état eſt bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours, c'eſt un ſurcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puiſſe, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne ſanté, & je me croirai capable de quelque plaiſir. Adieu, le plus aimable & le plus digne des hommes.

AU MÊME.

A Reims, 5 au ſoir, en arrivant.

S'IL n'y avait à Paris que votre maiſon, j'aurais volé, mon cher & reſpectable ami, & ma mauvaiſe ſanté ne m'aurait pas retenu, mais je vous avoue que j'ai

(*a*) Ces lettres ſont honneur à la ſenſibilité de Voltaire. On aime à voir enſuite ſon retour vers ſa paſſion dominante, l'amour de la gloire.

craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, & que j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé & mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, & d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète ! cela est bien long ! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous; il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce (a); mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, & le comble de l'avilissement pour une femme (a). Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux !

(a) Madame Denis avait fait ou s'était fait faire une comédie intitulée : *La Coquette punie*. Elle brûlait de la faire représenter, & cette fantaisie donnait la fièvre à son oncle.

(b) Voltaire ne doit pas être suspect aux femmes : voilà pourtant ce qu'il pensait de celles qui ont la triste manie du bel-esprit.

A U M Ê M E.

A Reims, 8 octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en ſongeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuſer au petit plaiſir de vous dire que j'ai trouvé dans Rheims un copiſte qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de ſe haſarder à le tranſcrire, & voici ce que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (1). Ce n'eſt pas que je prétende captiver votre ſuffrage

(1) Ce ſont les vers ſuivans que nous imprimons ſur le manuſcrit original de M. Tindis.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa tragédie de Catilina.

Enfin, le vrai Catilina
Sur notre ſcène va paraître;
Tout Paris dira : Le voilà;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce ſcélérat par ſa fierté,
Céſar par ſa valeur altière,
Cicéron par ſa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
Céſar, Catilina, Cicéron & Voltaire.

Par ſon très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur,

TINDIS, de Reims.

Note de l'édit. de Khell.

par le ſien ; mais vous m'avouerez qu'il eſt ſingulier qu'un copiſte ait ſenti ſi bien, & ait ſi bien écrit. M. de Pouilli penſe comme le copiſte ; mais je ne tiens rien ſans vous. Ce M. de Pouilli, au reſte, eſt peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, & il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'eſt un homme que vous aimeriez bien, que ce Pouilli ; il a votre candeur, & il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits ; il vient de mourir. Mon Pouilli, qui eſt à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraiſon funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous aſſure qu'il a raiſon d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureuſement. Je pars, mes adorables anges ; car, quoique je déteſte Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole & injuſte ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure ſanté. C'eſt-là l'idée qui m'occupe, & je vous aſſure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui compoſez une ſociété ſi délicieuſe.

AU MÊME.

A Verſailles, janvier.

VOUS ſaurez, mes anges, que votre créature s'eſt trouvée un peu mal à Verſailles. Que dites-vous de madame Denis qui l'a ſu, je ne ſais comment, & qui eſt

eſt partie ſur-le-champ pour venir me ſervir de garde ? Je ſouhaite qu'Oreſte ſe porte mieux que moi ; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreſte ſans les cris de Clytemneſtre. Si cette viande grecque eſt trop dure pour les eſtomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemneſtre s'en aille, & laiſſe là ſon mari, l'urne, le meurtrier, & aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les ſœurs ; ſur-tout quand une Gauſſin (1) parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs eſt une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné aſſez d'étendue à la ſcène de l'urne, elle eſt étranglée à la lecture ; il ſemble que tous les perſonnages ſoient hâtés d'aller : mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grace de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète Oreſte dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaiſir de venger Sophocle, mais ſur-tout pour vous faire ma cour ; car ce n'eſt qu'à vous que je la veux faire, & je ne ſuis ici qu'en retraite.

(1) Mademoiſelle Gauſſin avait plus de ſenſibilité & de graces, que de force d'expreſſion. Les rôles d'Iphigénie, de Zaïre, de Bérénice, d'Inès, étaient à ſa meſure ; elle ne pouvait aller au-delà.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Votre courage réſiſte-t-il à l'aſſaut que la nature vous livre à préſent, comme il a réſiſté aux mauvaiſes critiques, à la cabale & à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Électre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle ſi dru avec moi; ce n'eſt pas là mon compte; il me faut des eſpaces terribles. Vous demandez qu'on accourciſſe la ſcène des deux ſœurs au ſecond acte, cela eſt fait, ſans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphiſe, & n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confeſſe très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé ſon rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter ſon rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des ſentimens qui doivent y régner, & les nuances des ſentimens qu'elle doit exprimer. C'eſt l'*allegro* & le *piano* des muſiciens. J'en uſe ainſi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; & je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ſes grands talens, dont j'ai été toujours le partiſan le plus zélé.

J'oſerai en aller raiſonner vers les cinq heures avec vous. C'eſt tout ce qui me reſte que de raiſonner, & j'en ſuis bien fâché. Je ſens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, & vous ſuis dévoué plus qu'un autre.

A LA MÊME.

Sur la tragédie d'Oreste.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très-léger, mais qui est très-important. Je ne crois pas m'aveugler ; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'est que par un examen continuel & sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne & s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

Pammène vous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure ;
Il y va de ses jours. . . .

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire,

mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très-douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit!
Vous vous êtes trompée....

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, & qui doit être l'objet d'une ame noble & sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer & pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, & qu'on doit être docile à proportion de ses grands talens (1).

A M. D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 juin.

POURQUOI suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin (*a*)? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages: *video meliora proboque, deteriora sequor.*

(1) Mademoiselle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir: tant il est vrai que la modestie est le partage des talens supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talens médiocres. Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis & de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. *Note de l'éd. de Kehl.*

(*a*) Voltaire, mécontent de Versailles, partait pour Berlin.

M. le duc d'Aumont vous écrit, sans doute, aujourd'hui que le Kain aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus & Zamore, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours jusqu'à présent faible & sourde. C'est peut-être le seul défaut qu'il ait, mais c'est le défaut le plus essentiel & le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le Consul, Catilina & César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez si vous voulez mon travail, mais pardonnez à mon voyage, & obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul & de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 11 auguste.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental & de Thibouville. Rome sauvée ne me paraît point faite pour les jeunes & belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève le Kain jouerait très-bien,

mais la conjuratiion de Catilina n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, & peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris ſur le théâtre de mon grenier, devant de graves profeſſeurs, des moines & des juriſconſultes. D'ailleurs, il faudrait que je fuſſe à Paris pour arranger tout ce ſénat romain, & ſi j'étais là, l'envie y ſerait auſſi avec ſes ſifflets.

Le Catilina de Crébillon a eu une vingtaine de repréſentations, dites-vous; c'eſt préciſément par cette raiſon que le mien n'en aurait guères. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer & pour juger, & puis on ſerait las de Cicéron & de ſa république romaine. Les vers bien faits ne ſont guères ſentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût ſoit général chez notre nation; il y a toujours un petit reſte de barbarie que le beau ſiècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a ſouffert les vers énigmatiques & viſigoths du Catilina de Crébillon. Ils ſont ſifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont paſſé. Les jours d'une première repréſentation ſont de vraies aſſemblées de peuple : on ne ſait jamais ſi on couronnera ſon homme ou ſi on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je penſe efficacement à lui & à ſes deſſeins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiegne, elle me chargea de préſenter ſes reſpects au roi de Pruſſe. On ne peut donner une commiſſion plus agréable & avec

plus de graces; elle y mit toute la modestie, & des *si j'osais*, & des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les complimens de Vénus.

Madame la margrave de Bareith est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

A LA MÊME.

A Charlotembourg, 14 auguste.

VOICI le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, & à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, & qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud, les petits vers galans que sa Majesté prussienne

avait faits pour mon jeune élève (*a*), dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, & moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre: mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant & le couchant auprès de lui, si vous y consentez; & il sera, lui, dans son midi, faisant de la prose & des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; & moi j'irais, sur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, & la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai.. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand & hérétique, & de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie; vous auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi notre maître y consente. Cela

(*a*) Sans les éditeurs de Khell, on ignorerait que Voltaire eût porté la faiblesse jusqu'à s'affecter de ce compliment du roi de Prusse au jeune d'Arnaud. Rien n'était malheureusement plus vrai : voyez-en la preuve dans une autre lettre écrite à madame Denis, pages 262 & 263 du volume des lettres mêlées de vers.

lui fera, je penſe, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ſes vingt-deux ou vingt-trois millions de ſujets paſſe ſa vie; mais il ſerait affreux de vivre ſans vous.

A LA MÊME.

A Berlin, 22 auguſte.

Je reçois votre lettre du 8, en ſortant de Phaéton; c'eſt un peu Phaéton traveſti. Le roi a un poète italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour ſon argent, qui ne coûtent pas grand'choſe ni au poète ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, & dès qu'il eſt un peu ivre, les mauvais vers coulent de ſource. Je n'ai jamais vu rien de ſi plat dans une ſi belle ſalle. Cela reſſemble à un temple de la Grèce, & on y joue des ouvrages tartares.

Pour la muſique, on dit qu'elle eſt bonne. Je ne m'y connais guères; je n'ai jamais trop ſenti l'extrême mérite des doubles croches. Je ſens ſeulement que la ſignora Aſtrua & i ſignori caſtrati ont de plus belles voix que vos actrices, & que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la muſique françaiſe au jeu de dames, & l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté ſurmontée eſt quelque choſe. Votre diſpute contre la muſique italienne eſt comme la guerre de 1701; vous êtes ſeuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareith voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Grafigny, & je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus savoir bien l'allemand, & c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien & comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très-bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la péruvienne, elle est la plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération & des amis qu'on ne quitte guères à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez mal-avisé pour faire des poëmes épiques & des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poète couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poètes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

A LA MÊME.

A Berlin, 24 auguſte.

PARDONNEZ-moi d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, & comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous ſcandaliſez pas; il ne s'agit point ici de paſſions mal-honnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareith, & qui eſt venu avec elle, tombe très-dangereuſement malade. Il eſt catholique; car on eſt ici ce que l'on veut. Un domeſtique, encore meilleur catholique, a été cauſe d'un aſſez ſingulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du ſalut de ſon maître, va chercher le viatique; un prêtre arrive; Montperni, qui ne ſonge qu'à ſa colique, & qui a la vue fort mauvaiſe, ne doute point que ce ne ſoit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une poſture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de ſeringue; le prêtre ſe fâche; Montperni l'appelle toujours monſieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette ſcène a été un peu commentée dans un pays où on reſpecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un ſecrétaire champenois qui eſt une eſpèce de poète d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue,

& ils paſſent dans tous les cabinets de l'Allemagne, & ils feront bientôt dans ceux de Paris.

Mon deſtin me ſuit par-tout. D'Arnaud fait des ſtances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace auſſi, & auſſitôt les gazettes les débitent ſous mon nom. C'eſt bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'eſprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on ſe piquerait un jour de ſe connaître en vers dans le pays des Vandales ? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher ; &, en vérité, c'eſt ainſi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût eſt un don de Dieu fort rare. Si toutes ces ſottiſes viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome ſauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvaſſions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'eſt que le prince Henri, frère du roi, & la princeſſe Amélie ſa ſœur, récitent très-bien des vers & ſans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'eſt l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue & nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me juſtifier ; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La deſtinée ſe joue de nous. Je cherche la gaieté aux ſoupers des reines, &, quand je ſuis rentré chez moi, je trouve la triſteſſe. Mon inquiétude m'ôte le ſommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne ſait plus où elle en eſt.

A M. DE RICHELIEU (a).

Auguste.

Mon héros, cette lettre partira quand il plaira à Dieu; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme, qui s'est consacré aux lettres, a à essuyer en France; mais vous savez en général que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusques dans la retraite de Cirey, & le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, & à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très-innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

(a) Le cœur sensible de Voltaire croyait sans doute à l'amitié, puisqu'il avait de ces épanchemens avec le maréchal de Richelieu. Éclairé par une plus longue expérience, il reconnaissait ainsi son erreur :

> On me dit je vous aime, & je crus comme un sot
> Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle, & la mort ſeule nous a ſéparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi & de ſon hiſtoriographe. Vous ſavez ſi j'en conſerve une juſte reconnaiſſance. J'aurais voulu paſſer auprès de vous ma vie, & je vous proteſte que ſi quelque haſard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de paſſer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permiſſion de vous y ſuivre toujours, & j'aurais voulu cultiver l'eſprit de M. le duc de Fronſac. C'était-là de mes châteaux en Eſpagne; mais je me ſuis trouvé à Paris un objet de jalouſie pour tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, & un objet de perſécution pour les dévots.

Lorſque j'étais à Lunéville, le roi Staniſlas s'aviſa de compoſer un aſſez médiocre ouvrage, intitulé le Philoſophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par ſon ſecrétaire Solignac, & envoya le manuſcrit à la reine ſa fille, la priant de lui en dire ſon avis. Je ſoupçonne fort celui que la reine conſulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi ſon père, que le manuſcrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, & que madame du Châtelet & moi nous le pervertiſſions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi Staniſlas pour madame de Boufflers, que nous l'entraînions

dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin & à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à monsieur le dauphin & à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, & le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies, contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour son ancien camarade de collége, ce que M. de Maurepas m'avait promis avant qu'il lui plût de me persécuter : c'était de me faire entrer dans l'académie des sciences & dans celle des belles-lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grace était petite, je devais l'attendre de lui, & je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, & moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels & des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps. Le roi

de Pruſſe me traite auſſi bien qu'on me traitait chez moi. Il me promet de me faire paſſer le reſte de ma vie heureuſement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la poſtérité s'il manquait à ſa parole. Ma nièce veut bien alors venir paſſer auprès de moi une partie du temps qui me reſte à vivre. Je lui fais aſſurer une penſion de quatre mille livres, payable à Paris après ma mort, par le roi. Mais m'appercevant que la vie de Potſdam, qui me plaît beaucoup, déſeſpérerait une femme, je conſens à me priver de ma nièce; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, & a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſur-tout de mon temps; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, & trouvent encore bon que j'y aille très-rarement? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables; je m'y amuſe; cela tient l'eſprit en haleine. La

converſation

conversation est souvent très-instructive & nourrit l'ame. Je m'en dispense quand ma mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal, il peut vous dire comment tout cela se passe, & vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient sur-tout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu à la vérité insociable, mais Algarotti & d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? & quelle retraite plus honorable & plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération, nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain, est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers & les clefs d'or, & les croix & les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, & pour retrouver ma nièce & mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de Louis XIV que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage, je crains que des foux ne

me jugent. L'hiſtoire d'ailleurs exige une vérité ſi libre, qu'un hiſtoriographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reſte, rendez-moi la juſtice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg. Ce ne ſont pas choſes de même genre. Il faut pardonner au roi de Pruſſe cette petite complaiſance pour ſon grand-père. J'ai corrigé ſon ouvrage, mais je me ſuis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance ſur cet endroit, & d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; & moi j'ai fait le Siècle de Louis XIV pour la France. Vous me rendez ſans doute aſſez de juſtice, vous êtes aſſez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je ſaurai comment une hiſtoire qui intéreſſe tous les ordres de l'État, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monſeigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre ſon cœur : j'abuſe à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai expoſé ma ſituation, mes raiſons, ma fortune & mes déſirs. Ces déſirs ſeront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, ſerait-il prudent de revenir en France dans les circonſtances où je ſuis, & de quitter une vie honorable & tranquille, pour m'expoſer à des humiliations & à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le

roi & madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences & des inscriptions? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation.

Je sais qu'avec un peu de philosophie & une très-mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris, & c'est le parti que probablement mes maladies & la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle ! quelle condition équivoque ! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, & tort de revenir ! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée, & par les gens de lettres, & par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation & mes raisons? Ne

pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé la Voix du peuple & du sage : écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, &c.

Celui qu'on m'imputait, soutenait les droits du roi. Mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; & ceux qui les usurpent, persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de Pompadour & les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriéz-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle est piquée de ma désertion, & si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis si bien; mais si elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations employées à propos, & avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne

ſeraient pas ſans effet ; & ſi elle ne les goûtait pas, ce ſerait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Pruſſe.

Ce ne ſont pas des conditions que je propoſe, ce ſont ſeulement des eſſais que je vous ſupplierais de faire ſans vous compromettre, & ſans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne ſuis point un exilé qui demande ſon rappel, je ne ſuis point un homme néceſſaire qui veut ſe faire acheter ; je ſuis votre ancien ſerviteur, votre attaché, qui déſire paſſionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable & également honorable pour vous qui me protégez, & pour moi qui quitterais une cour où je n'ai beſoin de perſonne, & où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des miniſtres. Je ne ſuis point ici dans l'antichambre d'un ſecrétaire d'état, mais dans la chambre de ſon maître.

Je renoncerai à tout, monſeigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, & je vais vous parler encore de Rome ſauvée, malgré mes ſermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu ; je vous demande en grace de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réuſſira ſi elle eſt bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu auſtère peut réuſſir chez des français. Il eſt bon que vous faſſiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit & bien écrit, & la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma deſtinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres ; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec sûreté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de Louis XIV. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, & mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie ; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, & je mourrai en vous aimant.

Vivez, monſeigneur ; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux & heureux grand-père. La philoſophie & les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, & vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monſeigneur ; je ne ſais ſi je vaux Saint-

Evremont; mais quel plaiſant héros que ſon comte de Grammont ! & que ſont les d'Épernon & les Candale au prix de vous ! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

P. S. Je n'ai point à Potſdam les rogatons de la Métrie, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Hiſtoire de Brandebourg, non pas celle qui eſt imprimée en Hollande, & où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, & dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le ſecret ſur ce petit envoi. Le volume eſt trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de la Métrie. Au reſte, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y paſſer une année ſans être recherché. Il prétend que quand on y a paſſé une année, on peut y reſter toute ſa vie. Je vous ſupplie, monſeigneur, de vouloir bien me mander, ſi *le vin de Hongrie ſe gâte ſur mer*; s'il ne ſe gâte pas, la Métrie partira; s'il ſe gâte, la Métrie reſtera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de ſa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, & vous dire combien je vous ſuis attaché !

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 28 octobre.

Je ne ſais pas pourquoi le roi me prive de la place d'hiſtoriographe de France (*a*), & qu'il daigne me conſerver le brevet de ſon gentilhomme ordinaire; c'eſt préciſément parce que je ſuis en pays étranger, que je ſuis plus propre à être hiſtorien; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'hiſtoire de ſon pays, il faut être hors de ſon pays.

Me voilà donc à préſent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut ſervir deux maîtres à la fois, avait aſſurément bien raiſon; auſſi, pour ne point le contredire, je n'en ſers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais, s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction eſt de ne rien faire. Je jouis de mon loiſir. Je donne une heure par jour au roi de Pruſſe pour arrondir un peu ſes ouvrages de proſe & de vers. Je ſuis ſon grammairien & point ſon chambellan. Le reſte du jour eſt à moi, & la ſoirée finit par un ſouper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, & que j'écrirai l'hiſtoire.

(*a*) On avait donné cette place à Duclos; de Duclos elle paſſa à Marmontel; il paraît qu'aujourd'hui il n'y aura que des hiſtoriens, & plus d'hiſtoriographes payés pour ſe taire ou pour mentir.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, & je finirai ici ce Siècle de Louis XIV, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprêté les choses les plus innocentes avec une charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos après son histoire de Louis XI. S'il est mon successeur en historiographerie, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il sera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique & qu'il a laissé de beaux monumens. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides, & le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit: C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; & je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse & rend la journée pleine; mais, ma

chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords & sans amertume.

A M. D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

CHIANTPOT-LA-PERRUQUE a été fidèle à sa destinée, & il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui (*a*). Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, & attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, & se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies & les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit (*b*).

(*a*) Comment Voltaire se faisait-il à lui-même une application si burlesque? C'est qu'à l'exemple du personnage ridicule dont il parle, & qui s'affligeait de voir les petits enfans courir après lui, il se faisait un tourment des plus petites choses. Comment du sommet de sa gloire, pouvait-il baisser les yeux sur les misères qui paraissent l'affecter si vivement? Telle est donc, même dans l'homme que la nature semble avoir le plus favorisé, la déplorable condition humaine! Voltaire cependant se croyait philosophe, & il l'était en effet par son esprit autant qu'on peut l'être, mais nullement par son caractère. Eh! qu'importe au bonheur une philosophie qui n'existe qu'en spéculation! Il éclairait les hommes, & ne pouvait se consoler de la piqûre d'un insecte. Dans son étrange destinée, on ne sait s'il était plus à féliciter qu'à plaindre.

(*b*) Nous avons connu d'Arnaud, & le portrait qu'en fait ici Voltaire, est on ne peut pas plus ressemblant: mais comment tous

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point ſouper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; & enfin, quand il me vit arrivé, il fut déſeſpéré, quoique, en vérité, je n'aie pas plus les bonnes graces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés diſtinguées; mais Rome ſauvée a été très-bien reçue, & ſon Mauvais riche aſſez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; & comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adreſſés à la princeſſe Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu auſſi déſavouer une mauvaiſe préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaiſe édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne ſavait pas que j'avais expreſſément défendu qu'on fît uſage de cette rapſodie dont, par parenthèſe, j'ai l'original écrit & ſigné de ſa main. Il s'adreſſe donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en uſage une politique profonde pour le perdre dans l'eſprit du roi, que j'ai ajouté à ſa préface des choſes horribles contre la France, & qu'en un mot, il prie l'illuſtre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux ſur Baculard, qu'il ſe lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les ſottiſes de Paris, mandent ce beau déſaveu.

ces ridicules lui étaient-ils échappés juſqu'alors? comment ne les appercevait-il que depuis que le roi de Pruſſe avait appelé d'Arnaud *Soleil Levant*?

Par hazard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, & il a vu qu'il n'y avait pas un ſeul mot contre la France, que par conſéquent Baculard eſt un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, & il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en ſa faveur, & des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne ſait pas que ſon petit crime eſt découvert; je le mets à ſon aiſe, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être inſtruit, il veut ſavoir s'il eſt vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais deſſervi dans l'eſprit de ſa Majeſté, &c. Il eſt bien aiſe d'être au fait. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracaſſeries à Berlin? n'en aviez-vous pas aſſez à Paris? que ne laiſſiez-vous Baculard briller ſeul ſur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, & qui me doit tout, me jouât un tour ſi perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'eſpèce humaine étant faite ainſi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de ſe tirer d'affaire le plus prudemment & le plus honnêtement qu'il ſe pourra. Je vous ſupplie donc de me mander tout ce que vous ſavez. . . . .
. . . .

Je voudrais que la préface, & l'édition, & d'Arnaud, fuſſent à tous les diables. Je vous demande

très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiſeries ; mais ne me ſuis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite & de mes petites peines ? Chacun a les ſiennes, rois, bergers & moutons. J'attends tout de votre amitié.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, au château, 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête peſante & le cœur triſte, en jetant les yeux ſur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, & que la mer reçoit la Seine, & que notre maiſon de Paris eſt aſſez près de cette rivière de Seine ; & je dis : Ma chère enfant, pourquoi ſuis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne ſur cette Sprée, & non pas au coin de notre feu ? Rien n'eſt plus beau que la décoration du palais du ſoleil dans Phaéton. Mademoiſelle Aſtrua eſt la plus belle voix de l'Europe ; mais fallait-il vous quitter pour un goſier à roulades & pour un roi ? Que j'ai de remords, ma chère enfant ! que mon bonheur eſt empoiſonné ! que la vie eſt courte ! qu'il eſt triſte de chercher le bonheur loin de vous ! & que de remords ſi on le trouve !

Je ſuis à peine convaleſcent, comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, conſolez-moi, & ne me grondez pas. Ma deſtinée eſt d'avoir affaire

à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayiez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron & Caton ne sont pas galans; César & Catilina couchaient avec vous, j'en conviens; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre & son Cicéron, & lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, & pour travestir en Caton & en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de Louis XIV, & je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde & d'Hochstet. *Variété, c'est ma devise.* J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

A LA MÊME, *à Paris.*

A Berlin, 3 janvier.

MA chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaiſſez Jeanne, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amuſait tant, & que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette Pucelle, faite pour être enfermée ſous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas réſiſté aux prières & aux préſens du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir Jeanne & Agnès en ſa poſſeſſion. Il a tranſcrit le poëme, il a livré mon ſérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chaſſé Tinois; je l'ai renvoyé dans ſon pays. J'ai été me plaindre au prince Henri; il m'a juré qu'elle ne ſortirait jamais de ſes mains. Ce n'eſt, à la vérité, qu'un ſerment de prince, mais il eſt honnête homme. Enfin, il eſt aimable, il m'a ſéduit; je ſuis faible, je lui ai laiſſé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, ſi on fait une ſeconde copie, où me cacher? Ma barbe devient fort griſe; le poëme de la Pucelle jure avec mon âge & le Siècle de Louis XIV.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers ſouffert qu'on m'eût dit: *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujourd'hui cela ſerait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Pruſſe a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladium! Il s'y moque de plus d'une ſorte de gens; mais je n'ai point

d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles, & vous ſavez que, *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux ſentimens bien déſagréables, la triſteſſe & la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'eſt le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Pruſſe, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Siléſie. Puiſqu'il me loge, il eſt juſte que je loge ſon envoyé ; mais ayez ſurtout ſoin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'eſpérance ! Adieu ; je vous embraſſe triſtement.

A M. D'ARGENTAL.

9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges ; & vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injuſtices. Vous me rendez reſponſable des ſaiſons, de ma mauvaiſe ſanté, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, & qui demande un travail immenſe. J'ai été retenu de mois en mois, de ſemaine en ſemaine. Une petite partie de mon ame eſt ici, l'autre eſt avec vous. Je n'oſe plus, de peur de mentir, vous dire : je partirai dans huit jours, dans quinze ; mais ne ſoyez point ſurpris de me revoir bientôt. Ne le ſoyez pas non plus, ſi je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la deſtinée ſe joue des

des faibles mortels; elle vous force, vous, M. d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselli (*a*) par l'insipide Ribou; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, & à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce & sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher & respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand-homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon-homme Lusignan; je le représente d'après nature, & tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour

(*a*) Comédien plein d'esprit & de talens, mais un peu maniéré, qui fut tué par un de ses camarades nommé Ribou.

ne réussit pas si bien avec sa belle figure ; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, & peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment ; notre prussien partira avant moi, & comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

AU MÊME, *à Paris.*

Juillet.

JE viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques ; &, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Venise de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal ; & en voici, je crois, les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2°. Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3°. Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas & qui fait l'entendu, sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius

dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela eſt intéreſſant dans la conſpiration de Veniſe, & nullement vraiſemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux & abſolu.

4°. La femme de Servilius devîne, ſans aucune raiſon, qu'on veut aſſaſſiner ſon père, & Servilius l'avoue par une faibleſſe qui n'eſt nullement tragique.

5°. Cette faibleſſe de Servilius fait toute la pièce, & éclipſe abſolument Manlius qui n'agit point, & qui n'eſt plus là que pour être pendu.

6°. Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le ſecret, qui, après l'avoir ſu, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire & de faire ſon traité, & vient enſuite en avertir ſon imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un perſonnage auſſi inſipide que Manlius.

7°. Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, & qui n'eſt pas plus prévu, pas plus contenu dans l'expoſition que les autres, le ſénat manque honteuſement de parole à Valérie.

8°. Manlius une fois condamné, tout eſt fini, tout le reſte n'eſt encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me ſemble que dans une tragédie il faut que le dénouement ſoit contenu dans l'expoſition comme dans ſon germe. Rome ſera-t-elle ſaccagée & ſoumiſe? ne le ſera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? Quel parti prendra Céſar? Que feront Aurélie & ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés? Tout

cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, & on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive; Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de Rome sauvée a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante & plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, & par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, & que sa situation dans le sénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très-instamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius & Rome sauvée. On serait las de conjurations & de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que la Noue jouât Cicéron, & Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre la Noue trois mois au soleil, en espalier; & s'il ne jouait pas aux répétitions avec

la chaleur & la véhémence néceſſaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce conſidéré, meſſeigneurs, il vous plaiſe avoir égard à la requête du ſuppliant.

A M. DE RICHELIEU.

Berlin, 31 auguſte.

MON héros, un domeſtique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaiſir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiſſance, que moi qui ſuis *prime-ſautier*, comme dit Montaigne, je partirais ſur-le-champ pour venir vous remercier, ſi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes muſulmans que pour vos calviniſtes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conſcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, & laiſſer prier Dieu en français dans vos montagnes du Languedoc, ſont deux choſes qui m'édifient merveilleuſement; mais vous croyez bien que je ſuis plus ſenſible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grace; je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été repréſentée dans des aſſemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui eſt, comme vous ſavez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en ſûreté de conſcience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point haſardé le Catilina; car quoique celui de Crébillon ait

réuffi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parce que je ne fuis pas fi vieux.

Si vous permettez que je raifonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mife aux nues du temps de la fronde. Heureufement les confpirations font paffées de mode; heureufement, pour l'État s'entend, & très-malheureufement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes-gens & de belles dames bien mifes, très-françaifes & peu romaines, qui aillent à nos fpectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, & fans amour, point de falut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à fon honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réuffi, fans être fondés fur une intrigue amoureufe. Je ne dis pas que ma Rome fauvée fût jouée auffi fouvent que Zaïre; mais je crois que, fi elle était bien repréfentée, les Français pourraient fe piquer d'aimer Cicéron & Céfar; & je vous avoue que j'ai la faibleffe de penfer qu'il y a dans cet ouvrage je ne fais quoi qui reffent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune difcuffion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord Maréchal, ancien conjuré d'Écoffe, tout propre à fe charger de ma confpiration de Catilina. Vous en jugerez: ainfi je laiffe là tous les raifonnemens que je voulais faire, & je m'en rapporte à vos lumières & à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amufer, en vous envoyant quelques petits morceaux du fiècle de

Louis XIV. C'eſt ce ſiècle qui me prive à préſent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes ſottiſes, qu'on réimprime & que je dirige, des Rome ſauvée à la traverſe, voyez ſi je peux quitter, & ſi j'ai un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Vous me direz que je ſuis un franc pédant, & vous aurez raiſon; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, monſeigneur, ſi je me trompe. J'ai penſé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans ſon pays, l'hiſtoire de ſon pays. M. d'Agueſſeau tyranniſait la littérature, quand je quittai Paris; & vous ſentez bien qu'il n'y avait pas un petit cenſeur de livres qui ne ſe fût fait un mérite & un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le ſupprimer. Vous ne ſavez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, & de ceux qui ſe mettent à perſécuter, quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénuement que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'aſſez méchantes idées de mon ſtyle à monſieur le dauphin & à madame la dauphine. Je vous écrirais ſur tout cela des volumes, ſi je

voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Église, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier, qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates, qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, & madame de Maintenon, & son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits; il faut faire sentir ce que les suites très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû & j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux: mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri, comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau; presque point de détails: j'ai voulu seulement montrer comme

on a ou ſuivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait eſſuyés ſur la fin de ſa vie ; & comme j'ai commencé ſon ſiècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'eſt nommé, excepté vous & M. le maréchal de Belliſle, mais ſans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper ; mais je me flatte que, ſi le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en ſerait pas mécontent ; je crois ſur-tout que madame de Pompadour pourrait ne pas déſapprouver la manière dont je parle de meſdames de la Vallière, de Monteſpan & de Maintenon, dont tant d'hiſtoriens ont parlé avec une groſſièreté révoltante, & avec des préjugés outrageans.

Enfin, malgré tous mes ſoins, & malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage eſt telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette hiſtoire en pays étranger. Un hiſtoriographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids, lorſque je ſerai loin d'elle, & que ce qui paſſerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, paſſera ſeulement pour vérité, quand il ſera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens & toutes les précautions poſſibles, que je paruſſe trop libre en France, jugez alors ſi ma retraite en Pruſſe n'aura pas été très-heureuſe ; mais je me flatte de ne point déplaire, ſur-tout après avoir ſondé les eſprits, &

préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur Louis XIV, & par les anecdotes où je dis des choses très-fortes, & où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement, dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites pourquoi je suis en Prusse, & je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, & revenir après avoir fait imprimer le Siècle de Louis XIV en Hollande. J'arrive à Potsdam. Les grands yeux bleus du roi, & son doux sourire, & sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite & pour l'occupation, & pour les vers & pour la prose; enfin, des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier; tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, & sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, & je crois que le roi son frère le trouvera fort bon; je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, & qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais: Qu'importe à un roi de France un atome comme moi

de plus ou de moins ? J'étais en France harcelé, balotté, perſécuté depuis trente ans par des gens de lettres & par des bigots ; je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaiſe ſanté, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laiſſe dîner toujours dans ma chambre, & ſouvent y ſouper. Voilà comme je vis depuis un an, & je vous avoue que, ſans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble ſans ceſſe, & ſans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je ſerais trop heureux.

Il ſerait impertinent à moi de vous parler ſi longtemps de moi-même, ſi vous ne me l'aviez ordonné ; ainſi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de Chambellan, la croix & vingt mille francs de penſion ? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi : elle y était toute préparée ; mais la vie de Potſdam, qui eſt délicieuſe pour moi, ſerait affreuſe pour une femme : ainſi, me voilà malheureux dans mon bonheur, choſe fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma ſenſibilité & mes regrets, ce qui me ravit & ce qui me déchire, c'eſt cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs & dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté ? Quoi, vous avez du temps ! Ah, ſi vous étiez un peu ſédentaire, comme mon roi de Pruſſe ! ... mais ... Vous auriez mis le comble à vos graces, ſi vous m'aviez dit un petit mot de mademoiſelle de Richelieu &

de M. le duc de Fronſac. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le ſerez jamais. La nature vous a donné ce feu avec lequel on ne ſent jamais la langueur de l'âge. Vous ſerez plus philoſophe, mais vous ne ſerez jamais vieux; c'eſt moi, indigne, qui le ſuis devenu terriblement, & j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois & des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, & des dents pour parler. Le roi de Pruſſe m'aſſure qu'il me trouvera fort bien ſans dent; mais voyez la belle converſation, quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainſi en détail, après avoir vu mourir preſque tous ſes amis, & ce ſonge pénible de la vie eſt bientôt fini.

Je doute fort que vous puſſiez avoir le volume qui a été envoyé au roi. Il me ſemble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires, qui ont été, je crois, tous diſtribués. Le préſident Hénault, qui ſemblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y eſt pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reſte, le roi de Pruſſe eſt à préſent en Siléſie, & ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occaſion, les incohérentes hardieſſes de ce la Métrie. Cet homme eſt le contraire de don Quichotte; il eſt ſage dans l'exercice de ſa profeſſion, & un peu fou dans tout le reſte. Dieu l'a fait ainſi. Nous ſommes comme la nature nous a pétris, automates penſans, faits pour aller un certain temps, & puis c'eſt tout. Je n'ai point

vu encore mon cher Isaac d'Argens ; il est à la campagne auprès de Potsdam, & moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini & fait parvenir cette besogne à Paris, pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi & Rome. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement & tout ce que vous valez, & toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié, que vous avez été charmant dans l'amour ; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentimens que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que, si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects & mon éternel dévouement.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Berlin, 2 septembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de la Métrie pour M. le maréchal de Richelieu ; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, & qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure

d'engager M. de Richelieu à lui obtenir ſa grace. En vérite, il ne faut jurer de rien ſur l'apparence.

La Métrie, dans ſes préfaces, vante ſon extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ſes vers, & en ſecret, il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi........ pourquoi ſuis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce la Métrie eſt un homme ſans conſéquence, qui cauſe familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours paſſés, de ma prétendue faveur & de la petite jalouſie qu'elle excite, le roi lui avait répondu: *J'aurai beſoin de lui encore un an, tout au plus; on preſſe l'orange, & ou en jette l'écorce.*

Je me ſuis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ſes ſermens. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela eſt-il poſſible? Quoi! après ſeize ans de bontés, d'offres, de promeſſes; après la lettre qu'il a voulu que vous gardaſſiez comme un gage inviolable de ſa parole! & dans quel temps encore, s'il vous plaît, dans le temps que je lui ſacrifie tout pour le ſervir, que non-ſeulement je corrige ſes ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique ſuivie, compoſée de toutes les réflexions que je fais ſur les propriétés de notre langue, à l'occaſion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider ſon génie, qu'à l'éclairer, & qu'à le mettre en état de ſe paſſer en effet de mes ſoins!

Je me faiſais aſſurément un plaiſir & une gloire de

cultiver ſon génie. Tout ſervait à mon illuſion. Un roi qui a gagné des batailles & des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, & qui me diſait qu'il m'aimait! Pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds; je n'y conçois rien; j'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire la Métrie.

Je ne ſais pourtant. En reliſant ſes vers, je ſuis tombé ſur une épître à un peintre nommé Pène, qui eſt à lui; en voici les premiers vers:

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pène eſt un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'eſt *le cher Pène, c'eſt un Dieu.* Il pourrait bien en être autant de moi; c'eſt-à-dire, pas grand'choſe. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, ſon eſprit ſeul le conduit, & le cœur eſt bien loin. Peut-être que toutes ces lettres où il me prodiguait des bontés ſi vives & ſi touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je ſerai bien condamné d'avoir ſuccombé à tant de careſſes. Vous me prendrez pour M. Jourdain qui diſait: *Puis-je rien refuſer à un ſeigneur de la cour qui m'appelle ſon cher ami.* Mais je vous répondrai: c'eſt un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, & pour tout dire, quel chagrin l'aveu de la Métrie fait naître. Vous m'allez dire: Partez,

mais moi, je ne peux pas dire: Partons. Quand on a commencé quelque chofe, il faut le finir; & j'ai deux éditions fur les bras & des engagemens pris pour quelques mois. Je fuis en preffe de tous les côtés. Que faire? ignorer que la Métrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier & attendre. Vous ferez sûrement ma confolation. Je ne dirai point de vous: Elle m'a trompé, en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous feriez reine, vous feriez fincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous penfez, par le premier courier qu'on dépêchera à milord Tirconel.

A M. LE DUC D'UZÉS.

A Berlin, le 14 feptembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, M. le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma fenfibilité, & c'eft pour moi un nouveau fujet de remercîment. Vous ne pouvez affurément mieux faire, dans le loifir que votre gloire, vos bleffures & la paix vous ont donné, que de cultiver un efprit auffi folide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les chofes de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs. Elle eft une grande reffource dans tous les temps, & nourrit l'ame jufqu'au dernier moment. Je fuis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il eft, s'ennuierait, s'il ne penfait pas comme vous; & je ne me fuis rendu auprès de lui, après feize ans d'attachement, que parce qu'il

joint

joint à toutes ces grandes qualités, celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de la Vallière, votre sœur & madame de Luxembourg m'ont un peu abandonné, depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thêmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis. Il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs (a).

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de mal-honnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talens; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être. Tout cela n'est autre chose qu'une méprise & qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu; j'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique & aussi vrai, qu'il est plein d'esprit & de grandes maximes; mais tel qu'il

(a) Il s'agit ici du discours de Rousseau de Genève, couronné par l'académie de Dijon. Ce discours (il faut en convenir) tendait à inspirer le vandalisme.

eſt, il m'a paru utile. L'auteur penſe toujours & fait penſer. *C'eſt un roide jouteur*, comme dit Montaigne ; ſes imaginations élancent les miennes. Madame du Deffant a eu raiſon d'appeler ſon livre *de l'eſprit ſur les lois*. On ne peut mieux, ce me ſemble, le définir. Il faut avouer que peu de perſonnes ont autant d'eſprit que lui, & ſa noble hardieſſe doit plaire à tous ceux qui penſent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les eſclaves des préjugés ; c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, & vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris, dans quelques mois, & y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion & par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Potſdam, 29 octobre,

Vous êtes de mon avis ; cela me fait croire que j'ai raiſon ; ſans cela je n'en croirais rien. Nous nous ſommes entendus de bien loin. Je me conſeillais tout ce que vous me conſeillez ; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre ſavoir-faire : vous

triomphez des cabales & même des dévots ; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre ; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était ; aussi milord Maréchal me mande-t-il que sa jeune turque, qu'il a menée à Mahomet, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète à Berlin ; cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis ?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la Mecque à Rome. Laissons dormir quelque temps Cicéron, & prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tirconel. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large & la plus forte poitrine du monde ; mais l'ennemi est dans la place, & il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange ;* je tâche de n'en rien croire ; mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur & contre le roi de Pologne. A la bonne

heure; qu'un roi faſſe des épigrammes contre des rois, cela peut même aller juſqu'aux miniſtres; mais il ne devrait pas grêler ſur le perſil.

Figurez-vous que ſa Majeſté, dans ſes goguettes, a affublé ſon ſecrétaire d'Arget d'un bon nombre de traits dont le ſecrétaire eſt très-ſcandaliſé. Il lui fait jouer un plaiſant rôle dans ſon poëme du Palladium, & le poëme eſt imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous diſe? Il faut ſe conſoler, s'il eſt vrai que les grands aiment les petits dont ils ſe moquent; mais auſſi, s'ils s'en moquent & ne les aiment point, que faire? ſe moquer d'eux à ſon tour tout doucement, & les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps ſera conſacré à la patience & au travail; le reſte de ma vie doit vous l'être.

Je ſuis très-aiſe du retour de frère Iſaac d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'eſt remis au ton de l'orcheſtre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre dont je ne ſors guère, de là nous allons ſouper chez le roi, & quelquefois aſſez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, & qui ſe trouvant fort mollement dans l'air, diſait: *Bon, pourvu que cela dure*, me reſſemblait aſſez.

Bonſoir, ma très-chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maiſon.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, c'eſt d'être inſtruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre & la plus vive reconnaiſſance. Je profiterai ſur-le-champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits ſur leſquels je pourrais faire quelques repréſentations, comme ſur le prince de Vaudemont ; il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, & qu'on appelait alors le prince de Commerci.

Si vous pouvez croire ſérieuſement que le vicomte de Turenne changea de religion à cinquante ans par perſuaſion, vous avez aſſurément une bonne ame. Cependant ſi, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'auſſi grands ſeigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiſelle fit tirer, l'ordre ne fut ſigné qu'après coup ; & vous reconnaiſſez bien là l'incertitude & la faibleſſe de Gaſton.

Je pourrais, ſi je voulais, me juſtifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé ; il me ſemble que rien ne ſerait plus aiſé. Si c'eſt du premier tome que vous parlez, ſa retraite à Chantilly eſt celle de Scipion à Linterne, & de Marlborough à Blenheim ; ſi c'eſt du deuxième volume, il s'en faut bien que je

dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je reponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé les dernières années de sa vie : & vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, & tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud & un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie; sans quoi on n'est qu'un Réboulet, ou un Limiers, ou un la Hode. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais & qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, & ne pouvoir le quitter.

Mon ſecret eſt de forcer le lecteur à ſe dire à lui-même : Philippe V ſera-t-il roi ? ſera-t-il chaſſé d'Eſpagne ? la Hollande ſera-t-elle détruite ? Louis XIV ſuccombera-t-il ? en un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'hiſtoire. Donnez de l'eſprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en ſoupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philoſophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me ſoit échappé un ſeul trait contre la religion : les fureurs du calviniſme, les querelles du janſéniſme, les illuſions myſtiques du quiétiſme, ne ſont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre ſervice à l'eſprit humain de rendre le fanatiſme exécrable, & les diſputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était ſervir le roi & la patrie. Quelques janſéniſtes pourront ſe plaindre : les gens ſages doivent m'approuver.

La liſte raiſonnée des écrivains, &c. que vous daignez approuver, ſerait plus ample & plus détaillée ſi j'avais pu travailler à Paris ; je me ſerais plus étendu ſur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du ſecond volume ? mais je ne crois pas que j'en euſſe dit davantage ſur le gouvernement intérieur. C'eſt là, ce me ſemble, que Louis XIV paraît bien grand, & que je donne à la nation une ſupériorité dont les étrangers ſont forcés de convenir.

Oſerais-je vous ſupplier, monſieur, de m'honorer de vos remarques ſur ce ſecond volume : ce ſerait un

nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens & des honneurs, & qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 mars.

MON cher & ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde & qui a vécu ; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès & mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en attendant qu'il me lapide à la première occasion, & je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante & la plus pure ? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est madame Denis. C'est elle qui est une romaine. Quelle intrépidité & quelle patience ! quelle chaleur & quelle raison elle a mis dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée ! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande & plus durable que celle de Rome sauvée.

On ſe laſſera bien vîte d'une diable de tragédie ſans amour, d'un conſul en *on*, de conjurés en *us*, d'un ſujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques repréſentations, à quelques reſſources de l'art, à la peine que j'ai eue de ſubjuguer un terrain ingrat; mais à la fin il ne reſtera que l'aridité du ſol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges & fort peu de parterre. Le ſujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le ſénat de Veniſe, le parlement d'Angleterre, & meſſieurs de l'univerſité. Comptez qu'on verra bientôt diſparaître à la comédie de Paris, les talons rouges & les pompons. Si le procureur-général & la grand' chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier : *O tempora ! ô mores !* on demandera Inès de Caſtro & Turcaret (*a*).

Mais c'eſt beaucoup d'avoir plu aux connaiſſeurs, aux gens ſenſés, & même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin; & je n'en quitte pas monſieur le recteur des quatre facultés. Mon cher & ancien ami, il me ſerait bien plus doux de venir vous embraſſer en français, de ſouper avec madame Denis & avec vous dans ma maiſon, ou du moins de vous voir ſouper. Je demanderai

(*a*) Pourquoi ne demanderait-on pas Turcaret? C'était une excellente ſatyre des mœurs de nos anciens financiers, & la peinture en était ſi vraie qu'elle eſt reſtée quoique les originaux aient diſparu. Mais Voltaire conſervait un peu de rancune contre le Sage qui s'était permis contre lui quelques traits malins qui ne ſont plus remarqués, & qui n'étaient pas très-remarquables.

assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées & ses provinces; & pendant qu'il courra nuit & jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, & soyez sûr que tous les rois de la terre & tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante; mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans: mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

A M. D'ARGENTAL.

A Potsdam, 11 mars.

Mon divin ange, madame d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public: l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon & Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier Oreste, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; & cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait

moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de Louis XIV, comme ſentant l'héréſie, téméraire & mal-ſonnant. Il aurait fallu aller ſe juſtifier dans l'anti-chambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant paſſer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poète Roi aurait bégayé à Verſailles que je ſuis un mauvais poète & un mauvais citoyen ; & Hardion aurait dit en grec & en latin, chez monſieur le dauphin, qu'il faut bien ſe donner de garde de me donner une chaire au collège royal. Mon cher ange, *qui bene latuit, bene vixit.*

Mais ma deſtinée était d'être je ne ſais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers & d'une trentaine de couronnes d'épines. Il eſt doux de faire ſon entrée à Paris ſur ſon âne, mais au bout de huit jours on y eſt feſſé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet Empirée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, ſans quoi il paſſe mal ſon temps. Je n'envie point aſſurément le nectar qu'on a verſé aux Duclos, aux Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif ; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de Louis XIV, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les Lettres juives ? Il eſt aſſez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilège pour dire que Léopold était un poltron, & que je n'aie pas en France la permiſſion tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement, cela eſt indigne. Il faut donc faire l'hiſtoire des mœurs du dix-huitième

ſiècle (*a*)? Eſt-ce qu'il ne ſe trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, & les ſots de leur ſottiſe? eſt-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini?* Où eſt l'intrépide abbé Chauvelin? *tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin; ils ſont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment & diſent la verité, ils ſont courageux comme de petits lions. Lâchez-les ſur les ſots.

Vous m'avez bien conſolé en me diſant que mademoiſelle Gauſſin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaiſir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiſelle Gauſſin, malgré mes cheveux blancs & la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tirconel, ſi frais, ſi fort, ſi vigoureux, ſerait à l'agonie avant moi? C'eſt bien pis que d'avoir des tracaſſeries pour ſon Siècle. O vanité! ô fumée! Qu'eſt-ce que la vie? Madame, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange, portez-vous bien, aimez-moi, & écrivez-moi.

(*a*) Ce trait ſur l'*Hiſtoire des Mœurs du dix-huitième ſiècle*, prouve que Voltaire faiſait aſſez peu de cas de cet ouvrage de Duclos : ouvrage, en effet, bien inférieur aux caractères de la Bruyère.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 22 avril.

VOILA une plaiſante idée qu'a Dumolard de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'univerſité, ſur le théâtre de mon grenier (*a*) ! La pièce réuſſira sûrement, car perſonne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre ſexe l'entendait; ce n'eſt pas madame Dacier que je veux dire, elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un ſexe; c'eſt la reine Eliſabeth : elle avait traduit ce Philoctète de Sophocle en anglais.

Vous ſavez que le ſujet de la pièce eſt un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Pruſſe ſerait bien votre affaire; mais au lieu de crier *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénélon, il voudrait monter à cheval & exercer les ſoldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien ſerré. Imaginez ce qu'il a pris : ſes bottes ! Son pied s'eſt enflé de plus belle. Dites à Dumolard qu'il prenne quelque goutteux du collège de Navarre.

(*a*) Dumolard, qui était un ſavant dans le genre de Mathanaſius, eut véritablement cette folle idée; mais il ne put raſſembler ni acteurs ni ſpectateurs.

A LA MÊME, *à Paris.*

A Potſdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raiſon, vous & vos amis, de preſſer mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours preſſé par des couriers extraordinaires; & ce qu'on mande par la poſte eſt bientôt ſu. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'abſence, (& il y en a tant d'autres)! il faudrait ne jamais quitter ſa famille & ſes amis. L'établiſſement des poſtes eſt une belle choſe, mais c'eſt pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas ſon compte : il n'eſt plus permis de l'ouvrir dès qu'on eſt éloigné.

La plus grande des conſolations eſt interdite : je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui ſont rares. Voici mon état : Maupertuis a fait diſcrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuſe de conſpirer contre une puiſſance dangereuſe qui eſt l'amour-propre; il débite ſourdement que le roi m'ayant envoyé de ſes vers à corriger, j'avais répondu : *Ne ſe laſſera-t-il point de m'envoyer ſon linge ſale à blanchir?* Il tient cet étrange diſcours à l'oreille de dix ou douze perſonnes, en leur recommandant bien à toutes le ſecret. Enfin, je crois m'appercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'eſt pas là une ſituation bien agréable; mais ce n'eſt pas tout.

Il arriva ici, ſur la fin de l'année paſſée, un jeune

homme, nommé la Beaumelle, qui eſt, je crois, de Genève, & qui eſt renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel-eſprit. Il eſt auteur d'un livre intitulé *Mes penſées*; livre où il dit librement ſon avis ſur toutes les puiſſances de l'Europe. Maupertuis, avec ſa bonté ordinaire, & ſans y entendre malice, alla perſuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de ſon livre & de ſa perſonne, & que je l'avais empêché d'entrer au ſervice de ſa Majeſté. Auſſitôt ce la Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à ſa fortune, a préparé des notes ſcandaleuſes pour le Siècle de Louis XIV qu'il va faire imprimer je ne ſais où. Ceux qui ont vu ces belles notes diſent qu'il y a autant de ſottiſes que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis & de Koënig, en voici le ſujet :

Ce Koënig eſt amoureux d'un problême de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année paſſée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis ſur une formule d'algèbre, & ſur une loi de la nature dont vous ne vous ſouciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philoſophe du ſiècle paſſé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous ſouciez pas davantage, & lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi & combattait ſon ſentiment. Maupertuis, qui eſt plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas ſeulement les lettres de Leibnitz.

Le profeſſeur de la Haie lui demanda permiſſion

d'expoſer ſon opinion dans les journaux de Leipſick; & avec cette permiſſion il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, & s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette diſpute. Voici ce qui eſt étrange :

Maupertuis, ayant parcouru & mal lu ce journal de Leipſick, & ces fragmens de Leibnitz, alla ſe mettre dans la tête que Leibnitz était de ſon opinion, & que Koënig avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait aſſembler les académiciens penſionnaires dont il diſtribue les gages; il accuſe formellement Koënig d'être un fauſſaire, & fait paſſer un jugement contre lui ſans que perſonne opine, & malgré les oppoſitions du ſeul géomètre qui fût à cette aſſemblée.

Il fit encore mieux. Il ne ſe trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grace du coupable qui était à la Haie, & qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut ſeulement déclaré fauſſaire & frippon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement eſt imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré préſident écrit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, dont Koënig eſt le bibliothécaire, pour la prier de lui impoſer ſilence, & pour ravir à ſon ennemi condamné & flétri la permiſſion de défendre ſon honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma

ſolitude.

ſolitude. On ne laiſſe pas de voir des choſes nouvelles ſous le ſoleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des ſciences. C'eſt une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embraſſe très-tendrement.

A M. DE NOAILLES.

A Potſdam, le 28 juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez, ſi je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main ; je ſuis malade comme vous, & je ſouhaite bien ſincèrement que votre maladie ait des ſuites moins fâcheuſes que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaiſſance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'eſt un préſent que vous faites à la nation, & c'eſt en partie la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire à la voix du préjugé qui s'eſt élevé ſi long-temps contre Louis XIV dans toute l'Europe. J'oſerais vous dire que le faible eſſai que j'ai donné, n'a pas laiſſé, tout informe qu'il eſt, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fauſſe opinion que cette nation, quelquefois auſſi injuſte que magnanime & philoſophe, avait conçue d'un roi reſpectable.

Ce commencement doit vous encourager, ſans doute, monſeigneur, à me ſecourir & à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le ſeul homme

en France qui ſoyez en état de me donner des lumières ; & mon travail, les matériaux que j'ai aſſemblés depuis ſi long-temps, la nature & le ſuccès de cet ouvrage, me rendent à préſent le ſeul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande inſtamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loiſir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieuſement le ſecret.

Mon deſſein eſt d'inſérer, dans le chapitre de la vie privée de Louis XIV, tout le morceau détaché où ce monarque ſe rend compte à lui-même de ſa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de ſa gloire : il eſt bien penſé, bien fait, & montre un eſprit juſte & une grande ame. Je vous avoue que je ſerais d'avis de ne donner au public qu'une partie des inſtructions de Louis XIV au roi d'Eſpagne. Je voudrais que le public ne vît que les conſeils vraiment politiques, dignes d'un roi de France & d'un roi d'Eſpagne, & la ſituation critique où ils étaient l'un & l'autre.

J'oſe prendre la liberté de vous dire, en me ſoumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'eſt rempli que de conſeils vagues & de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occaſion pour la vertu & contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à Dieu qui vous convienne, &c.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oſerais

pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux & le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, & d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit & déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, & à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'*honorer Dieu*, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers Dieu, d'aimer sa femme, d'en demander une à Dieu qui convienne, &c., & la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, & désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, & en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés & dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes & de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où Louis XIV rend compte du caractère de M. de Pompone, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Chamillard que les faiblesses de M. de Pompone, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillard qui, en

vérité, étaient le comble du ridicule, & qui feraient capables de déshonorer abfolument le miniftère depuis 1701 jufqu'à 1709. J'ai eu la difcrétion de n'en faire aucun ufage; plus occupé de ce qui peut être glorieux & utile à ma nation, que de dire des vérités défagréables.

Cicéron a beau enfeigner qu'un hiftorien doit dire tout ce qui eft vrai, je ne penfe point ainfi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, fans doute; mais je crois qu'on doit fupprimer beaucoup de détails inutiles & odieux. J'ai la hardieffe de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'hiftoire de la guerre de 1741, ce fera affurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raifon fupérieure, de courage d'efprit, & de politique; & je crois que cela feul fuffirait pour vous faire regarder comme un grand-homme, fi on ne connaiffait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que perfonne au monde n'eft plus attaché à votre gloire que moi: toute mon ambition ferait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; &, fi je pouvais compter fur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne fuis allé en Pruffe que pour y entendre un homme dont la converfation eft auffi fingulière que fes actions héroïques, & j'irais chercher à Saint-Germain un homme auffi refpectable que lui.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 19 d'auguſte.

L'ABBÉ de Prades eſt enfin arrivé à Potſdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien ſervi, le marquis d'Argens & moi, en préparant les voies. C'eſt, je crois, la ſeule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir ſervi un pareil mécréant. C'eſt, je vous jure, le plus drôle d'héréſiarque qui ait jamais été excommunié : il eſt gai, il eſt aimable; il ſupporte en riant ſa mauvaiſe fortune. Si les Arius, les Jean Hus, les Luther & les Calvin avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, ſe feraient pris par la main & auraient danſé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris; apparemment qu'on ne le connaiſſait pas. La condamnation de ſa thèſe, & le déchaînement contre lui, ſont au rang des abſurdités ſcolaſtiques. On l'a condamné comme voulant ſoutenir le ſyſtême d'Hobbes, & c'eſt préciſément le ſyſtême d'Hobbes qu'il réfute en termes exprès. Sa thèſe était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à-la-fois comme déiſte & comme athée. Les conſciences tendres qui l'ont perſécuté ne ſont pas grandes logiciennes; elles auraient pu conſidérer qu'athée eſt le contraire de déiſte; mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de ſi près.

Il fait une apologie, & veut l'envoyer au pape, qui eſt, dit-on, auſſi gai que lui, & qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il ſera lecteur du roi de Pruſſe, & qu'il ſuccédera, dans ce grave poſte, au grave la Métrie. En attendant, je le loge comme je peux.

Il eſt fort triſte qu'on nous ait volé notre Rome ſauvée, & qu'on l'ait ſi horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle ſe mariera ſans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à M. de Chauvelin, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV; mais je lui demande très-humblement pardon ſur la dixme royale & chimérique du maréchal de Vauban; elle n'eſt bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi? c'eſt que monſieur le curé peut faire aiſément ramaſſer par ſa ſervante les dixmes de blé & de pommes qu'on lui doit, & il boit ſon vin tranquillement avec ſa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, & qu'enſuite il vendît ſon grain & ſon vin. Il ſerait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une meſure, & reſſemblerait au diable de Papefiguère, dont on ſe moqua quand il alla vendre ſes feuilles de rave au marché. Propoſez à M. de Chauvelin cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

A LA MÊME, *à Paris.*

A Potſdam, 9 ſeptembre.

Je commence, ma chère enfant, à ſentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je remets entre les mains de M. le duc de Virtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère ſur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ſes enfans & ſes petits-enfans.

Cet emploi de mon bien eſt d'autant meilleur que le paiement eſt aſſigné ſur les domaines que le duc de Virtemberg a en France. Nous avons des ſouverainetés hypothéquées, & nous ne ſerons point payés avec un *car tel eſt notre plaiſir.* Ce qu'il y a de douloureux dans une ſi bonne affaire, c'eſt que je ne pourrai la conſommer que dans quelques mois. Elle eſt sûre; les paroles ſont données: paroles de prince, il eſt vrai; mais ils les tiennent dans les petites occaſions; & puis nous aurons un beau & bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les ſouverains quand il s'agit du ſalut du peuple, ou de ces reſpectables & héroïques fripponneries d'ambition, devant leſquelles l'honneur n'eſt qu'un conte de vieille.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Teſtament, qui auraient fait ſcrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé

mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, & de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire & sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, & je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce, que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme.

A LA MÊME.

A Potsdam, le 1 octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de Koënig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence & la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne & la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrétement irrité le roi de Prusse contre Koënig, & s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis & trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? il ne veut pas seulement lire la réponse de Koënig. Personne ne peut lui ouvrir les

yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie eſt entrée dans l'eſprit d'un roi, elle eſt comme la goutte chez un prélat; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, Maupertuis eſt devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ſes accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'exiſtence de Dieu que par une formule d'algèbre; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant ſon ame; qu'il faut aller aux terres auſtrales pour y diſſéquer des géans hauts de dix pieds, ſi on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre eſt dans ce goût. Il l'a lu à des berlinoiſes qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne ſais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux ſuédoiſes. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey paſſer quelques mois avec ce même Koënig; & il nous perſécute aujourdhui l'un & l'autre avec fureur. C'eſt bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, & même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de ſa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie françaiſe, je ne le comparai pas à Platon, & le roi de Pruſſe à Denys de Syracuſe. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel Platon! quelle académie! quel ſiècle! & où ſuis-je! Ah! que M. le duc de Virtemberg finiſſe bientôt notre marché, & que je revienne auprès de vous oublier les fous & les géomètres!

A LA MÊME.

A Potſdam, le 18 octobre.

VOICI qui n'a point d'exemple, & qui ne ſera pas imité; voici qui eſt unique. Le roi de Pruſſe, ſans avoir lu un mot de la réponſe de Koënig, ſans écouter, ſans conſulter perſonne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Koënig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu juſtifier l'innocence de ce profeſſeur ſi cruellement condamné. Il traite tous ſes partiſans d'envieux, de ſots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure ſingulière, & c'eſt un roi qui l'a faite.

Les journaliſtes d'Allemagne, qui ne ſe doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'eſſai d'un écolier qui ne ſait pas un mot de la queſtion. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Pruſſe, une couronne, un ſceptre, au devant du titre. L'aigle, le ſceptre & la couronne ſont bien étonnés de ſe trouver là. Tout le monde hauſſe les épaules, baiſſe les yeux, & n'oſe parler. Si la vérité eſt écartée du trône, c'eſt ſur-tout lorſqu'un roi ſe fait auteur. Les coquettes, les rois, les poètes ſont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que ſon maître ſoit Denys de Syracuſe.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle & ridicule affaire, c'eſt que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie ſon ſceptre & ſa plume. Platon a penſé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits ſoupers où j'étais admis ; & le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait inſociable.

Il a fait pour lui de la proſe cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaiſir d'en faire ; mais il y entre un plaiſir bien moins philoſophe, celui de me mortifier : c'eſt être bien auteur !

Mais ce n'eſt encore que la moindre partie de ce qui s'eſt paſſé. Je me trouve malheureuſement auteur auſſi, & dans un parti contraire. Je n'ai point de ſceptre, mais j'ai une plume ; & j'avais, je ne ſais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon en ridicule ſur ſes géans, ſur ſes prédictions, ſur ſes diſſections, ſur ſon impertinente querelle avec Koënig. La raillerie eſt innocente ; mais je ne ſavais pas alors que je tirais ſur les plaiſirs du roi. L'aventure eſt malheureuſe. J'ai affaire à l'amour-propre & au pouvoir deſpotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de préſumer que mon marché avec M. le duc de Virtemberg a déplu. On l'a ſu, & on m'a fait ſentir qu'on le ſavait. Il me ſemble pourtant que Titus & Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, ſi Pline avait placé une partie de ſon bien ſur la tête de Plinia dans le Montbelliard.

Je ſuis actuellement très-affligé & très-malade, &, pour comble, je ſoupe avec le roi. C'eſt le feſtin de Damoclès. J'ai beſoin d'être auſſi philoſophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denys.

A M. D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 décembre.

MON cher & reſpectable ami, je ne peux pas à préſent plus changer de climat que changer mes vers: un éréſipèle rentré m'enterrerait ſur les bords de l'Elbe ou du Véſer, & il ſerait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Veſtphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre juſqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal; vos lettres me reſſuſcitent; mais on dit que mademoiſelle Gauſſin tue le duc de Foix. Cette Gauſſin eſt actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de la Motte me fait trembler: quoi! on l'a cru heureux étant aveugle & impotent; & parce qu'on a été aſſez ſot pour le croire heureux, on eſt aſſez cruel pour perſécuter ſa mémoire! Comment ſerai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui ſuis plus riche que la Motte, & qui ai été plus amoureux du roi de Pruſſe que la Motte ne croyait l'être de madame la ducheſſe du Maine? Je m'en vais prier M. Berrier de permettre

qu'on affiche à Paris : *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'eſt point heureux.*

Si vous avez lu cet article de la Motte, liſez donc celui de Rouſſeau, & vous y verrez la réponſe à la réflexion que vous faites que les heureux ſont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit ſur la Motte, & ſur Rouſſeau, & ſur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis XIV. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de Maintenon, ſi j'avais vu plutôt ſes Lettres. Elle eſt tout ce que vous dites, & toutes les dévotes de cour ſont comme elle. De l'ignorance, de la faibleſſe, de la fauſſeté, de l'ambition, du manége, des meſſes, des ſermons, des galanteries, des cabales ; voilà ce qui compoſe une Eſther ; mais l'Eſther-Maintenon écrit bien, & j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère Ninon, ſans doute ; mais madame de Maintenon vaut ſon prix. Je m'étais toujours douté que ce la Beaumelle avait volé ces Lettres. Il eſt donc avéré qu'il a fait ce vol chez Racine (*a*). Ce la Beaumelle eſt le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad uſum Delphini Danemarki*, des auteurs claſſiques français. Il datait ſa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave perſonnage, d'autant plus qu'il avait prêché ; mais, quinze jours après, mon

(*a*) Il les avait eues du vieux maréchal de Noailles. La comteſſe de la Marck, fille du maréchal, & protectrice de la Beaumelle, lui recrutait des ſouſcripteurs ; nous parlons ici de ce que nous avons vu.

prédicateur arriva avec un plumet à Potſdam. Il me dit qu'il venait voir Frédéric & moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé : *Mes Penſées* ou *Le qu'en dira-t-on ?* dans lequel il me traitait comme un heureux, c'eſt-à-dire fort mal ; & il voulait que je le préſentaſſe au roi, lui & ſon livre. De là mon prédicateur alla au b....., fut mis en priſon, & ſe retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ſes Penſées. Il faut qu'il croie tous les rois fort heureux ; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de priſe de corps, lui & ſes Penſées ; il ſe ſauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il eſt vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans ſon livre M. de Machault, Pollion ; & M. Berrier, Meſſala. Je ne ſais ſi Pollion & Meſſala feront ſa fortune ; mais le vol des Lettres de madame de Maintenon pourrait bien le faire mettre au carcan. C'eſt un rare homme ; il parle comme un ſot, mais il écrit quelquefois ferme & ſerré ; & ce qu'il pille, il l'appelle ſes Penſées. Dieu merci, ce vaurien eſt de Genève & calviniſte ; je ſerais bien fâché qu'il fût français & catholique ; c'eſt bien aſſez que Fréron ſoit l'un & l'autre.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne ſuis pas étonné du ſuccès du Siècle de Louis XIV. Les hommes ſont nés curieux. Ce livre intéreſſe leur curioſité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choiſir un tel ſujet. C'était mon devoir en qualité

d'hiſtoriographe, & vous ſavez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il eſt plaiſant qu'on m'ait ôté cette place, comme ſi une clef d'or du roi de Pruſſe empêchait ma plume d'être conſacrée au roi mon maître. Je ſuis toujours ſon gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'hiſtoriographe ? c'eſt une contradiction. Tout hiſtorien de ſon pays doit écrire hors de ſon pays ; ce qu'il dit en a plus de vérité & plus de poids. Adieu, mes chers anges ; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Virtemberg ; c'eſt une petite fortune aſſurée pour votre vie. J'y joins mon teſtament. Ce n'eſt pas que je croie à votre ancienne prédiction, que le roi de Pruſſe me ferait mourir de chagrin. Je ne me ſens pas d'humeur à mourir d'une ſi ſotte mort ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, & il faut toujours avoir ſon paquet prêt & le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque choſe qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille mouſtaches à mon ſervice, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne ſonge qu'à déſerter honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange;* il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave.*

Mon cher ami veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

Soupez avec moi ce soir, signifie *je me moquerai de vous ce soir.*

Le dictionnaire peut être long; c'est un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! dire à un homme les choses les plus tendres, & écrire contre lui des brochures! & quelles brochures! arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, & le maltraiter avec la malice la plus noire! que de contrastes! & c'est-là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, & que j'ai cru philosophe! & je l'ai appelé le Salomon du Nord!

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe,* disait-il, *je le suis aussi.* Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates & avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander

demander de congé qu'en confidération de ma fanté. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une efpèce de miniftre du faint Évangile, nommé Pérard, né comme moi en France : il demandait permiffion d'aller à Paris pour fes affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaiffait mieux fes affaires que lui-même, & qu'il n'avait nul befoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je confidère un peu en détail tout ce qui fe paffe ici, je finis par conclure que cela n'eft pas vrai, que cela eft impoffible, qu'on fe trompe, que la chofe eft arrivée à Syracufe, il y a quelques trois mille ans. Ce qui eft bien vrai, c'eft que je vous aime de tout mon cœur, & que vous faites ma confolation.

A M. BAGIEUX,

Chirurgien-major des Gendarmes de la Garde, &c.

Berlin, le 19 décembre.

VOTRE lettre, monfieur, vos offres touchantes, vos confeils, font fur moi la plus vive impreffion, & me pénètrent de reconnaiffance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, & venir me mettre entre vos mains & dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en refte à-peu-près fix ; j'ai apporté deux yeux, j'en ai prefque perdu un ; je n'avais point apporté d'éréfipèle, & j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas

l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête; que Pascal, Alexandre & Jésus-Christ n'ont vécu qu'environ la moitié, & que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces & des plus misérables. Cependant, j'ai enterré presque tous mes médecins, & jusqu'à la Mêtrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi; du moins, je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, & je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres; & quand il voit que mes dents tombent, & que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes (a) qui prétendent qu'on peut vivre aussi long-temps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, & en vivant comme un ver à soie dans sa coque; car nous avons à Berlin des vers à soie & des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles; & quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en

(a) Maupertuis. Voyez, dans les *Mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie*, la diatribe du docteur Akakia.

vie, vous apporter mon ſquelette. Vous le diſſéquerez ſi vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des ſentimens de reconnaiſſance & d'attachement que vous lui inſpirez. Soyez perſuadé, monſieur, que tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, & comme le plus obligeant & le plus aimable du monde.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au Salomon du Nord, pour ſes étrennes, les grelots & la marotte (*a*) qu'il m'avait donnés & que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-reſpectueuſe & je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé ſon grand factotum de Fédersdoff qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je ſais qu'il eſt difficile de ſortir d'ici, mais il y a encore des hipogriffes pour s'échapper de chez madame Alcine. Je veux partir abſolument, c'eſt tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, & que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à Fédersdoff que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux.

(*a*) Il parle de la clé de Chambellan & du cordon que lui avait donnés le roi de Pruſſe.

Adieu ; faites du paquet ci-joint l'uſage que votre amitié & votre prudence vous dicteront.

Le pauvre du Bordier doit être à préſent chez moi à Paris. Sa deſtinée eſt bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'oſe pas ſe dire malheureux. Cet homme eſt demandé à Berlin ; il y arrive en poſte. Il embarque ſur un vaiſſeau ſa femme, ſon fils unique & ſa fortune. Le vaiſſeau périt à la rade de Hambourg. Du Bordier ſe trouve à Berlin ſans reſſource. On ſe ſert de ſes deſſins, on ne l'emploie point, & on le renvoie ſans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriſſez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyſique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choſes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conſtance.

A M. D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, & en même-temps plus occupé qu'un homme en ſanté ; étonné de travailler dans l'état où je ſuis, étonné d'exiſter encore, & me ſoutenant par l'amitié, c'eſt-à-dire par vous & par madame Denis. Je ſuis ici le meunier de la Fontaine. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on eſt depuis un mois dans ſon lit, & qu'on n'a point de congé ; ſe faire tranſporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'eſt pas

tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs & de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, & je n'ai rien à demander à aucun roi. Maupertuis, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très-fou dans ses écrits, & très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis; car j'étais venu pour sa Majesté, & non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, & rien pour Maupertuis; elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, & Maupertuis ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux & soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose & de vers en état de paraître a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de

m'en remercier avec effufion de cœur. Enfin, fon orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureufe brochure contre moi, en faveur de Maupertuis qu'il n'aime point du tout. Il a fenti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte & de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; & cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de juftice, & de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de fes fujets, tout pruffiens qu'ils font, qui ne le défapprouve; mais vous jugez bien que perfonne ne le lui dit. Il faut qu'il fe dife tout à lui-même, & ce qu'il fe dit en fecret : c'eft que j'ai la volonté & le droit de laiffer à la poftérité fa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, & d'achever dans la retraite le refte de ma carrière, entre les bras de l'amitié & loin des griffes des rois qui font des vers & de la profe. Je lui ai mandé tout ce que j'ai fur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une feconde fois mon congé. Nous verrons s'il refufera à un moribond la permiffion d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refufera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre fur le droit de retenir les étrangers par force, & le dédier à Bufiris.

Quoi qu'on me dife, je ne le crois pas capable d'une fi atroce injuftice. Nous verrons. J'exige de vous & de

madame Denis (*a*) que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

À Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut; c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières: je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est bien horriblement vandale, & bien peu Salomon: c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête-à-tête d'un homme qui l'a enseigné deux ans, & dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle, les taureaux de Phalaris & les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage; & Salomon *minor* ne voudra être ni Busiris ni Phalaris. J'ai ce pays-ci

(*a*) L'amitié devait respecter les intentions de Voltaire; il *exigeait* que ces lettres fussent brûlées; il était par conséquent loin de prévoir qu'un jour les Éditeurs de Khell les vendraient au public.

en horreur : mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reſte guères que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au public :* le roi a écrit & imprimé ces brochures ; & tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute ; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, & le marquis d'Argens lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs ! Mais qu'il faſſe des brochures tant qu'il voudra, & qu'il ne perſécute point un homme qui lui a fait tant de ſacrifices.

J'ai le cœur ſerré de tout ce que je vois & de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de choſes à vous dire que je ne dis rien.

A M. DE RICHELIEU.

Potſdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaiſir de vous faire lire les deux plus jolies plaiſanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambaſſadeur, monſeigneur le maréchal, & vous ſerez plus à portée que perſonne de goûter le ſel de ces ouvrages ; cela eſt d'ailleurs abſolument dans votre goût. Il me ſemble que j'entends feu M. le maréchal de la

Feuillade, ou l'abbé de Chaulieu, ou Perigny, ou vous; il me ſemble que je lis le docteur Swift ou milord Cheſterfield, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réſiſte aux charmes d'un homme qui fait, en ſe jouant, de ſi jolies bagatelles, & dont la converſation eſt entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous & vos amis ne ſentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, ſongez que ces chefs-d'œuvre de graces ſont d'un homme qui ſerait diſpenſé par ſa place de ces agréables amuſemens, & qui cependant daigne y deſcendre. J'étais encore à Berlin quand il faiſait à Potſdam ce que je vous envoie; je demandais obſtinément mon congé; je remettais à ſes pieds tout ce qu'il m'a donné, mais les graces de ma maîtreſſe (1) ont enfin rappelé ſon amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; &, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour: mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerais guéri; je lui ai dit: Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros ſoufflet; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, & je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons.

(1) C'eſt ainſi que M. de Voltaire nommait le roi de Pruſſe.

Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je ? il n'y a que la vie douce & retirée de Potſdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris ? En vérité, l'eſprit & les agrémens ne ſont qu'à Potſdam & dans votre appartement de Verſailles. Cependant, ſi je retrouve à Plombières un peu de ſanté, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques ſemaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je ſois à Potſdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promeſſe. Ainſi, en cas que je ſois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous ſupplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*a*). Je connais ſon goût ; elle en ſera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix ſur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troiſième, je vous l'enverrai par la première poſte.

Adieu, monſeigneur ; vous connaiſſez mes tendres & reſpectueux ſentimens. Adieu, généreux Alcibiade. Vous liſez dans mon cœur ; il eſt à vous.

(*a*) Cette lettre a été envoyée par la poſte, & le roi de Pruſſe, tout philoſophe qu'il était, avait la petiteſſe de conſerver dans ſes États l'uſage infame d'ouvrir les lettres. *Note de l'édit. de Kehl.* Ajoutez-y que Voltaire n'avait écrit cette lettre que parce qu'il prévoyait bien qu'elle ſerait ouverte. C'était un artifice pour échapper à ſon tyran.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, & ce que c'eſt que cette force motrice, ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la *vîteſſe vraie* & ſur la *vîteſſe propre.* Il eſt plus difficile de ſe détromper des illuſions de ce monde, & des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas, & je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de Dieu d'*a* plus *b* diviſé par *z*.

Où en ſerait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique & l'aſtronomie pour connaître l'Être ſuprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, & les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes ; il ne faut que des yeux & point d'algèbre pour voir le jour.

Dieu a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins. La certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir; mais comme il n'eſt point du tout néceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, & ſi elle eſt une propriété eſſentielle

ou non à la matière, nous l'ignorons & nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces & la plus grande économie possible; mais que répondraient les partisans de cette opinion à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais, il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison & la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous, que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, & je pris de plus la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule, que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est-là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux: ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur & le

mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne;* il a ouvert le robinet du mauvais tonneau, qnand il s'est trouvé auprès de Jupiter. Quelle étrange misère d'avoir passé de Jupiter à la Beaumelle! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? Peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer, depuis peu, un Mémoire de la Beaumelle, revu & corrigé par lui? Ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de Morel, pour faire imprimer ce libelle? Ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi pour un président d'académie! Il en envoya, le 22 mai, un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de Saxe-Gotha, croyant par-là m'arracher les bontés, la protection & les soins dont on m'honorait à Gotha, pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. La Beaumelle était à la bastille, dès le 22 avril, pour avoir insulté des citoyens & des souverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha & dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé sous son nom.

Voilà un de ces argumens, monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations.*

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus

mauvaiſe des armes ; l'on ſe croit un politique, & on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité & s'immoler ; mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, & ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement ; mais ne point répondre à des preuves évidentes, & payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre ; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, & en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un champ de diſpute ; elles ſont, dans cette occaſion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaiſanterie gaie & innocente ſur les diſſections de géans, & ſur la manière d'exalter ſon ame pour lire dans l'avenir ;

Ludus enim trepidum genuit certamen & iram,
Ira, truces inimicitias & funebre bellum.

Je ne diſpute point quand il s'agit de poéſie & d'éloquence ; c'eſt une affaire de goût : chacun a le ſien. Je ne peux prouver à un homme que c'eſt lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques, quand il s'agit de philoſophie ou d'hiſtoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raiſon à ſept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention ; je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médiſantes que des livres utiles.

Par exemple, monſieur, lorſqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illuſtre que vous vouliez écrire contre ſes ouvrages, je réponds que vous êtes aſſez inſtruit, par des preuves inconteſtables, que non-ſeulement cela eſt très-faux, mais que j'ai fait préciſément le contraire.

Lorſqu'on oſe inſérer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne & de Hollande, je ſuis encore forcé de répondre qu'on a menti, & qu'il n'y a pas, dans ces pays, un ſeul libraire qui puiſſe dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuſcrit.

Lorſqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne ſuis-je pas encore forcé de dire que, ſans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que ſa majeſté m'a conſervée?

Lorſqu'on m'attaque ſur ma naiſſance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je ſuis né égal à ceux qui ont la même place que moi; & que, ſi j'ai parlé ſur cet article avec la modeſtie convenable, c'eſt parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorenci & par les Châtillon?

Lorſqu'on imprime qu'un ſouverain m'a dit: *Je vous conſerve votre penſion, & je vous défends de paraître devant moi*; je réponds que celui qui a avancé cette ſottiſe, en a menti impudemment.

Lorſqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'eſt moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade ſous le nom de M. Marmontel, n'eſt-il pas encore

de mon devoir d'avertir que cela n'eſt pas vrai ; que M. Marmontel a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, & que c'eſt M. l'abbé Langlet Dufrenoy qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez Gandouin ?

Lorſqu'on imprime que je ſuis l'auteur de je ne ſais quel livre intitulé : *Des Beautés de la langue françaiſe* (a), je réponds que je ne l'ai jamais lu, & j'en dis autant ſur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir ſous mon nom qui eſt trop connu.

(a) C'eſt pourtant ce livre intitulé : *Connaiſſance des beautés & des défauts de la langue françaiſe*, que les Éditeurs de Khell ont oſé imprimer dans la collection de Voltaire : ce que n'auraient pas fait ſes plus cruels ennemis. On peut en juger par le plan très-monotone de ce même livre. On y raſſemble, par ordre alphabétique, une foule de citations tirées des meilleurs écrivains français, & chaque article eſt terminé par une citation de Voltaire, à laquelle on ne manque pas de donner toujours une préférence marquée. Le réſultat du livre eſt de prouver qu'en chaque genre Voltaire eſt très-ſupérieur à tous ceux qui ont écrit avant lui.

Que, dans une ſaillie d'orgueil, Rouſſeau, en parlant de lui-même, ait dit qu'il n'était pas de gouvernement bien policé qui ne dût ériger une ſtatue à l'auteur d'Émile, on put pardonner à ſon génie ce ridicule d'un moment. Mais que, dans un accès de vanité de pluſieurs jours, Voltaire, à tête repoſée, eût fait un volume entier pour prouver qu'il n'avait point eu d'égal parmi les écrivains de la nation, voilà, nous ne balançons pas à le redire, ce que ſes plus cruels ennemis n'auraient oſé lui imputer. Cet ouvrage n'eſt donc ni de lui ni d'aucun de ſes jeunes élèves, comme on voudrait le faire entendre par une eſpèce de ſentiment de pudeur. Il ne fut évidemment compoſé que dans l'intention maligne de le rendre odieux à tous les gens de lettres, en faiſant ſoupçonner qu'il pouvait en être l'auteur. C'eſt donc une ſatyre contre ſa mémoire que d'avoir inſéré ce livre dans ſa collection, & de l'avoir compris dans la table alphabétique de ſes ouvrages.

Lorſqu'on imprime une prétendue lettre de feu milord Tirconel, je ſuis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; & puiſqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je ſuis prêt de lui faire l'aumône pour le reſte de ſa vie, en cas qu'il puiſſe prouver un ſeul des faits qu'il avance.

Lorſqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur reſpectable à qui je ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que juſqu'ici on n'a calomnié que pour le paſſé & jamais pour l'avenir ; que c'eſt trop *exalter ſon ame*, & que je ferai repentir le premier impudent qui oſerait écrire contre l'homme vénérable dont il eſt queſtion.

Lorſqu'on imprime que je me ſuis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un ſouverain, je réponds qu'il eſt faux que je m'en ſois vanté ; qu'il eſt faux que cette édition exiſte ; & qu'il eſt faux que cette préface, qui exiſte réellement, ait été citée mal à propos : elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. Marmontel ; elle avait été compoſée pour être miſe à la tête de ce poëme, que cet illuſtre ſouverain dont il eſt parlé, voulait faire graver. C'était un double honneur qu'il faiſait à cet ouvrage.

Lorſqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de la Motte, je réponds que je ne vole de vers à perſonne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainſi que

de l'argent, ſans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monſieur, comment je ſerai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me ſont inconnus, & dont les autres me ſont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'eſt pas la leur, & à me perſécuter ſur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cauſe, comme je défends la mienne. Il y a des occaſions où l'on doit dire avec Cicéron:

Seipſum deſerere turpiſſimum eſt.

Il faut, en mourant, laiſſer des marques d'amitié à ſes amis, le repentir à ſes ennemis, & ſa réputation entre les mains du public. Adieu.

A MADAME DENIS (*a*).

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, & je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles

(*a*) Ces plaintes de Voltaire ne reſſemblent plus à celles qu'il ſe permit trop ſouvent contre les Desfontaines, les Fréron, les Clément, & d'autres écrivains de leur eſpèce. Elles ſont véritablement très-intéreſſantes. Il s'agit d'un roi qu'il avait aimé, & qui devenait ſon tyran & ſon perſécuteur. Voltaire déploie ici un grand caractère, une ame ſenſible, mais fière & détrompée. C'eſt l'inſtant de ſa vie où il montra le plus de courage & de vraie philoſophie.

ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes ; je pleurais votre départ & votre ſéjour ; l'atrocité de ce que vous avez ſouffert perdait de ſon horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience & votre courage m'en donnaient ; mais, après votre départ, je n'ai plus été ſoutenu.

Je crois que c'eſt un rêve ; je crois que tout cela s'eſt paſſé du temps de Denys de Syracuſe : je me demande s'il eſt bien vrai qu'une Dame de Paris, voyageant avec un paſſe-port du roi ſon maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des ſoldats, conduite en priſon ſans aucune forme de procès, ſans femme de chambre, ſans domeſtique, ayant à ſa porte quatre ſoldats la baïonnette au bout du fuſil, & contrainte de ſouffrir qu'un commis de Freitag, un ſcélérat de la plus vile eſpèce, paſsât ſeul la nuit dans ſa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais ſeul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence ſi barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il eſt bien triſte, ſans doute, pour le roi de Pruſſe, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commiſe en ſon nom, par un homme qui ſe dit ſon miniſtre. Paſſe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir ſon livre imprimé de poéſies, dont il m'avait gratifié, & auquel j'avais quelque droit ; il me l'avait laiſſé comme le gage de ſes bontés, & comme la

récompenſe de mes ſoins : il a voulu reprendre ce bienfait ; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire empriſonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu ſe ſouvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ſes bontés ſéduiſantes ; qu'il m'avait, dans ma vieilleſſe, tiré de ma patrie ; que j'avais travaillé avec lui deux ans de ſuite à perfectionner ſes talens ; que je l'ai bien ſervi & ne lui ai manqué en rien ; qu'enfin, il eſt bien au-deſſous de ſon rang & de ſa gloire de prendre parti dans une querelle académique, & de finir, pour toute récompenſe, en me faiſant demander ſes poéſies par des ſoldats.

J'eſpère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, & que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume ſur la fin de ma vie. Il a pris conſeil de ſa colère, il le prendra de ſa raiſon & de ſa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en ſon nom ? Milord Maréchal ſera, ſans doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un Freitag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous ; il y en a une de madame de Fontaine, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement & de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon ; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, & que j'ai ceſſé un moment d'être

français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, & ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef & cette croix que j'ai remiſes à ſes pieds. Cela n'exigeait ni ſerment, ni fonctions, ni naturaliſation. On n'eſt point ſujet d'un roi pour porter ſon ordre. M. d'Ecouville, qui eſt en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Pruſſe, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injuſtice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conſervé ma maiſon à Paris, & que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre ſérieuſement que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'eſt pas français? oſerait-on dire cela devant les ſtatues de Louis XIV & de Henri IV; j'ajouterai même de Louis XV, parce que je ſuis le ſeul académicien qui fit ſon panégyrique quand il nous donna la paix; & lui-même a ce panégyrique traduit en ſix langues?

Il ſe peut faire que ſa majeſté pruſſienne, trompée par mon ennemi & par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à ſa juſtice & à ſa grandeur d'ame. Il ſera le premier à demander au roi qu'on me laiſſe finir mes jours dans ma patrie; il ſe ſouviendra qu'il a été mon diſciple, & que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il ſe contentera de cette

fupériorité, & ne voudra pas fe fervir de celle que lui donne fa place, pour accabler un étranger qui l'a enfeigné quelquefois, qui l'a chéri & refpecté toujours. Je ne faurais lui imputer les lettres qui courent contre moi fous fon nom : il eft trop grand & trop élevé pour outrager un particulier dans fes lettres; il fait trop comme un roi doit écrire, & il connaît le prix des bienféances; il eft né furtout pour faire connaître celui de la bonté & de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt & colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, & l'humanité l'infpira toute fa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour fa fille. Je ferai un peu confolé fi vous arrivez en bonne fanté. Mes complimens à votre frère & à votre fœur. Adieu; puiffé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes & des rois.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame Denis m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes & les obftacles qu'elles trouvent. Vous fentez à quel point je dois être reconnaiffant & affligé. Je comptais venir oublier Denys de Syracufe dans la retraite de Platon; la deftinée s'eft acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui fe rouille, &

mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, & j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne eſt charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me conſole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confeſſion y ſera aſſoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne ſais ce qu'eſt devenu Formont; tout ſe diſperſe dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres penſans étaient libres, ils ſe raſſembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher & ancien ami. *Durum, ſed levius fit patientiâ*; je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ*.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

Mon aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame Denis & moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois aussi notre chère Denis un peu gourmande; & l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt & la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme & libre, & que vous êtes devenue un petit Callot, un petit Tempeſt. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, & qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts! Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, & quand?

Peignez-vous d'après le nu, madame; & avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main & de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin & un secrétaire, avec des livres & une seringue: donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous messieurs Corringius, Vitriarius, Struvius, Spenner, Godstal, & autres messieurs du bel air? ce sont ceux qui broient actuellement mes

couleurs. Vous peignez des choses agréables d'une main légère, & moi des sottises graves d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, & je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller; faites-lui bien mes complimens.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue : ce ne sont pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de Desfontaines par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre; il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir; mais dans la même liasse j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'Arnaud, homme que vous connaissez, que j'ai nourri & élevé pendant deux ans; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eut fait à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que Linant, Lamare & Lefévre, à qui-j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre & leurs talens fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre & à l'intérêt? vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est-là mon premier malheur; & le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes; trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, & trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes & des persécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques détestables, & de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse & de la méchanceté des gens de lettres, & de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel-esprit nommé Bonneval, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de Bonneval). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit & du cœur, & finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant escroqué dix autres avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; & il disait pour son excuse que c'était madame Pâris de Montmartel

qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaſſé de la maiſon. C'eſt au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, & à qui Rouſſeau a, je crois, adreſſé une épître.

En voici d'un nommé Ravoiſier qui ſe diſait garçon athée de Boindin; il m'appelle ſon protecteur, ſon père; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un Demoulin, qui me diſſipa trente mille francs de mon bien clair & net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ſes lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi; il n'était pas bel-eſprit.

Le bel-eſprit qui m'écrivit ce billet connu (*a*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant ſix cents livres, tous les exemplaires d'une belle ſatyre où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle Lajonchère. C'eſt l'auteur d'un ſiſtême de finances; & on l'a pris en Hollande pour la Jonchère le tréſorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en reliſant les lettres de Manori. Voilà un plaiſant avocat. C'eſt aſſurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je ſuis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit; je n'ai mangé hier & avant-hier que du pain.* Il fallut donc le nourrir & le vêtir. C'eſt le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le ſervice de faire condamner les libelles de Roi & d'un nommé Travenol ſon aſſocié.

(*a*) Voyez dans les *Mélanges de littérature*, *&c.* le Mémoire ſur la ſatyre.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (1) qui me demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé Desfontaines fit ſous ſon nom un libelle contre moi. Celui-là eſt repentant ; c'eſt du moins quelque choſe. Il n'avait pas lu apparemment le livre de la Métrie contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé Bellemare, qui s'eſt depuis réfugié en Hollande ſous le nom de Bénar, & qui a fait contre la France un journal hiſtorique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'eſt-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans ſon journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter ; c'eſt dommage que le public ſoit privé de ſes belles productions.

Cet inventaire eſt d'une groſſeur énorme. La canaille de la littérature eſt noblement compoſée ! Mais il y a une eſpèce cent fois plus méchante ; ce ſont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les ſeconds font bien pis ; & ſi les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres eſt toujours en danger d'être mordu par ces chiens, & mangé par ces monſtres. Demandez à Pope : il a paſſé par les mêmes épreuves ; & s'il n'a pas été mangé, c'eſt qu'il avait bec & ongles. J'en aurais autant ſi je voulais. Ce monde-ci eſt une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funeſtes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, ſi je finis avec vous ma

(1) Jore.

carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal ſur la terre; ſinon je ſerai de l'avis de ceux qui penſent qu'un génie malfaiſant a fagoté ce bas monde.

A M. D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 24 de février.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher & reſpectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du ſalut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poſte, afin que je le faſſe brûler, comme de raiſon, dans la place publique de la capitale des Hottentots où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces ſacrifices aſſez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos ſauvages d'immoler leurs ſemblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jéſuites fanatiques ont fait incendier ici ſept exemplaires de Bayle (*a*); & un avocat général de ce qu'on appelle le conſeil ſouverain d'Alſace a jeté le ſien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jéſuites plus adroits font imprimer Bayle à Trévoux pour leur profit. Je cours riſque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle

(*a*) Les Jéſuites, c'eſt-à-dire, les idiots fanatiques dont ils faiſaient des miſſionnaires, donnaient alors, en Lorraine & en Alſace, de ces ſcènes extravagantes : il s'en eſt paſſé ſous nos yeux.

hiſtoire de Jean Néaulme. Nous avons un évêque de Porentru ; (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar ?) ce Porentru eſt grand chaſſeur, eſt grand buveur de ſon métier, & gouverne ſon diocèſe par des jéſuites allemands qui ſont auſſi deſpotiques, parmi nos ſauvages des bords du Rhin, qu'ils le ſont au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raiſon a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainſi ; quelques juſtes hauſſent les épaules & ſe taiſent. J'avais choiſi cette ville comme un aſile sûr, dans lequel je pourrais ſurtout trouver des ſecours pour les Annales de l'Empire ; & j'en ai trouvé pour mon ſalut plus que je ne voulais. Je ſuis près d'être excommunié ſolidairement avec Jean Néaulme. Je ſuis dans mon lit, & je ne vois pas que je puiſſe être enſeveli en terre ſainte. J'aurai la deſtinée de votre chère Adrienne (*a*), mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, ſi vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand beſoin. Jean Néaulme m'a achevé. Jeanne d'Arc viendra à ſon tour. Tout cela eſt un peu embarraſſant avec des cheveux blancs, des coliques & un peu d'hydropiſie & de ſcorbut. Deux perſonnes de ce pays-ci ſe ſont tuées ces jours paſſés ; elles avaient pourtant moins de détreſſes que moi ; mais l'eſpérance de vous revoir un jour me fait encore ſupporter la vie.

(*a*) Adrienne le Couvreur.

A MADAME DU DEFFANT.

A Colmar, 3 de mars.

VOTRE lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne penſez, & je vous aſſure que mes yeux ont été un peu humides en liſant ce qui eſt arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de Formont que vous étiez entre chien & loup, & non pas tout-à-fait dans la nuit. Je penſais que vous étiez à-peu-près dans l'état de madame de Staal, ayant par-deſſus elle le bonheur ineſtimable d'être libre, de vivre chez vous, & de n'être point aſſujettie chez une princeſſe à une conduite gênante qui tenait de l'hypocriſie ; enfin d'avoir des amis qui penſent & qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, & je vous ſavais même aſſez philoſophe pour vous en conſoler ; mais ſi vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment ; je ne vous propoſerai pas l'exemple de M. de S..., aveugle à vingt ans, toujours gai, & même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'eſt pas bonne à grand'choſe ; nous ne la ſupportons que par la force d'un inſtinct preſque invincible que la nature nous a donné : elle a ajouté à cet inſtinct le fond de la boîte de Pandore, l'eſpérance.

C'eſt quand cette eſpérance nous manque abſolument, ou lorſqu'une mélancolie inſupportable nous ſaiſit, que l'on triomphe alors de cet inſtinct qui nous

fait aimer les chaînes de la vie, & qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on déseſpère de raccommoder. C'eſt le parti qu'ont pris en dernier lieu deux perſonnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philoſophes était une fille de dix-huit ans à qui les jéſuites avaient tourné la tête, & qui, pour ſe défaire d'eux, eſt allée dans l'autre monde. C'eſt un parti que je ne prendrai point, du moins ſitôt, par la raiſon que je me ſuis fait des rentes viagères ſur deux ſouverains, & que je ſerais inconſolable ſi ma mort enrichiſſait deux têtes couronnées.

Si vous avez, madame, des rentes viagères ſur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, & vivez cent ans.

Il eſt vrai que le procédé de Denys de Syracuſe eſt incompréhenſible comme lui; c'eſt un rare homme. Il eſt bon d'avoir été à Syracuſe, car je vous aſſure que cela ne reſſemble en rien au reſte de notre globe.

Le Platon de Saint-Malo (*a*), au nez écraſé & aux viſions cornues, n'eſt guère moins étrange; il eſt né avec beaucoup d'eſprit & avec des talens; mais l'excès ſeul de ſon amour-propre en a fait à la fin un homme très-ridicule & très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin Akakia, qui avait voulu le guérir de ſa folie par ſes lénitifs?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je ſuis un plaiſant homme à marier! Il y a

(*a*) Maupertuis.

ſix

ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, & que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement & agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets & faire la lecture, j'avoue que je ſerais tenté; mais le plus vrai & le plus cher de mes déſirs ſerait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, & ce ſerait une grande douceur pour moi ſi je pouvais aider à votre conſolation, & m'entretenir avec vous librement dans ces momens ſi courts qui nous reſtent, & qui ne ſont ſuivis d'aucuns momens.

Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai, & je ne m'en ſoucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la perſonne du monde pour qui j'ai le plus tendre reſpect & l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je faſſe mille complimens à M. de Formont. Le préſident Hénault donne-t-il toujours la préférence à la reine ſur vous? Il eſt vrai que la reine a bien de l'eſprit.

Adieu, madame; comptez que je ſens bien vivement votre triſte état, & que du bord de mon tombeau je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Reſtez-vous à Paris? paſſez-vous l'été à la campagne? les lieux & les hommes vous ſont-ils indifférens? Votre ſort ne me le ſera jamais.



A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

En lui envoyant les Annales de l'Empire.

A Colmar, le 12 de mai.

Mes doigts enflés, monſieur, me refuſent le plaiſir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs; car j'ai dicté toute cette hiſtoire. Mais j'ai bien plus de ſatisfaction à dicter ici les ſentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penſer que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public conſiſte dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Veſtphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs: c'eſt ce qui ſe trouve imprimé par-tout, & qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public conſiſte dans les prétentions de tant de princes à la charge des uns des autres, dans celles des empereurs ſur Rome & des papes ſur l'Empire, dans les droits de l'Empire ſur l'Italie: & c'eſt ce que je crois avoir aſſez indiqué, en réduiſant tous ces droits douteux à celui du plus fort que le temps ſeul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux ſur les Doutes qui ſe trouvent à la fin du ſecond tome, & qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez ſi l'original des donations de Pepin & de

Charlemagne ne ſe trouve pas au dos de la donation de Conſtantin. Le Diurnal romain des ſeptième & huitième ſiècles, eſt un monument de l'hiſtoire bien curieux, & qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand ſoin, au Vatican, d'empêcher que le reſte de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maiſons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des Boulainvilliers, toute origine eſt petite, & le capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant ſix cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie & l'Allemagne, eſt l'objet principal de ces Annales; mais je me ſuis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raiſonneur ſur les droits des empereurs & des États de l'Empire.

Il eſt certain que Tibère était un prince un peu plus puiſſant que Charles VII & François I. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé ſur Rome, depuis Charlemagne, a conſiſté à la ſaccager & à la rançonner dans l'occaſion. Voilà ce que j'indique, & le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu aſſurément, monſieur, des lecteurs plus bénévoles, ſi j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous ſuivre : mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéiſſance pour madame la ducheſſe de Saxe-Gotha, & quand on ne fait qu'obéir, on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire

que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père Barre. Je vous ſoumets cet ouvrage, monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études & de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur Rapin Thoiras. Rien ne me paraît plus injuſte & plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayions : je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué & défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des Robert Étienne ni des Plantin ; & ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des Bayle.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent ; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté & de ſecours que je n'en ai.

Adieu, monſieur ; conſervez-moi vos bontés, & ne m'oubliez pas auprès de madame du Deffant. Soyez très-perſuadé de mon attachement & de ma tendre & reſpectueuſe eſtime.

A MADAME DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

SAVEZ-VOUS le latin, madame? Non : voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres & sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres, les Grecs & les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de Didon, à l'embrâsement de Troye, à la descente d'Énée aux enfers?

Je crois l'Essai sur l'homme, de Pope, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût & la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des Annales, quelque courtes quelles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est plus long que la Henriade, & le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des

ouvrages férieux. La vérité hiftorique & l'auftérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me font revenues avec la Pucelle. Ces annales font plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de Formont, je vous prie, madame, de le faire fouvenir de moi; & s'il eft parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'efpère y trouver la fanté à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai refté fept mois entiers à Colmar fans fortir de ma chambre, & je crois que j'en ferai autant à Paris, fi vous n'y êtes pas.

Je me fuis apperçu à la longue que tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de fortir de chez foi. La maladie ne laiffe pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la fociété. Pour vous, madame, ce n'eft pas de même; la fociété vous eft néceffaire comme un violon à Guignon, parce qu'il eft le roi du violon.

M. d'Alembert eft bien digne de vous, bien au-deffus de fon fiècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, & il peut compter que fi je le regarde comme le premier de nos philofophes gens d'efprit, ce n'eft point du tout par reconnaiffance.

Je vous écris rarement, madame, quoiqu'après le plaifir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux foit le plus grand pour moi; mais je fuis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je fouffre & je travaille fans ceffe. Cela fait une

vie pleine, pas tout-à-fait heureuse; mais où est le bonheur? je n'en sais rien, madame; c'est un beau problème à résoudre.

A M. D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peine pour vous plaire! Eh bien! me voilà chinois, puisque vous l'avez voulu; mais je ne suis ni mandarin, ni jésuite, & je peux très-bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours; car, si on me sait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, & n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, & je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'orphelin (*a*). Il m'appelle, & je vais à lui, en faisant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, & quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, & que le King-tien me donne de l'enthousiasme & point de ridicule! Sur ce je baise le bout de vos ailes.

(*a*) L'Orphelin de la Chine,

AU MÊME.

Octobre.

J'ECRIS au préſident Hénault, & je le prie d'engager Royer (*a*), qu'il protège, à ſupprimer ſon déteſtable opéra, ou du moins à différer. Vous connaiſſez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapſodie de paroles du Pont-neuf. Cela eſt vrai à la lettre. J'avais écrit à Royer une lettre de politeſſe, ignorant juſqu'à quel point il avait pouſſé ſon mauvais procédé & ſa bêtiſe. Il a pris cette lettre pour un conſentement; mais à préſent que M. de Moncrif m'a fait lire le manuſcrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire ſavoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je ſois défiguré toujours impunément en proſe & en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diſsèque, de mon vivant? Cette dernière injuſtice aggrave tous mes malheurs. Rien n'eſt pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, ſi on laiſſe Royer le maître de m'inſulter & de me mutiler, on intitule au moins ſon Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*,

(*a*) Royer, muſicien médiocre, avait eu la fantaiſie de mettre en muſique, ſans l'aveu de Voltaire, l'opéra de Pandore. Au lieu de s'adreſſer à l'auteur du poëme pour les changemens qu'il y croyait néceſſaires, il avait eu recours à un homme qui n'avait aucune habitude d'écrire. Voltaire s'indignait avec raiſon qu'on diſposât ainſi de ſes ouvrages, & véritablement on ſe permettait d'agir comme ſi ſa ſucceſſion eût été ouverte, & miſe au pillage.

à laquelle *le musicien a fait faire* les changemens & les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage. Mais, comment faire? Je n'en sais rien; je ne sais que souffrir & vous aimer.

AU MÊME, *à Paris*.

Colmar, 7 de novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher & respectable ami, par lesquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle, que Thiriot en a vu des feuilles, qu'elle va paraître. On écrit la même chose à madame Denis. Fréron semble avoir annoncé cette édition. Un nommé Chevrier en parle. M. Pasquier l'a lue tout entière en manuscrit, chez un homme de considération, avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, & non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame Denis a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domestique infidèle? Je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence sont à l'abri d'un pareil larcin, & vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, & qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs, il y a

trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à Thiriot. Lambert est au fait de la librairie, & peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, & qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée; mais elle ne sera pas tout-à-fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement; madame Denis en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles, avant de prendre un parti.

A U M Ê M E.

Lyon, 2 de décembre.

EST-IL possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, & l'empressement d'un public de province, beaucoup plus enthousiasmé que celui de Paris, le premier jour de Mérope, ne guérissent point les maladies dont je suis accablé, ne consolent point mes chagrins, & ne guérissent point mes craintes. C'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite Pucelle. Il est avéré que mademoiselle du Thil la possède; elle l'a trouvée chez feu madame du Châtelet. Il n'est que trop vrai que Pasquier avait lu le chant de l'âne chez un homme qui

tient ſon exemplaire de mademoiſelle du Thil, & que Thiriot a eu une fois raiſon. Je me raſſurais ſur ſon habitude de parler au haſard, mais le fait eſt vrai. Un poliſſon, nommé Chevrier (*a*), a lu tout l'ouvrage; & enfin, il y a lieu de croire qu'il eſt entre les mains d'un imprimeur, & qu'il paraîtra auſſi incorrect & auſſi funeſte que je le craignais. Cependant je ne peux ni reſter à Lyon dans de ſi horribles circonſtances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je ſuis accablé de tous côtés dans une vieilleſſe que les maladies changent en décrépitude, & je n'attends de conſolation que de vous ſeul. Je vous demande en grace de vous informer, par vos amis & par le libraire Lambert, de ce qui ſe paſſe, afin que du moins je ſois averti à temps, & que je ne finiſſe pas mes jours avec Talouet. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me ſera exactement rendue; je l'attends avec la plus douloureuſe impatience, & je vous embraſſe avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

AU MÊME.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, 6 de février.

MON cher ange, puiſque Dieu vous bénit au point de vous faire aimer toujours le ſpectacle à la folie, je m'occupe à vous ſervir dans votre paſſion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois; vous aurez ici

(*a*) Auteur du *Colporteur*, condamné par contumace aux galères à Nancy, pour quelques autres infamies de ce genre.

les trois autres, & vous jugerez entre ces deux façons. Pour moi, je penſe que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'eſſentiel que la pièce en trois, le grand danger eſt que les trois actes ſoient étranglés, & les cinq trop alongés; & je cours riſque de tomber ſoit en allant trop vîte, ſoit en marchant trop doucement. Vous en jugerez, quand vous aurez ſous les yeux les deux pièces de comparaiſon. Ce n'eſt pas tout; vous aurez encore quelque autre choſe à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai auſſi les quatre derniers chants de cette Pucelle, pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiſelle du Thil ce dix-neuvième chant de l'âne, qui eſt intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puiſqu'elle aime à poſſéder des manuſcrits, & je ſerais délivré de la crainte de voir paraître à ſa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui propoſer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne ſuis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Hiſtoire prétendue univerſelle eſt encore un fardeau qu'on m'a impoſé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiſtoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eſt qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eſt un tiſſu de ſottiſes publiées par l'ignorance & par l'avidité. On m'a mutilé, & je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni Royer d'avoir défiguré mes vers: c'eſt à moi à préſent d'avoir ſoin de ma proſe.

Pour Dieu ayez la bonté de parler encore à

Lambert, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suisses parlent français plus purement que Ciceron & Octave.

Je vous supplie, en cas que Lambert réimprime le Siècle de Louis XIV, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monsieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours supprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains ecclésiastiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de Tencin (1) une marque plus forte de mon respect pour sa personne, & de mon attachement pour sa famille. Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes, qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier: ce qu'on dit de Berlin est exagéré; mais en quoi on se trompe fort, c'est dans l'idée qu'on a que j'en serais mieux reçu à Paris. Pour moi, je ne songe qu'à la Chine, & un peu aux côtes de Coromandel; car, si Dupleix est roi, je suis presque ruiné. Le Gange & le fleuve jaune m'occupent sur les bords du lac Leman, où je me meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

(a) Le cardinal de Tencin, oncle de M. d'Argental, était, comme nous croyons l'avoir déjà observé, un homme intrigant & ambitieux sans aucun mérite. Il avait présidé le conciliabule d'Embrun, dans lequel on avait déposé un vieil évêque janséniste, recommandable par la pureté de ses mœurs, & à qui on ne pouvait reprocher que de l'obstination. La vanité de ce cardinal ne pardonnait point à Voltaire d'avoir donné à ce conciliabule le nom de *petit* concile, quoiqu'il ne fût composé que de sept évêques vendus à la cour, & qu'il y eût loin de-là à un concile œcuménique. Voltaire, voulant le ménager à cause de son neveu, consentit à lui faire le léger sacrifice d'une épithète, quoiqu'elle fût le mot propre.

AU MÊME.

24 de mai.

Comptez, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains & un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous & les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, & que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez cet âne, & vous savez qu'il est bien plus poli & bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps :

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir & mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas (a).

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Éphestion;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel ! ont de faiblesse !

(a) Voltaire, dans ces nouvelles leçons, supprimait adroitement des traits qui n'auraient pu lui faire que des ennemis. Il y en avait contre le vieux maréchal de Noailles, le duc de Villars, le marquis de Thibouville, &c.

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli & de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des détestables copies qui courent sera imprimée. Vous ne sauriez croire à quel point je suis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, est aujourd'hui un contraste bien désagréable avec mon état & mon âge; & tel qu'il court le monde, il est horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés sont pleins de sottises & d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût & l'honnêteté; c'est le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame Denis écrit à M. d'Argenson, & le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de Malesherbes; & nous vous conjurons tous deux, mon cher & respectable ami, de lui en parler fortement: c'est ma seule ressource. M. de Malesherbes est seul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à espérer & à faire. Veillez sur notre retraite, mettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit qui l'a lu à Vincennes tout entier? si je le connaissais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, & pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication? Enfin, il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine; & je ne songerai à Gengis-kan que lorsque vous m'aurez éclairé, au moins sur ce qui me trouble, &

que je me ferai résigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids; ce serait bien pis.

Parlez à M. de Malesherbes, échauffez-moi & aimez-moi.

AU MÊME.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher & respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres & attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le Saint-Denis qui vient au secours de Jeanne. J'ai reçu votre lettre par M. Malet, mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M. le duc de la Vallière me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de Darget en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que Darget a fait; mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable & scandaleuse copie. Il faut de toute nécessité que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil, je l'enverrai à M. de la Vallière, & à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, & pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, & dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres;

il

il y en a très-peu dans l'Arioste. *Deux ou trois coups*, dit-elle, *est fort plat*, & *rien du tout* (*a*), dit-elle, *est plaisant*. Tous les gros mots sont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art & de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, & la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France & un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en poussant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandilisé. Voilà où j'en suis, c'est-à-dire, au désespoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge & ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique & m'envoyer à Pékin.

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur, égal à le Kain : ce serait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni Mahomet! Est-il possible que Rome sauvée ait été mal jouée & plus mal imprimée, & qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche? il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne sont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis vous dit toutes les mêmes choses que moi.

(*a*) Allusion à ces jolis vers du second chant de la Pucelle :

Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. — Rien du tout, lui dit-elle.

A MADAME DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguste.

On vous lit des chofes bien édifiantes, madame, dans le couvent des carmélites (1). Je ne doute pas qu'elles ne fervent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grace, vous devez l'être de celui de la deftinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli ; elle vous a fait quitter votre terre, lorfque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais ; elle a fait mourir madame du Châtelet en Lorraine ; elle m'a conduit fur les bords du lac de Genève ; elle vous a campé aux carmélites : c'eft ainfi qu'elle fe joue des hommes qui ne font que des atômes en mouvement, foumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des évènemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, & dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette deftinée de ce que meffieurs vos enfans font placés.

Je vous fouhaite, madame, du bonheur s'il y en a ; de la tranquillité, au moins, toute infipide qu'elle eft ; de la fanté, qui eft le vrai bien, & qui cependant eft un bien trop peu fenti. Confervez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde font engrenées de façon à ne pas me laiffer l'efpérance de vous revoir ; mais mon tendre refpect pour vous fera toujours dans mon cœur.

(1) La Pucelle.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris*.

30 d'auguste.

J'AI reçu, monſieur, votre nouveau livre (1) contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes (*a*), quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante

(1) Le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

(*a*) Voilà ce que Paliſſot mit en action dans le dénouement de la comédie des Philoſophes; il penſa que ſi cette idée folle avait pu ſe préſenter à l'eſprit de Voltaire, en liſant le livre de Rouſſeau, elle pouvait, à plus forte raiſon, s'être offerte à Criſpin, qui ſe vante, dans la pièce, d'avoir ſervi de copiſte à ce philoſophe.

Cette plaiſanterie fit rire tout Paris, & le public n'y vit aucun outrage pour Rouſſeau, à qui elle eſt en effet abſolument étrangère. Obſervez d'ailleurs que Rouſſeau était loué dans l'ouvrage, & que l'auteur s'était même appuyé de ſon autorité dans la préface de ſa comédie.

Eh bien! trente-quatre ans après, un homme que nous ne pouvons nous réſoudre à nommer, mais qui a été trop connu, voulut faire un crime à Paliſſot de cette innocente plaiſanterie, & ſe ſervit de ce prétexte pour le dénoncer publiquement à la commune de Paris, comme un calomniateur ſacrilége qu'il fallait immoler aux mânes de Rouſſeau, & comme un contre-révolutionnaire. Une triſte expérience a prouvé de quel danger étaient alors de pareilles dénonciations. Cet homme dut paraître ivre à ceux même qu'il avait le plus accoutumés à ces délations violentes : mais depuis on a cru voir dans ſa conduite autre choſe que de l'ivreſſe ou de la folie. Nous avons été trop vengés : laiſſons en paix ſa cendre.

ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les ſauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie, auprès de votre patrie où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Taſſe firent de ſa vie un tiſſu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons, à ſoixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déiſtes, d'athées, & même de janſéniſtes.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jéſuite, que j'avais ſauvé du dernier ſupplice, me

payant, par des libelles diffamatoires, du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de Louis XIV, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez lâches & assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire

de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camouens & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide, lisaient peu Platon & Sophocle; & pour ce tyran sans courage, Octave-Cepias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque & Bocace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, & comme le père Mallebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer & servir l'Être suprême, malgré les superstitions & le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre estime, &c.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 d'octobre.

J'AI beaucoup d'obligations, mademoiselle, à M. & à madame d'Argental; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, & je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, & des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur & à un vieux mari, & vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'Argental quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte entre votre mari & vous; & comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, sur-tout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, & l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire & de poitrine.

Au reste, mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte:

Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix; &, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grace aussi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser ;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, mesdames.

Je prie Gengis de vouloir bien dire quand vous paraissez :

Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée !
Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé, c'est elle, & mes sens, &c.

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que Genhis-kan a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'Argental ; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur ; du moins elle en faisait lorsque je la récitais, quoique j'aie perdu mes dents aux pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore & l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce.

& un de ceux que votre art fefait le plus valoir. Il n'eft pas poffible de foutenir le vers qu'on a mis à la place :

> Mon devoir & ma loi font au-deffus de vous ;
> Je vous l'ai déjà dit.

Vous fentez qu'*un devoir au-deffus de quelqu'un*, n'eft pas une expreffion françaife ; & ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne femble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière fcène du quatrième acte eft entre les mains de M. d'Argental, *je vous l'ai déjà dit* ; & dans cette dernière fcène que, par parenthèfe, je trouve très-bonne, je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire :

> Ne parlons pas des miens, laiffons notre infortune, &c.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il eft imprimé. J'ai de fortes raifons pour croire que votre fcène avec Octar ne doit point être tronquée, & que vous difiez :

> Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
> Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, &c.

Une de ces raifons, c'eft qu'il me paraît très-convenable qu'Idamé, qui a fon projet de mourir avec fon mari, veuille l'exécuter fans voir Gengis ; & que, remplie de cette idée, elle hafarde fa prière à Octar : d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'Octar, & je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de Crébillon, ou M. de Châteaubrun, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; & si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changemens que je pourrais. J'attendrais sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle Gaussin, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. le Kain qui joue, dit-on, très-bien Hérode; vous joueriez après cela Idamé, si le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très-sincères remercîmens, &c.

A M. DU MARSAIS, *à Paris.*

Aux Délices, le 12 d'octobre.

Je bénis les Chinois, & je brûle des pastilles à Confucius, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'Adrienne (1). Nous l'avons vue mourir, & le comte de Saxe, devenu depuis un héros, & presque tous ses

(1) M. du Marsais avait enseigné la déclamation à mademoiselle le Couvreur.

amis. Tout a passé, & nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison & le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été plus chinois, & Gengis encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, & me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit sottement, & qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de Lauraguais me paraît au-dessus des préjugés, & c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante & pensante retourne aux élémens dont elle est faite.

Je vous embrasse en Confucius; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac,

comme lorſque nous ſoupions enſemble. Adieu; on n'écrivait ni à Platon ni à Socrate, votre très-humble ſerviteur.

A M. DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou ſoi-diſant telles, 29 d'octobre.

Je vous remercie, monſieur, de M. Paliſſot & de toutes vos autres bontés (*a*). J'en ſuis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'Argental ce que j'ai pu; quoique j'aie à préſent l'eſprit aſſez triſte, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle qui m'a ſouvent fait rire, me rend trop ſérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce ſcandale, & la crainte glace la poéſie. La Pucelle de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embaraſſerait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne ſauriez croire quel tort Jeanne d'Arc a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, monſieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il ſera imprimé. Je conviens que Lambert a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point auſſi quelque Pucelle à craindre? Je ne ſais plus à quel ſaint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin S. Denis qui

(*a*) Paliſſot qui fit à cette époque le voyage de Genève, avec ſon ami Patu, était chargé pour M. de Voltaire d'une lettre de M. le comte de Choiſeul, depuis duc de Praſlin.

me redemandera ſon oreille, S. George à qui j'ai coupé le bout du nez, & ſur-tout S. Dominique; cela eſt horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de Mahomet. Il me reſte la cour de Pékin; mais c'eſt encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pouſſer juſqu'au Japon. En attendant, monſieur, conſervez-moi à Paris des bontés qui me ſont plus précieuſes que les faveurs d'Agnès & le pucelage de Jeanne.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu M. Patu; il a de l'eſprit, il eſt naturel, il eſt aimable. J'ai été très-fâché que ſon ſéjour ait été ſi court, & encore plus fâché qu'il ne ſoit pas venu avec vous; mais la ſaiſon était encore rude, & ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les ſoirs coucher au couvent de Genève avec M. Paliſſot, autre enfant d'Apollon. Ces deux pélerins d'Emmaüs ſont remplis du feu poétique: ils ſont venus me réchauffer un peu; mais je ſuis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de Jeanne. Il eſt très-sûr que des frippons l'ont violée, qu'elle en eſt toute défigurée, & qu'on la vend en Hollande & en Allemagne ſans pudeur. Pour moi, je la renonce & je la déshérite: ce n'eſt point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je ſuis ſérieuſement occupé de l'hiſtoire du genre humain. Cependant, je ne vois que *catins*

dans cette hiſtoire; elles ſe rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on ſe tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'hiſtoire d'Ottieri? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais & italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai beſoin, & vous ſerez payé ſur le champ. Adieu, mon ancien ami.

A M. D'ARGENTAL.

Le 8 novembre.

Mon cher ange, je ſuis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous & moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux hiſtoriques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite beſogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de Thibouville dans cet impertinent manuſcrit qui court, & de lui montrer cette infamie, m'a mis au déſeſpoir. Il eſt vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les poliſſons qui défigurent & qui vendent l'ouvrage, n'épargnent perſonne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de Thibouville, votre miniſtère d'ange conſolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pélerins d'Emmaüs. C'eſt véritablement une neuvaine qu'ils

ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit & de goût, & je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter. J'achève cette maudite Histoire générale, qui est un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui s'est passé sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'Argental a si long-temps mal au pied, il faut que M. de Châteaubrun lui dédie son Philoctète; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode sur la mort, intitulée *de main de maître;* elle m'arrive d'Allemagne, & il y a des vers pour moi (*a*). Tout cela est bien plaisant, & la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, près de Genève, 1 décembre.

* On ne peut vous connaître, monsieur, sans s'intéresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du *non ignara mali, miseris succurrere disco*, pour être touché de ce que vous avez souffert. Je suis beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu, & je n'ai pas même la force de vous écrire de ma main. Si vous

(*a*) On voit que le roi de Prusse fit à Voltaire les premières avances. Il faut convenir qu'un roi qui savait rougir & réparer, n'était pas un roi vulgaire.

écrivez

écrivez à madame la comtesse de la Marck, je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur de son souvenir; je le préfère à ma belle situation, & à la vue du lac & du Rhône : ayez la bonté, je vous en prie, de lui présenter mon profond respect. On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne & du Portugal. Plusieurs familles de négocians y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne; tout a été englouti ou embrâsé. Vingt villes ont péri; Cadix a été quelques momens submergé par la mer; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le jugement dernier pour ce pays-là; il n'y a manqué que la trompette. A l'égard des Anglais, ils y gagneront à la longue plus qu'ils n'y perdront : ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal.

Je n'ai point de nouvelles de M. Patu, votre compagnon de voyage. Il m'a paru fort aimable, & digne d'être votre ami. J'espère que vous ne m'oublierez pas, quand vous le verrez, & que vous lui écrirez. Madame Denis sera très-sensible à votre souvenir. Elle est actuellement à ma petite cabane de Monrion, auprès de Lausane, où elle fait tout ajuster pour nous y établir l'hiver, en cas que mes maladies m'en laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac, j'aurais l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous commençons à être arrangés. M. de Gauffecourt est ici depuis quelques jours; je crois que vous l'avez vu à

Lyon. Il fait pour le sel, à-peu-près ce que vous faites pour le tabac; mais il ne fait pas de beaux vers comme vous.

A M. DE HALLER.

Voici, monsieur, un petit certificat qui peut servir à faire connaître Grasset, pour lequel on réclame très-instamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité & de vos grands talens de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

Un nommé Lervèche, ci-devant précepteur de M. Constant, est auteur d'un libelle sur feu M. Saurin. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime & du respect avec lesquels je serai toute ma vie, &c. (1).

(1) Il s'agissait d'un manuscrit de la Pucelle que Grasset voulait faire acheter à M. de Voltaire, en le menaçant de le publier. Si

Réponse de M. de Haller.

MONSIEUR,

J'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois & par le public, assuré de l'immortalité de son nom, & je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, & qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait !

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, & charmé d'être sans influence & sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen & le sujet. M. Grasset est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. Lervèche (Laroche) chez un exilé, M. May,

M. de Haller s'était rappelé combien la conduite de ce Grasset était infame, combien la crainte de M. de Voltaire était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral (*a*).

Un étranger se présente chez M. de Voltaire, & lui raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. M. de Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger ; M. de Haller ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. *Note de l'éd. de Khell.*

(*a*) Nous n'appercevons nullement, dans la lettre de M. de Haller, *le ton magistral* qu'on y suppose. Elle est d'un homme qui sait allier à la dignité de la raison toutes les graces de la politesse. Osons le dire, elle donnait à Voltaire un exemple que son intérêt, son bonheur, & peut-être sa gloire, lui conseillaient de suivre.

que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrace, & qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura envers moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, &c.

A M. PALISSOT.

Lausanne, 12 janvier.

* TOUT ce qui me viendra de vous, monsieur, me sera toujours très-précieux, & j'attends avec impatience les Lettres (*a*) que vous m'annoncez. Si vous revenez chez les hérétiques, après vous être muni d'indulgences à Avignon, je vous ferai les honneurs de Lausanne, mieux que je ne vous fis ceux de Genève. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possède une maison charmante. Mes retraites sont un peu épicuriennes. Mon hermitage des Délices, auprès de Genève, est un peu mieux qu'il n'était. Celui de Lausanne est pour l'hiver, les Délices pour les belles saisons, & en tout temps je serai charmé de vous recevoir. Je suis bien fâché que votre aimable compagnon

(*a*) Les petites Lettres sur de grands philosophes, que l'auteur venait d'achever.

de voyage nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble, & vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agrémens de votre commerce. Je parle souvent de vous avec M. Vernes. Vous avez en nous deux vrais amis.

A M. DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'est un trait digne de mon héros de daigner songer à son vieux petit suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, & qu'*Aphrodise* en grec c'est *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot *Venus victrix*, cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais & aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; & quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens, & ils ne croient pas qu'on puisse vous

empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loisir sur le *Foudroyant*, dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer mes sermons (*a*); ils ne sont ni gais ni galans, ils conviennent au saint temps de Pâques : ils sont bien sérieux, mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, & c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très-saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que Pascal combatte les jésuites, & cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon héros. Madame Denis & moi, nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

(*a*) Les poëmes sur le Désastre de Lisbonne & sur la Loi naturelle parurent cette année, à peu de distance l'un de l'autre; & c'est ce que Voltaire appelait ses sermons.

A M. DE BORDES (a),

De l'Académie de Lyon.

Aux Délices, avril.

SOYEZ bien sûr, monſieur, que votre lettre me fait plus de plaiſir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, ſoit opéra, ſoit *agnus Dei.* Nous ſommes très-fâchés, madame Denis & moi, que vous n'ayiez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais & des caſcades, & après avoir entendu des *Miſerere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paiſible, deux eſpèces de philoſophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême déſir de faire le voyage dont vous revenez; mais à préſent je n'ai plus d'autre paſſion que celle de reſter tranquille chez moi, & d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être penſant que de Saint-Pierre de Rome; & ce n'eſt pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander permiſſion de penſer à un dominicain.

M. l'abbé Pernetti m'a mandé qu'il fallait deux

(a) Auteur d'un poëme intitulé *Parapilla*, ouvrage où la décence n'eſt pas aſſez ménagée. Le petit conte du *Crocheteur borgne*, inſéré mal-à-propos parmi les romans de Voltaire, par les éditeurs de Khell, eſt de ce même auteur. Il s'était étudié à imiter, dans de petits ouvrages, le ſtyle de Voltaire, & il y réuſſiſſait aſſez bien. Ce talent de contrefaire peut être accueilli quelquefois dans la ſociété; mais ceux qui s'y montrent les plus habiles, ne prouvent, par cette facilité même, qu'une incapacité abſolue de faire quelque choſe de mieux.

vers pour l'inſcription de votre ſalle de ſpectacles; & qu'il ne fallait que deux vers. La langue françaiſe, qui par malheur eſt très-ingrate pour le ſtyle lapidaire, rend cette beſogne aſſez mal-aiſée. Quatre vers en ce genre ſont plus aiſés à faire que deux. Cependant je vous ſupplie de dire à M. l'abbé Pernetti que j'eſſaierai de lui obéir & de lui plaire. J'ai encore heureuſement du temps devant moi : on dit que votre ſalle ne ſera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inſcriptions pour la ſtatue de M. le maréchal de Richelieu à Minorque.

Adieu, monſieur; conſervez-moi une amitié dont je ſens vivement tout le prix.

A M. DE RICHELIEU.

Aux Délices; 3 de mai.

MON HÉROS,

Recevez mon petit compliment (*a*); il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les couriers ſoient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera; je m'y prends à l'avance; c'eſt mon droit de vous deviner. Je vous crois à préſent dans Port-Mahon, je crois la garniſon priſonnière de

(*a*) Voyez dans *les Mélanges de poéſies* la pièce qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, &c.

guerre; & si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien, elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-sautier.

Pardon, monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

A M. D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes sermons sous l'enveloppe de M. Bouret; mais comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur aura des succès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le Nicéphore (*a*) & l'Alexis selon vos vues, mais non selon vos desirs. L'Alceste est très-bien entre les mains de madame Denis, puisque cela l'amuse, & que de plus c'est le triomphe

(*a*) On voit que Voltaire s'occupait du sujet d'Irène plus de vingt ans avant qu'il n'ait donné cette tragédie, & qu'elle ne fut pas, comme on le pense, l'ouvrage de ses dernières années. Il put alors y donner de nouveaux soins; mais il n'était plus à portée d'embellir ce qu'il avait conçu dans des temps plus heureux.

des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que Racine en ait eu l'idée. Alceste peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que Quinault eût fait Alceste après Armide, dans le temps de la force de son génie, & qu'il eût eu Rameau pour musicien.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le Siècle de Louis XIV à un tableau du monde entier depuis Charlemagne. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, & de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, & vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de Maintenon, de Louis XIV, &c.? Y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame Denis vous dit les choses les plus tendres. Elles seront bien reçues puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera

dans quelques jours dans mon hermitage; il eſt bien joli. J'en ſuis fâché, car je m'y attache, & il eſt trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres reſpects à madame d'Argental & à tous vos amis.

A MADAME DUPUY,

Femme du ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, qui, pluſieurs années avant ſon mariage, avait conſulté l'auteur ſur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

Je ne ſuis, mademoiſelle, qu'un vieux malade; & il faut que mon état ſoit bien douloureux, puiſque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, & que je ne vous envoie que de la proſe pour vos jolis vers. Vous me demandez des conſeils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, & que perſonne ne peut donner. Le Taſſe & l'Arioſte vous rendront plus de ſervices que moi, & la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puiſque vous daignez de ſi loin me conſulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui ſont depuis long-temps en poſſeſſion des ſuffrages du public, & dont la réputation n'eſt point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les liſant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont

nous ſommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'eſprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens, & s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple, tout eſt affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Taſſe & l'Arioſte, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit ; & les Français ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné & d'autres dames écrivent ; comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits romans ; je vous cite les héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paraiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que Racine a dit en vers ; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénélon, Boſſuet, Racine, Deſpréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit ; on ſe fait une habitude

d'exprimer ſimplement & noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, & de ne lire que cela. On n'a de maître que ſon plaiſir & ſon goût.

Pardonnez, mademoiſelle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéiſſance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

A M. D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui eſt en chemin, depuis plus d'un mois? C'eſt une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, & bien des gens commencent à ſiffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont (*a*), donne aſſez beau jeu aux rieurs. On en a ſupprimé la proſe, & on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Verſailles & à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, & pour le ſien ſur-tout, qu'il prenne inceſſamment la ville. Il

(*a*) Madame d'Egmont était la fille du maréchal de Richelieu. Elle était belle & jolie, mais plus aimable encore par ſon eſprit & par ſon heureux naturel que par ſes graces.

ſe trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges ſi prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garniſon priſonnière.

La Beaumelle m'embarraſſe un peu davantage. Il eſt triſte d'être obligé de lui répondre; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laiſſe ſubſiſter tant d'erreurs & tant d'impoſtures. Il attaque cent familles, il prodigue le ſcandale & l'injure, ſans la moindre preuve, il parle de tout au haſard; & plus il eſt audacieux dans le menſonge, plus il eſt lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des menſonges très-aiſés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de Louis XIV, ſans aucune affectation, & par le ſeul intérêt de la vérité. Si vous & vos amis vous aviez remarqué quelque choſe d'important, je vous ſerais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir ſur cette inſolente rapſodie. On me mande que les gens un peu inſtruits en penſent comme moi; à la longue ils dirigent le ſentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai beſoin, pour ce travail, de n'en avoir aucun autre ſur les bras, de quelque nature que ce ſoit. Tronchin eſt revenu; je lui donne ma ſanté à gouverner, & mon ame à vous. Mille tendres reſpects à tous les anges.

A M. RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HEROS ET CELUI DE LA FRANCE (*a*),

En vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, & de vous écrire à Compiegne. Vous allez être assassiné de poëmes & d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gènes, très-sagement écrite, & très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la

(*a*) Ces adulations n'avaient rien de bas. Voltaire aimait véritablement le maréchal de Richelieu, & ce sentiment s'était fortifié par une longue habitude. On ne peut nier d'ailleurs que, malgré son caractère immoral, le maréchal ne fût très-brave, très-heureux & très-séduisant.

nouvelle. Il était avec les graces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, & si vous n'étiez pas noir comme un diable, & poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune, pardonnez au bavard.

FIN DU PREMIER VOLUME DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

